



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

**LES MILLE ET UNE NUIT.  
CONTES ARABES.**



LES MILLE  
ET  
UNE NUIT  
CONTES ARABES.

*Traduits en François par Mr.  
GALLAND, Professeur &  
Lecteur Royal en Lan-  
gue Arabe & Anti-  
quaire du Roi.*

TOME SEPTIEME.

*Nouvelle Edition, revue & corrigée.*



A LA HAYE,  
Chez JEAN MART. HUSSON.

M. D. C. C. L. I. I.

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

ASIAN LIBRARY

1100 EAST 58TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637  
TEL. 773-707-5000  
WWW.CHICAGO.PUBLICLIBRARY.ORG



UNIVERSITY OF CHICAGO

ASIAN LIBRARY  
1100 EAST 58TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

## AVERTISSEMENT.

C'est dans ce VII<sup>e</sup>. Tome que les divisions par Nuits, qui ont été poussés jusqu'au nombre de ccxxxv. dans les six premiers, commencent à cesser. Ces interruptions fréquentes n'étoient utiles à la vérité qu'autant qu'elles entretenoient l'imagination du Lecteur par rapport à ce que le commencement de l'ouvrage & les Titres indiquent ; mais dès que le même Lecteur comprend, que c'est également *Scheberazade* qui parle toujours, & *Schabriar* qui écoute, il se passera sans doute d'autant plus volontiers de ces interruptions brusques, qu'il se trouvera moins arrêté dans le plaisir qui l'atache & le rend souvent impatient à savoir le denouement du conte.

Quoiqu'il en soit ; comme entre deux extrémités il n'y avoit pas de milieu à prendre, il est certain

## AVERTISSEMENT.

tain que cet arrangement vaut beaucoup mieux , que si pour remplir en plein le nombre marqué des Nuits , on se fut avisé de charger les six autres Tomes de l'ouvrage de trois fois autant de divisions.

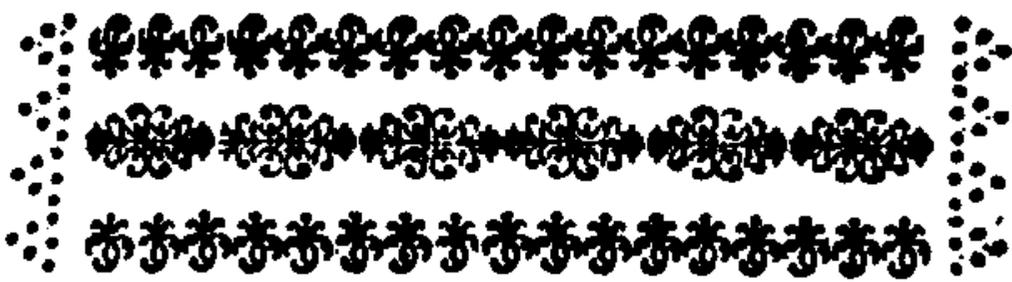
C'est à ces raisons que la TABLE de ce Tome se borne uniquement aux deux Pièces suivantes.

*Histoire de NOUREDDIN & de la  
belle Persienne.* pag. 1

*Histoire de BEDER Prince de Per-  
se, & de GIAUHARE Princesse  
du Roïaume de SAMANDAL.*

157

LES



LES MILLE  
ET  
UNE NUIT,  
CONTES ARABES.

---

*Histoire de Noureddin & de la  
belle Persienne.*

 A ville de Balsora fut  
long-tems la capitale  
d'un royaume tribu-  
taire des Califes. Le  
Roi, qui le gouvernoit du tems  
du Calife Haroun Alraschid, s'  
apelloit Zinebi, & l'un & l'au-  
tre étoient cousins, fils de deux  
frères. Zinebi n'avoit pas jugé à  
propos de confier l'administra-  
tion

*Tom. VII. A*

2. . . *Les mille & une Nuit*,  
tion de ses états à un seul Vifir,  
il en avoit choisi deux, Khacan,  
& Saouy.

Khacân étoit doux, préve-  
nant, libéral, & se faisoit un plai-  
sir d'obliger ceux qui avoient a-  
faire à lui, en tout ce qui dépen-  
doit de son pouvoir, sans porter  
préjudice à la justice qu'il étoit  
obligé de rendre. Il n'y avoit  
aussi personne à la cour de Bal-  
fora, ni dans la ville, ni dans tout  
le royaume, qui ne le respectât,  
& ne publiât les louanges qu'il  
méritoit.

Saouy étoit tout d'un autre ca-  
ractère : il étoit toujours cha-  
grin, & il rebutoit également  
tout le monde sans distinction de  
rang ou de qualité. Avec cela,  
bien loin de se faire un mérite  
des grandes richesses qu'il posse-  
doit, il étoit d'une avarice ache-  
vée, jusqu'à se refuser à lui-mê-  
me les choses nécessaires. Per-  
son-

sonne ne pouvoit le souffrir, & jamais on n'avoit entendu dire de lui que du mal. Ce qui le rendoit plus haïssable, c'étoit la grande aversion qu'il avoit pour Khacan, & qu'en interprétant en mal tout le bien que faisoit ce digne ministre, il ne cessoit de lui rendre de mauvais offices auprès du Roi.

Un jour après le conseil, le Roi de Balsora se délassoit l'esprit, & s'entretenoit avec ces deux Vifirs & plusieurs autres membres du conseil. La conversation tomba sur les femmes esclaves que l'on achète, & que l'on tient parmi nous à peu près au même rang que les femmes que l'on a en mariage légitime. Quelques-uns prétendoient qu'il suffisoit qu'une esclave que l'on achetoit, fût belle & bien faite, pour se consoler des femmes que l'on est obligé de prendre par a-

4<sup>e</sup> *Les mille & une Nuit,*

liance, ou par intérêt de famille, qui n'ont pas toujours une grande beauté, ni les autres perfections du corps en partage.

Les autres soutenoient, & Khacan étoit de ce sentiment, que la beauté & toutes les belles qualités du corps n'étoient pas les seules choses que l'on devoit rechercher dans une esclave; mais qu'il falloit qu'elles fussent accompagnées de beaucoup d'esprit, de sagesse, de modestie, d'agrément, & s'il se pouvoit, de plusieurs belles connoissances. La raison, qu'ils en apportoient, est, disoient-ils, que rien ne convient davantage à des personnes, qui ont de grandes affaires à administrer, qu'après avoir passé toute la journée dans une occupation si pénible, de trouver en se retirant en leur particulier, une compagnie, dont l'entretien étoit également utile, agréable

able & divertissant. Car enfin, ajoûtoient-ils, c'est ne pas différer des bêtes, que d'avoir une esclave pour la voir simplement, & contenter une passion que nous avons commune avec elles.

Le Roi se rangea du parti des derniers, & il se fit connoître en ordonnant à Khacan de lui acheter une esclave, qui fut parfaite en beauté, qui eût toutes les belles qualités que l'on venoit de dire, & sur toute chose, qui fut très savante.

Saouy jaloux de l'honneur que le Roi faisoit à Khacan, & qui avoit été de l'avis contraire : Sire, reprit-il, il sera bien difficile de trouver une esclave aussi accomplie que vôtre Majesté la demande. Si on la trouve, ce que j'ai de la peine à croire, elle l'aura à bon marché, si elle ne lui coûte que dix mille pièces d'or. Saouy, repartit le Roi, vous

trouvez aparemment que cette somme est trop grosse : elle peut l'être pour vous , mais elle ne l'est pas pour moi. En même tems le Roi ordonna à son grand trésorier , qui étoit présent , d'envoyer les dix mille pièces d'or chez Khacan.

Dès que Khacan fut de retour chez lui , il fit apeller tous les courtiers qui se mêloient de la vente des femmes & des filles esclaves , & les chargea , dès qu'ils auroient trouvé une esclave telle qu'il la leur dépeignit , de venir lui en donner avis. Les courtiers , autant pour obliger le Vifir Khacan , que pour leur intérêt particulier , lui promirent de mettre tous leurs soins à en découvrir une selon qu'il la souhaitoit. Il ne se passoit guère de jours qu'on ne lui en amenât quelqu'une ; mais il y trouvoit toujours quelque défaut.

Un jour de grand matin, que Khacan alloit au palais du Roi, un courtier se présenta à l'étrier de son cheval avec grand empressement, & lui anonça qu'un marchand de Perse, arrivé le jour de devant fort tard, avoit une esclave à vendre d'une beauté achevée, au-dessus de toutes celles qu'il pouvoit avoir vûes. À l'égard de son esprit & de ses connoissances, ajouta-t-il, le marchand la garentit pour tenir tête à tout ce qu'il y a de beaux esprits & de savans au monde.

Khacan joyeux de cette nouvelle qui lui faisoit espérer d'avoir lieu de bien faire sa cour, lui dit de lui amener l'esclave à son retour du palais, & continua son chemin.

Le courtier ne manqua pas de se trouver chez le Visir à l'heure marquée, & Khacan trouva la belle esclave si fort au delà de

8 *Les mille & une Nuit,*

son atente, qu'il lui donna dès lors le nom de belle Persienne. Comme il avoit infiniment de l'esprit, & qu'il étoit très savant, il eut bien-tôt connu, par l'entretien qu'il eut avec elle, qu'il chercheroit inutilement une autre esclave qui la surpassât en aucune des qualités que le Roi demandoit. Il demanda au courtier à quel prix le marchand de Perse l'avoit mise.

Seigneur, répondit le courtier, c'est un homme qui n'a qu'une parole: il proteste qu'il ne peut la donner au dernier mot à moins de dix mille pièces d'or. Il m'a même juré, que sans compter ses soins, ses peines & le tems qu'il y a qu'il l'élève, il a fait à peu près la même dépense pour elle, tant en maîtres pour les exercices du corps, & pour l'instruire & lui former l'esprit, qu'en habits & en nourriture. Com-

me

me il la jugea digne d'un Roi, dès qu'il l'eut achetée dans sa première enfance, il n'a rien épargné de tout ce qui pouvoit contribuer à la faire arriver à ce haut rang. Elle joue de toutes sortes d'instrumens, elle chante, elle danse, elle écrit mieux que les écrivains les plus habiles, elle fait des vers, il n'y a pas de livres enfin qu'elle n'ait lûs. On n'a pas entendu dire que jamais esclave ait sù autant de choses qu'elle en fait.

Le Visir Khacan, qui connoissoit le mérite de la belle Persienne beaucoup mieux que le courtier, qui n'en parloit que sur ce que le marchand lui en avoit appris, n'en voulut pas remettre le marché à un autre tems. Il envoya chercher le marchand par un de ses gens, où le courtier enseigna qu'on le trouveroit.

Quand le marchand de Perse fut

10 *Les mille & une Nuit*,  
fut arrivé : ce n'est pas pour moi  
que je veux acheter votre esclave,  
lui dit le Visir Khacan, c'est  
pour le Roi ; mais il faut que  
vous la lui vendiez à un meilleur  
prix que celui que vous y avez  
mis.

Seigneur, reprit le marchand,  
je me ferois un grand honneur d'  
en faire présent à Sa Majesté, s'  
il appartenoit à un marchand  
comme moi d'en faire de cette  
conséquence. Je ne demande  
proprement que l'argent que j'  
ai déboursé pour la former & la  
rendre comme elle est. Ce que je  
puis dire, c'est que Sa Majesté  
aura fait une acquisition dont  
elle sera très contente.

Le Visir Khacan ne voulut  
pas marchander, il fit compter la  
somme au marchand ; & le mar-  
chand avant de se retirer : Sei-  
gneur, dit-il au Visir, puisque  
l'esclave est destinée pour le  
Roi,

Roi, vous voudrez bien que j'a-  
ye l'honneur de vous dire, qu'  
elle est extrêmement fatiguée  
du long voyage que je lui ai fait  
faire pour l'amener ici. Quoi-  
que ce soit une beauté qui n'a  
point de pareille; ce fera néan-  
moins tout autre chose, si vous  
la gardez chez vous seulement  
une quinzaine de jours, & que  
vous donniez un peu de vos soins  
pour la faire bien traiter. Ce  
tems-là passé, lorsque vous la  
présenterez au Roi, elle vous fe-  
ra un honneur & un mérite dont  
j'espère que vous m'en ferez  
quelque gré. Vous voyez même  
que le soleil lui a un peu gâté le  
teint; mais dès qu'elle aura été  
au bain deux ou trois fois, & que  
vous l'aurez fait habiller de la  
manière que vous le jugerez à  
propos, elle fera si fort changée  
que vous la trouverez infiniment  
plus belle.

Khacan prit le conseil du marchand en bonne part, & résolut de le suivre. Il donna à la belle Persienne un appartement en particulier près de celui de sa femme, qu'il pria de la faire manger avec elle, & de la regarder comme une dame qui appartenoit au Roi. Il la pria aussi de lui faire faire plusieurs habits, les plus magnifiques qu'il seroit possible, & qui lui conviendroient le mieux. Avant de quitter la belle Persienne; vôtre bonheur, lui dit-il, ne peut être plus grand que celui que je viens de vous procurer. Jugez en vous-même : c'est pour le Roi que je vous ai achetée, & j'espère qu'il sera beaucoup plus satisfait de vous posséder, que je ne le suis de m'être acquité de la commission dont il m'avoit chargé. Ainsi je suis bien aise de vous avertir, que j'ai un fils, qui ne manque pas d'esprit ;

prit ; mais jeune, folâtre & entreprenant : & de vous bien garder de lui, lorsqu'ils'aprochera de vous. La belle Perfienne le remercia de cet avis, & après qu'elle l'eut bien assuré qu'elle en profiteroit, il se retira.

Noureddin, c'est ainsi que se nommoit le fils du Visir Khacan, entroit librement dans l'apartement de sa mère, avec qui il avoit coûtume de prendre ses repas. Il étoit très-bien fait de sa personne, jeune, agréable & hardi : & comme il avoit infiniment de l'esprit, & qu'il s'exprimoit avec facilité ; il avoit un don particulier de persuader tout ce qu'il vouloit. Il vit la belle Perfienne, & dès leur première entrevûe, quoi qu'il eût appris que son père l'avoit achetée pour le Roi, & que son père le lui eût déclaré lui-même, il ne se fit pas néanmoins la moindre

violence pour s'empêcher de l'aimer. Il se laissa entraîner par les charmes dont il fut frappé d'abord, & l'entretien qu'il eut avec elle, lui fit prendre la résolution d'employer toute sorte de moyens pour l'enlever au Roi.

De son côté la belle Persienne trouva Noureddin très aimable. Le Visir me fait un grand honneur, dit-elle en elle-même, de m'avoir achetée pour me donner au Roi de Bassora. Je m'estimerois très heureuse, quand il se contenteroit de ne me donner qu'à son fils.

Noureddin fut très assidu à profiter de l'avantage qu'il avoit de voir une beauté dont il étoit si amoureux, de s'entretenir, de rire, & de badiner avec elle. Jamais il ne la quittoit que sa mère ne l'y eût contraint. Mon fils, lui disoit-elle, il n'est pas bien sçavant à un jeune homme comme vous,

vous, de demeurer toujours dans l'appartement des femmes. Allez, retirez-vous, & travaillez à vous rendre digne de succéder un jour à la dignité de votre père.

Comme il y avoit long-tems que la belle Persienne n'étoit allée au bain, à cause du long voyage qu'elle venoit de faire; cinq ou six jours après qu'elle eût été achetée, la femme du Visir Khacan eut soin de faire chauffer exprès pour elle celui que le Visir avoit chez lui. Elle l'y envoya avec plusieurs de ses femmes esclaves, à qui elle recommanda de lui rendre les mêmes services qu'à elle-même: & au sortir du bain, de lui faire prendre un habit très magnifique, qu'elle lui avoit déjà fait faire. Elle y avoit pris d'autant plus de soin, qu'elle vouloit s'en faire un mérite auprès du Visir son mari,

&c

16 *Les mille & une Nuit*,  
& lui faire connoître combien  
elle s'intéressoit en tout ce qui  
pouvoit lui plaire.

A la sortie du bain, la belle  
Persienne, mille fois plus belle  
qu'elle ne l'avoit paru à Khacan  
lors qu'il l'avoit achetée, vint se  
faire voir à la femme de ce Visir,  
qui eut de la peine à la recon-  
noître.

La belle Persienne lui baïsa la  
main avec grace, & lui dit : Ma-  
dame, je ne sai pas comment  
vous me trouverez avec l'habit  
que vous avez pris la peine de  
me faire faire. Vos femmes, qui  
m'assurent qu'il me sied si bien,  
qu'elles ne me connoissent plus,  
sont aparemment des flatueuses :  
c'est à vous que je m'en reporte.  
Si néanmoins elles disoient la vé-  
rité, ce seroit vous Madame, à  
qui j'aurois toute l'obligation  
de l'avantage qu'il me donne.

Ma fille, reprit la femme du  
Vi-

Visir avec bien de la joye , vous ne devez pas prendre pour une flaterie ce que mes femmes vous on dit: je m'y connois mieux qu'elles , & sans parler de vôtre habit , qui vous sied à merveille , vous aportez du bain une beauté si fort au-dessus de ce que vous étiez auparavant , que je ne vous reconnois plus moi-même. Si je croyois que le bain fût encore assez bon , j'irois en prendre ma part. Je suis aussi bien dans un âge qui demande deormais que j'en fasse souvent provision. Madame , reprit la belle Persienne , je n'ai rien à répondre aux honnêtetez que vous avez pour moi , sans les avoir méritées. Pour ce qui est du bain , il est admirable , & si vous avez dessein d'y aller , vous n'avez pas de tems à perdre. Vos femmes peuvent vous dire la même chose que moi.

La femme du Visir considéra  
qu'il

18 *Les mille & une Nuit*,

qu'il y avoit plusieurs jours qu'elle n'étoit allée au bain, & voulut profiter de l'occasion. Elle le témoigna à ses femmes, & ses femmes se furent bien-tôt munies de tout l'appareil qui lui étoit nécessaire. La belle Persienne se retira à son appartement, & la femme du Visir, avant de passer au bain, chargea deux petites esclaves de demeurer près d'elle, avec ordre de ne laisser pas entrer Noureddin, s'il venoit.

Pendant que la femme du Visir Khacan étoit au bain, & que la belle Persienne étoit seule, Noureddin arriva, & comme il ne trouva pas sa mère dans son appartement, il alla à celui de la belle Persienne, où il trouva les deux petites esclaves dans l'antichambre. Il leur demanda où étoit sa mère? à quoi elles répondirent qu'elle étoit au bain. Et la belle Persienne, reprit Noured-

reddin, y est-elle aussi? Elle en est revenue repartirent les esclaves, & elle est dans la chambre; mais nous avons ordre de Madame votre mère de ne vous pas laisser entrer.

La chambre de la belle Persienne n'étoit fermée que par une portière. Noureddin s'avança pour entrer, & les deux esclaves se mirent au devant pour l'en empêcher. Il les prit par le bras l'une & l'autre, les mit hors de l'anti-chambre, & ferma la porte sur elles. Elles coururent au bain en faisant de grands cris, & annoncèrent à leur dame en pleurant, que Noureddin étoit entré dans la chambre de la belle Persienne, malgré elles, & qu'il les avoit chassées.

La nouvelle d'une si grande hardiesse causa à la bonne dame une mortification des plus sensibles. Elle interrompit son bain,

&

20 *Les mille & une Nuit*,

& s'habilla avec une diligence extrême. Mais avant qu'elle eût achevé, & qu'elle arrivât à la chambre de la belle Persienne, Noureddin en étoit parti, & il avoit pris la fuite.

La belle Persienne fut extrêmement étonnée de voir entrer la femme du Visir toute en pleurs & comme une femme qui ne se possédoit plus. Madame, lui dit-elle, oserois-je vous demander d'où vient que vous êtes si affligée ? quelle disgrâce vous est arrivée au bain, pour vous avoir obligée d'en sortir si-tôt ?

Quoi ! s'écria la femme du Visir, vous me faites cette demande d'un esprit tranquille, après que mon fils Noureddin est entré dans votre chambre, & qu'il y est demeuré seul avec vous ? Pouvoit-il nous arriver un plus grand malheur, à lui & à moi.

De grace, Madame, repartit  
la

la belle Persienne, quel malheur peut il y avoir pour vous & pour Noureddin, en ce que Noureddin à fait ? Comment ! repliqua la femme du Visir, mon mari ne vous a-t-il pas dit, qu'il vous a achetée pour le Roi, & ne vous avoit-il pas avertie de prendre garde, que Noureddin n'approchât de vous ?

Je ne l'ai pas oublié, Madame, reprit encore la belle Persienne, mais Noureddin m'est venu dire, que le Visir son père avoit changé de sentiment, & qu'au lieu de me réserver pour le Roi, comme il en avoit eu l'intention, il lui avoit fait présent de ma personne. Je l'ai crû Madame & esclave comme je suis, accoutumée aux loix de l'esclavage dès ma plus tendre jeunesse, vous jugez bien que je n'ai pû, & que je n'ai dû m'oposer à sa volonté. J'ajouterais même, que

22. *Les mille & une Nuit*,  
que je l'ai fait avec d'autant  
moins de répugnance, que j'a-  
vois conçu une forte inclina-  
tion pour lui par la liberté que  
nous avons eue de nous voir. Je  
perds sans regret l'espérance d'  
appartenir au Roi, & je m'esti-  
merai très heureuse de passer  
toute ma vie avec Noureddin.

A ce discours de la belle Per-  
sienne : plût à Dieu, dit la fem-  
me du Visir, que ce que vous me  
dites fût vrai ! j'en aurois bien de  
la joye. Mais croyez moi : Nou-  
reddin est un imposteur ; il vous  
a trompée, & il n'est pas possi-  
ble que son père lui ait fait le  
présent qu'il vous a dit. Qu'il est  
malheureux, & que je suis mal-  
heureuse ! & que son père l'est  
davantage par les suites fâcheu-  
ses qu'il doit craindre, & que  
nous devons craindre avec lui !  
mes pleurs, ni mes prières ne se-  
ront pas capables de le fléchir,

ni d'obtenir son pardon. Son père va le sacrifier à son juste ressentiment dès qu'il sera informé de la violence qu'il vous a faite. En achevant ces paroles elle pleura amèrement, & ses esclaves, qui ne craignoient pas moins qu'elle pour la vie de Noureddin, suivirent son exemple.

Le Visir Khacan arriva quelques momens après, & fut dans un grand étonnement de voir sa femme & les esclaves en pleurs, & la belle Persienne fort triste. Il en demanda la cause, & sa femme & les esclaves augmentèrent leurs cris & leurs larmes, au lieu de lui répondre. Leur silence l'étonna davantage, & en s'adressant à sa femme : je veux absolument, lui dit-il, que vous me déclariez ce que vous avez à pleurer & que vous disiez la vérité.

La dame desolée ne pût se dispenser de satisfaire son mari :  
pro-

24 *Les mille & une Nuit,*

promettez moi donc , Seigneur, reprit-elle, que vous ne me voudrez pas de mal de ce que je vous dirai: je vous assure d'abord qu'il n'y a pas de ma faute. Sans attendre sa réponse : pendant que j'étois au bain avec mes femmes, poursuivit-elle, vôtre fils est venu, & a pris ce malheureux tems pour faire accroire à la belle Persienne que vous ne vouliez plus la donner au Roi & que vous lui en aviez fait un présent. Je ne vous dis pas ce qu'il a fait après une fausseté si insigne; je vous laisse à juger vous-même. Voilà le sujet de mon affliction pour l'amour de vous, & pour l'amour de lui, pour qui je n'ai pas la confiance d'implorer vôtre clémence.

Il n'est pas possible d'exprimer qu'elle fut la mortification du Visir Khacan, quand il eut entendu le recit de l'insolence  
de

de son fils Noureddin. Ah ! s'écria-t-il, en se frapant cruellement, en se mordant les mains & en s'arrachant la barbe ; c'est donc ainsi, malheureux fils, fils indigne de voir le jour, que tu jettes ton père dans le précipice du plus haut degré de son bonheur, que tu le perds, & que tu te perds toi-même avec lui ! Le Roi ne se contentera pas de ton sang, ni du mien, pour se venger de cette offense, qui attaque sa Personne même.

Sa femme voulut tâcher de le consoler : ne vous affligez pas, lui dit-elle, je ferai aisément dix mille pièces d'or d'une partie de mes pierreries : vous en achetez une autre esclave, qui sera plus belle & plus digne du Roi.

Eh ! croyez-vous, reprit le Vifir, que je sois capable de me tant affliger pour la perte de dix mille pièces d'or ? Il ne s'agit

pas ici de cette perte, ni même de la perte de tous mes biens, dont je serois aussi peu touché. Il s'agit de celle de mon honneur, qui m'est plus précieux que tous les biens du monde. Il me semble néanmoins, Seigneur, repartit la dame, que ce qui se peut réparer par de l'argent, n'est pas d'une si grande conséquence.

He! quoi, repliqua le Visir, ne sçavez-vous pas que Saouy est mon ennemi capital? Croyez-vous que dès qu'il aura appris cette affaire, il n'aille pas triompher de moi près du Roi? Votre Majesté, lui dira-t-il, ne parle que de l'affection & du zèle de Khacan pour son service: il vient de faire voir cependant combien il est peu digne d'une si grande considération. Il a reçu dix mille pièces d'or pour lui acheter une esclave. Il s'est véritablement

ment acquité d'une commission si honorable; & jamais personne n'a vû une si belle ésclave; mais au lieu de l'amener à Vôte Majesté, il a jugé plus à propos d'en faire un présent à son fils: mon fils, lui a-t-il dit, prenez cette ésclave, c'est pour vous; vous la méritez mieux que le Roi. Son fils, continuera-t-il avec sa malice ordinaire, l'a prise & il se divertit tous les jours avec elle. La chose est comme j'ai l'honneur de l'affurer à Vôte Majesté, & Vôte Majesté peut s'en éclaircir par elle-même. Ne voyez-vous pas, ajoûta le Visir, que sur un tel discours les gens du Roi peuvent venir forcer ma maison à tout moment, & enlever l'ésclave. J'y ajoûte tous les autres malheurs inévitables qui en suivront.

Seigneur, répondit la dame à ce discours du Visir son mari, j'

28. *Les mille & une Nuit,*  
avoue que la méchanceté de Saouy est des plus grandes, & qu'il est capable de donner à la chose le tour malin que vous venez de dire s'il en avoit la moindre connoissance : mais peut-il sçavoir, ni lui, ni personne, ce qui se passe dans l'intérieur de vôtre maison ? Quand on le soupçonneroit, & que le Roi vous en parleroit, ne pouvez-vous pas dire qu'après avoir bien examiné l'esclave, vous ne l'avez pas trouvée aussi digne de Sa Majesté qu'elle vous l'avoit paru d'abord ? Que le marchand vous a trompé ; qu'elle est à la vérité d'une beauté incomparable, mais qu'il s'en faut beaucoup qu'elle n'ait autant d'esprit, & qu'elle soit aussi habile qu'on vous l'avoit vantée. Le Roi vous en croira à vôtre parole, & Saouy aura la confusion d'avoir aussi peu réussi dans son pernicieux dessein, que tant d'  
au-

autres fois qu'il a entrepris inutilement de vous détruire. Rassurez vous donc, & si vous voulez me croire, envoyez chercher les courtiers, marquez leur que vous n'êtes pas content de la belle Persienne, & chargez les de vous chercher une autre esclave.

Comme ce conseil parut très raisonnable au Visir Khacan, il calma un peu ses esprits, & il prit le parti de le suivre; mais il ne diminua rien de sa colère contre son fils Noureddin.

Noureddin ne parut point de toute la journée: il n'osa même chercher un azyle chez aucun des jeunes gens de son âge qu'il fréquentoit ordinairement, de crainte que son père ne l'y fit chercher. Il alla hors de la ville, & il se réfugia dans un jardin, où il n'étoit jamais allé, & où il n'étoit pas connu. Il ne revint que fort tard, lorsqu'il sçavoit

30 *Les mille & une Nuit,*  
bien que son père étoit retiré, & il se fit ouvrir par les femmes de sa mère, qui l'introduisirent sans bruit. Il sortit le lendemain avant que son père fut levé, & il fut contraint de prendre les mêmes précautions un mois entier, avec une mortification très sensible. En éfet, les femmes ne le flatoient pas: elles lui déclairoient franchement, que le Visir son père persistoit dans la même colére, & protestoit qu'il le tue-roit s'il se présentoit devant lui.

La femme de ce ministre savoit par ses femmes que Nouredin revenoit chaque jour, mais elle n'osoit prendre la hardiesse de prier son mari de lui pardonner. Elle la prit enfin: Seigneur, lui dit-elle un jour, je n'ai osé jus-qu'à présent prendre la liberté de vous parler de vôtre fils. Je vous suplie de me permettre de vous demander ce que vous pré-  
ten-

tendez faire de lui. Un fils ne peut être plus criminel envers un père que Nouredin l'est envers vous. Il vous a privé d'un grand honneur, & de la satisfaction de présenter au Roi une esclave aussi accomplie que la belle Persienne, je l'avoue: mais après tout, quelle est votre intention? Voulez vous le perdre absolument? Au lieu d'un mal, auquel il ne faut plus que vous songiez, vous vous en attireriez un autre beaucoup plus grand, à quoi vous ne pensez peut-être pas. Ne craignez vous pas que le monde qui est malin, en cherchant pourquoi votre fils est éloigné de vous, n'en devine la véritable cause que vous voulez tenir si cachée? Si cela arrivoit, vous seriez tombé justement dans le malheur que vous avez un si grand intérêt d'éviter.

Madame, reprit le Visir, ce

32 *Les mille & une Nuit*,  
que vous dites là est de bon sens,  
mais je ne puis me résoudre de  
pardonner à Noureddin, que je  
ne l'aye mortifié comme il le  
mérite. Il sera suffisamment mor-  
tifié, repartit la dame, quand  
vous aurez fait ce qui me vient  
en pensée. Votre fils entre ici  
chaque nuit lorsque vous vous  
êtes retiré; il y couche & il en  
sort avant que vous soyez levé.  
Attendez le ce soir jusqu'à son ar-  
rivée, & faites semblant de le  
vouloir tuer: je viendrai à son  
secours, & en lui marquant que  
vous lui donnez la vie à ma prié-  
re; vous l'obligerez de prendre  
la belle Persienne à telle condi-  
tion qu'il vous plaira. Il l'aime,  
& je sai que la belle Persienne ne  
le hait pas.

Khacan voulut bien suivre ce  
conseil; ainsi avant qu'on ouvrit  
à Noureddin lorsqu'il arriva à  
son heure ordinaire, il se mit der-  
rière

rière la porte, & dès qu'on lui eût ouvert il se jetta sur lui & le mit sous ses pieds. Noureddin tourna la tête & reconnut son père le poignard à la main prêt à lui ôter la vie.

La mère de Noureddin survint en ce moment, & en retenant le Visir par le bras : Qu'allez-vous faire, Seigneur, s'écria-t-elle ? Laissez moi, reprit le Visir, que je tue ce fils indigne. Ah ! Seigneur, reprit la mère, tuez moi plutôt moi-même : je ne permettrai jamais que vous enfanglantiez vos mains dans votre propre sang. Noureddin profita de ce moment : mon père, s'écria-t-il, les larmes aux yeux, j'implore votre clémence & votre miséricorde ; accordez moi le pardon, que je vous demande au nom de celui de qui vous l'attendez au jour que nous paroîtrons tous devant lui.

Khacan se laissa arracher le poignard de la main, & dès qu'il eut lâché Noureddin, Noureddin se jetta à ses pieds & les lui baïsa pour marquer combien il se repentoit de l'avoir offensé. Noureddin, lui dit-il, remerciez votre mère, je vous pardonne à sa considération. Je veux bien même vous donner la belle Persienne, mais à condition que vous me promettrez par serment de ne la pas regarder comme esclave, mais comme votre femme. C'est-à-dire que vous ne la vendrez & même que vous ne la répudierez jamais. Comme elle est sage, & qu'elle a de l'esprit & de la conduite infiniment plus que vous, je suis persuadé qu'elle modérera ces emportemens de jeunesse qui sont capables de vous perdre.

Noureddin n'eût osé espérer d'être traité avec une si grande

indulgence ; il remercia son père avec toute la reconnoissance imaginable, & lui fit de très bon cœur le serment qu'il souhaitoit. Ils furent très contents l'un de l'autre, la belle Persienne & lui ; & le Visir fut très satisfait de leur bonne union.

Le Visir Khacan n'atendoit pas que le Roi lui parlât de la commission qu'il lui avoit donnée : il avoit grand soin de l'entretenir souvent, & de lui marquer les difficultez qu'il trouvoit à s'en acquiter à la satisfaction de Sa Majesté : il scût enfin le ménager avec tant d'adresse, qu'insensiblement il n'y songea plus. Saouy néanmoins avoit scû quelque chose de ce qui s'étoit passé ; mais Khacan étoit si avant dans la faveur du Roi, qu'il n'osa hazarder d'en parler.

Il y avoit plus d'un an que cette affaire si délicate s'étoit passée

36 *Les mille & une Nuit,*  
plus heureusement que ce ministre ne l'avoit crû d'abord, lorsqu'il alla au bain, & qu'une affaire pressante l'obligea d'en sortir encore tout échauffé : l'air qui étoit un peu froid le frapa & lui causa une fluxion sur la poitrine, qui le contraignit de se mettre au lit avec une grosse fièvre : la maladie augmenta, & comme ils'aperçût qu'il n'étoit pas loin du dernier moment de sa vie, il tint ce discours à Noureddin qui ne l'abandonnoit pas. Mon fils, lui dit-il, je ne sçai si j'ai fait le bon usage que je devois des grandes richesses que Dieu m'a données : vous voyez qu'elles ne me servent de rien pour me délivrer de la mort. La seule chose que je vous demande en mourant, c'est que vous vous souveniez de la promesse que vous m'avez faite touchant la belle Persienne. Je meurs content

tent avec la confiance que vous ne l'oublierez pas.

Ces paroles furent les dernières que le Visir Khacan prononça. Il expira peu de momens après, & il laissa un deuil inexprimable dans sa maison, à la cour, & dans la ville. Le Roi le regretta comme un ministre sage, zélé, & fidelle; & toute la ville le pleura comme son protecteur & son bienfaiteur. Jamais on n'avoit vû de funérailles plus honorables à Balsora. Les Visirs, les Emirs, & généralement tous les grands de la cour s'empressèrent de porter son cercueil sur leurs épaules, les uns après les autres, jusqu'au lieu de sa sepulture, & les plus riches jusqu'aux plus pauvres de la ville l'y acompagnèrent en pleurs.

Noureddin donna toutes les marques de la grande affliction, que la perte qu'il venoit de faire

38 *Les mille & une Nuit,*  
devoit lui causer, & il demeura  
longtems sans voir personne. Un  
jour enfin, il permit qu'on lais-  
sât entrer un de ses amis intimes.  
Cet ami tâcha de le consoler, &  
comme il le vit disposé à l'écou-  
ter, il lui dit qu'après avoir ren-  
du à la mémoire de son père tout  
ce qu'il lui devoit, & satisfait  
pleinement à tout ce que de-  
mandoit la bienséance, il étoit  
tems qu'il parût dans le monde,  
qu'il vît ses amis, & qu'il sou-  
tint le rang que sa naissance &  
son mérite lui avoient aquis.  
Nous pécherions, ajouta-t-il,  
contre les loix de la nature, &  
même contre les loix civiles, si  
lorsque nos pères sont morts,  
nous ne leur rendions les devoirs  
que la tendresse exige de nous,  
& l'on nous regarderoit comme  
des insensibles. Mais dès que  
nous nous en sommes aquitez,  
& qu'on ne peut nous en faire

au-

aucun reproche , nous sommes obligez de reprendre le même train qu'auparavant , & de vivre dans le monde de la manière qu'on y vit. Effuyez donc vos larmes, & reprenez cet air de gayereté qui a toujours inspiré la joye par-tout où vous vous êtes trouvé.

Le conseil de cet ami étoit très raisonnable , & Noureddin eût évité tous les malheurs qui lui arrivèrent, s'il l'eût suivi dans toute la régularité qu'il demandoit. Il se laissa persuader sans peine : il régala même son ami , & lors qu'il vouloit se retirer il le pria de revenir le lendemain , & d'amener trois ou quatre de leurs amis communs. Insensiblement il forma une société de dix personnes à-peu-près de son âge, & il passoit le tems avec eux en des festins & des réjouissances continuelles. Il n'y avoit pas  
mê-

même de jour qu'il ne les renvoyât chacun avec un présent.

Quelquefois pour faire plus de plaisir à ses amis, Noureddin faisoit venir la belle Persienne ; elle avoit la complaisance de lui obéir, mais elle n'aprouvoit pas cette profusion excessive. Elle lui en disoit son sentiment en liberté : je ne doute pas, lui disoit-elle, que le Visir vôtre père ne vous ait laissé de grandes richesses ; mais si grandes qu'elles puissent être, ne trouvez pas mauvais qu'une esclave vous représente, que vous en verrez bientôt la fin, si vous continuez de mener cette vie. On peut quelquefois régaler ses amis & se divertir avec eux ; mais qu'on en fasse une coûtume journalière, c'est courir le grand chemin de la dernière misère. Pour vôtre honneur & pour vôtre réputation vous feriez beaucoup mieux  
de

de suivre les traces de feu vôtre père, & de vous mettre en état de parvenir aux charges qui lui ont aquis tant de gloire.

Noureddin écoutoit la belle Persienne en riant, & quand elle avoit achevé : Ma belle, reprenoit-il en continuant de rire, laissons là ce discours, ne parlons que de nous réjouir. Feu mon père m'a toujours tenu dans une grande contrainte : je suis bien aise de jouir de la liberté après laquelle j'ai tant soupiré avant sa mort. J'aurai toujours le tems de me reduire à la vie réglée dont vous parlez ; un homme de mon âge doit se donner le loisir de goûter les plaisirs de la jeunesse.

Ce qui contribua encore beaucoup à mettre les affaires de Noureddin en desordre, fut qu'il ne vouloit pas entendre parler de compter avec son maître d'hôtel. Il le renvoyoit chaque fois

42 *Les mille & une Nuit*,  
tois qu'il se présentoit avec son  
livre : Va, va, lui disoit-il, je me  
fie bien à toi : aye soin seule-  
ment que je fasse toujourns bon-  
ne chère.

Vous êtes le maître, Seigneur,  
reprenoit le bon maître d'hôtel,  
vous voudrez bien néanmoins  
que je vous fasse souvenir du  
proverbe , qui dit , que qui fait  
grande dépense & ne compte  
pas , se trouve à la fin réduit à la  
mendicité sans s'en être aperçû.  
Vous ne vous contentez pas de  
la dépense si prodigieuse de vô-  
tre table , vous donnez encore à  
toute main. Vos trésors ne peu-  
vent y suffire , quand ils seroient  
aussi gros que des montagnes.  
Va , te dis-je , lui répétoit Nou-  
reddin , je n'ai pas besoin de tes  
leçons : continue de me faire  
manger , & ne te mets pas en pei-  
ne du reste.

Les amis de Noureddin cepen-  
dant

dant étoient fort assidus à sa table, & ne manquoient pas l'occasion de profiter de sa facilité. Ils le flatoient, ils le louoient, & faisoient valoir jusqu'à la moindre de ses actions les plus indifférentes. Sur-tout ils n'oublioient pas d'exalter tout ce qui lui appartenoit, & ils y trouvoient leur compte. Seigneur, lui disoit l'un, je passois l'autre jour par la terre, que vous avez en tel endroit; rien n'est plus magnifique ni mieux meublé que la maison; c'est un Paradis de delices que le jardin qui l'accompagne. Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprenoit Noureddin, qu'on m'apporte une plume, de l'encre & du papier, & que je n'en entende plus parler, c'est pour vous, je vous la donne. D'autres ne lui avoient pas plutôt vanté quelque une des maisons, des bains, & des lieux publics à loger les étran-

44 *Les mille & une Nuit*,  
trangers, qui lui appartenoient,  
& lui raportoient un gros reve-  
nu, qu'il leur en faisoit une do-  
nation. La belle Persienne lui re-  
présentoit le tort qu'il se faisoit :  
au lieu de l'écouter il continuoit  
de prodiguer ce qui lui restoit à  
la première occasion.

Noureddin enfin ne fit autre  
chose toute une année que de fai-  
re bonne chère, se donner du bon  
tems, & se divertir en prodigu-  
ant & dissipant les grands biens  
que ses prédécesseurs & le bon  
Visir son père avoient aquis ou  
conservez avec beaucoup de  
soin & de peine. L'année ne fai-  
soit que de s'écouler, que l'on  
frappe un jour à la porte de la sa-  
le où il étoit à table. Il avoit ren-  
voyé ses esclaves & ils'y étoit  
renfermé avec ses amis pour é-  
tre en plus grande liberté.

Un des amis de Noureddin  
voulut se lever, mais Noureddin  
le

le devança, & alla ouvrir lui-même. C'étoit son maître d'hôtel, & Noureddin pour écouter ce qu'il vouloit, s'avança un peu hors de la sale & ferma la porte à demi.

L'ami, qui avoit voulu se lever, & qui avoit aperçû le maître d'hôtel, curieux de sçavoir ce qu'il avoit à dire à Noureddin, fut se poster entre la portière & la porte, & entendit que le maître d'hôtel tint ce discours : Seigneur, dit-il à son maître, je vous demande mille pardons si je viens vous interrompre au milieu de vos plaisirs. Ce que j'ai à vous communiquer vous est, ce me semble de si grande importance, que je n'ai pas crû devoir me dispenser de prendre cette liberté. Je viens d'achever mes derniers comptes, & je trouve que ce que j'avois prévu il y a long tems, & dont je vous avois

averti plusieurs fois, est arrivé. C'est-à-dire, Seigneur, que je n'ai plus une maille de toutes les sommes que vous m'avez données pour faire votre dépense. Les autres fonds que vous m'aviez assignez, sont aussi épuisez, & vos fermiers & ceux qui vous devoient des rentes, m'ont fait voir si clairement, que vous avez transporté à d'autres ce qu'ils tenoient de vous, que je ne puis plus rien exiger d'eux sous vôtre nom. Voici mes comptes, examinez les; & si vous souhaitez que je continue de vous rendre mes services assignez moi d'autres fonds; si non, permettez moi de me retirer. Noureddin fut tellement surpris de ce discours qu'il n'eut pas un mot à y répondre.

L'ami, qui étoit aux écoutes & qui avoit tout entendu, rentra aussi-tôt, & fit part aux autres amis

mis de ce qu'il venoit d'apprendre. C'est à vous, leur dit-il en achevant, de profiter de cet avis ; pour moi je vous déclare que c'est aujourd'hui le dernier jour que vous me verrez chez Noureddin : si cela est, reprirent-ils, nous n'avons plus affaire chez lui, non plus que vous : il ne nous y reverra pas aussi davantage.

Noureddin revint en ce moment, & quelque bonne mine qu'il fit pour tâcher de remettre ses conviez en train, il ne pût néanmoins si bien dissimuler, qu'ils ne s'aperçussent fort bien de la vérité de ce qu'ils venoient d'apprendre. Ils s'étoit à peine remis à sa place qu'un des amis se leva de la sienne : Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie plus long tems ; je vous supplie de trouver bon que je m'en aille. Quelle a-  
fai-

48 *Les mille & une Nuit,*  
faire vous oblige de nous quitter  
si-tôt, reprit Noureddin ? Sei-  
gneur, reprit-il, ma femme est  
acouchée aujourd'hui, vous n'  
ignorez pas que la présence d'un  
mari est toujours nécessaire dans  
une pareille rencontre ; il fit une  
grande révérence, & partit. Un  
moment après un autre se retira  
sur un autre prétexte : les autres  
firent la même chose l'un après  
l'autre, jusqu'à ce qu'il ne resta  
pas un seul des dix amis, qui jus-  
qu'alors avoient tenu si bonne  
compagnie à Noureddin.

Noureddin ne soupçonna rien  
de la résolution que ses amis a-  
voient prise de ne le plus voir. Il  
alla à l'appartement de la belle  
Persienne, & ils s'entretint seule-  
ment avec elle de la déclaration  
que son maître d'hôtel lui avoit  
faite, avec de grands témoigna-  
ges d'un véritable repentir du  
désordre où étoient ses affaires.

Sei-

Seigneur, lui dit la belle Perfiennne, permettez moi de vous dire que vous n'avez voulu vous en rapporter qu'à vôtre propre sens : vous voyez présentement ce qui vous en est arrivé. Je ne me trompois pas lorsque je vous prédisois la triste fin, à laquelle vous deviez vous attendre. Ce qui me fait de la peine, c'est que vous ne voyez pas encore tout ce qu'elle a de fâcheux. Quand je voulois vous en dire ma pensée ; réjouissons nous, me disiez-vous, & profitons du bon tems que la fortune nous offre pendant qu'elle nous est favorable, peut-être ne sera-t-elle pas toujours de si bonne humeur. Mais je n'avois pas tort de vous répondre, que nous étions nous mêmes les artisans de nôtre bonne fortune par une sage conduite. Vous n'avez pas voulu m'écouter, & j'ai été contrainte de vous

90. *Les mille & une Nuits*,  
laissez faire maligné, moi.

J'avoue, répartit Noureddin, que j'ai tort de n'avoir pas suivi les avis si salutaires, que vous me donniez avec votre sagesse admirable; mais si j'ai mangé tout mon bien, vous ne considérez pas que ç'a été avec une élite d'amis, que je connois depuis long tems: ils sont honnêtes & pleins de reconnoissance, je suis sûr qu'ils ne m'abandonneront pas. Seigneur, repliqua la belle Persienne, si vous n'avez pas d'autre ressource qu'en la reconnoissance de vos amis; croyez moi, votre espérance est mal fondée, & vous m'en direz des nouvelles avec le tems.

Charmante Persienne, dit à cela Noureddin, j'ai meilleure opinion que vous du secours qu'ils me donneront. Je veux les aller voir tous dès demain; avant qu'ils prennent la peine de venir  
à

à leur ordinaire, & vous me verrez revenir avec une bonne somme d'argent, dont ils m'auront secouru tous ensemble. Je changerai de vie comme j'y suis résolu, & je ferai profiter cet argent par quelque négoce.

Noureddin ne manqua pas d'aller le lendemain chez ses dix amis, qui demeuroient dans une même rue : il frapa à la première maison qui se présenta, où demeuroit un des plus riches. Une esclave vint, & avant d'ouvrir elle demanda qui frapoit. Dites à votre maître, répondit Noureddin, que c'est Noureddin, fils du feu Visir Khacan. L'esclave ouvrit, l'introduisit dans une salle, & entra dans la chambre où étoit son maître, à qui elle annonça que Noureddin venoit le voir. Noureddin ! reprit le maître avec un ton de mépris, & si haut que Noureddin l'enten-

dit avec un grand étonnement : va, dis lui que je n'y suis pas, & toutes les fois qu'il viendra, dis lui la même chose. L'esclave revint & donna pour réponse à Noureddin, qu'elle avoit crû que son maître y étoit, mais qu'elle s'étoit trompée.

Noureddin sortit avec confusion : Ah ! le perfide, le méchant homme ; s'écria-t-il : il me protestoit hier que je n'avois pas un meilleur ami que lui, & aujourd'hui il me traite si indignement ! Il alla frapper à la porte d'un autre ami, & cet ami lui fit dire la même chose que le premier. Il eût la même réponse chez le troisième, & ainsi des autres jusqu'au dixième, quoiqu'ils fussent tous chez eux.

Ce fut alors que Noureddin rentra tout de bon en lui-même, & qu'il reconnut sa faute irréparable de s'être fondé si facilement

ment

ment sur l'affiduité de ces faux amis à demeurer atachez à sa personne, & sur leurs protestations d'amitié tout le tems qu'il avoit été en état de leur faire des ré-gals somptueux, & de les com-bler de largesses & de bienfaits. Il est bien vrai, dit-il en lui-mê-me les larmes aux yeux, qu'un homme heureux comme je l'é-tois, ressemble à un arbre char-gé de fruit: Tant qu'il y a du fruit sur l'arbre on ne cesse pas d'être à l'entour & d'en cueil-lir; dès qu'il n'y en a plus on s'en éloigne & on le laisse seul. Il se contraignit tant qu'il fut hors de chez lui, mais dès qu'il y fût ren-tré il s'abandonna tout entier à son affliction, & alla la témoigner à la belle Persienne.

Dès que la belle Persienne vit paroître l'affligé Noureddin, el-le se douta qu'il n'avoit pas trou-vé chez ses amis le secours au-

54 *Les mille & une Nuit*,  
quel il s'étoit attendu. Eh bien !  
Seigneur, lui dit-elle, êtes vous  
présentement convaincu de la  
vérité de ce que je vous avois  
prédit ? Ah ! ma bonne, s'écria-  
t-il, vous ne me l'aviez prédit  
que trop véritablement ! Pas un  
n'a voulu me reconnoître, me  
voir, me parler : jamais je n'eus-  
se crû devoir être traité si cruel-  
lement par des gens qui m'ont  
tant d'obligation, & pour qui je  
me suis épuisé moi-même. Je ne  
me possède plus, je crains de  
commettre quelque action indi-  
gne de moi dans l'état déplora-  
ble & dans le desespoir où je suis,  
si vous ne m'aidez de vos sages  
conseils. Seigneur, reprit la bel-  
le Persienne, je ne vois pas d'au-  
tre remède à votre malheur, que  
de vendre vos esclaves & vos  
meubles, & de subsister là-des-  
sus, jusqu'à ce que le Ciel vous  
montre quelque autre voie pour  
VOUS

vous tirer de la misère.

Le remède parut extrêmement dur à Noureddin; mais qu'eût-il pû faire dans la nécessité de vivre où il étoit? Il vendit premièrement ses esclaves, bouches alors inutiles, qui lui eussent fait une dépense beaucoup au de là de ce qu'il étoit en état de supporter. Il vécut quelque tems sur l'argent qu'il en fit, & lors qu'il vint à manquer il fit porter ses meubles à la place publique, où ils furent vendus beaucoup au-dessous de leur juste valeur, quoi qu'il y en eût de très précieux, qui avoient coûté des sommes immenses: cela le fit subsister un long espace de tems, mais enfin ce secours manqua, & il ne lui restoit plus de quoi faire d'autre argent; triste situation dont il témoigna l'excès de sa douleur à la belle Persienne.

Noureddin ne s'atendoit pas à

la réponse que lui fit cette sage Personne : Seigneur, lui dit-elle, je suis vôtre esclave, & vous sçavez que le feu Visir vôtre père m'a achetée dix mille pièces d'or. Je sçai bien que je suis diminuée de prix depuis ce tems-là ; mais aussi je suis persuadée que je puis être encore vendue une somme qui n'en sera pas éloignée. Croyez moi, ne differez pas de me mener au marché & de me vendre ; avec l'argent que vous toucherez, qui sera très considérable, vous irez faire le marchand en quelque ville, où vous ne serez pas connu, & par-là vous aurez trouvé le moyen de vivre, si-non dans une grande opulence, d'une manière au moins à vous rendre heureux & content.

Ah ! charmante & belle Persienne, s'écria Noureddin, est-il possible que vous ayez pû con-

cevoir cette pensée ? vous ai-je donné si peu de marques de mon amour, que vous me croyiez capable de cette lâcheté ? & quand je l'aurois cette lâcheté indigne, pourrois-je le faire sans être parjure, après le serment que j'ai fait à feu mon père, de ne vous jamais vendre ? Je mourrois plutôt que d'y contrevenir, & que de me séparer d'avec vous que j'aime, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même. En me faisant une proposition si déraisonnable, vous me faites connoître qu'il s'en faut de beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime.

Seigneur, reprit la belle Persienne, je suis convaincue que vous m'aimiez autant que vous le dites, & Dieu connoît si la passion que j'ai pour vous, est inférieure à la vôtre, & combien j'ai eu de repugnance à vous faire

98 *Les mille & une Nuit*,  
la proposition qui vous révolte  
si fort contre moi. Pour détruire  
la raison que vous m'apportez,  
je n'ai qu'à vous faire souvenir  
que la nécessité n'a pas de loi. Je  
vous aime à un point qu'il n'est  
pas possible que vous m'aimiez  
davantage, & je puis vous assurer  
que je ne cesserai jamais de vous  
aimer de même, à quelque maî-  
tre que je puisse appartenir; je n'  
aurai pas même un plus grand  
plaisir au monde que de me réu-  
nir avec vous, dès que vos affaires  
vous permettront de me rache-  
ter, comme je l'espère. Voilà,  
je l'avoue une nécessité bien cru-  
elle pour vous & pour moi; mais  
après tout je ne vois pas d'autre  
moyen de nous tirer de la misère  
vous & moi.

Noureddin, qui connoissoit  
fort bien la vérité de ce que la  
belle Persienne venoit de lui re-  
présenter, & qui n'avoit point d'

autre ressource pour éviter une pauvreté ignominieuse, fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avoit proposé. Ainsi il la mena au marché où l'on vendoit les femmes esclaves, avec un regret qu'on ne peut exprimer; il s'adressa à un courtier nommé Hagi Haffan. Hagi Haffan, lui dit-il, voici une esclave que je veux vendre, voi, je te prie, le prix qu'on en voudra donner.

Hagi Haffan fit entrer Noureddin & la belle Persienne dans une chambre, & dès que la belle Persienne eût ôté le voile qui lui cachoit le visage: Seigneur, dit Hagi Haffan à Noureddin, avec admiration; me trompai-je! n'est-ce pas là l'esclave que le feu Visir votre père acheta dix mille pièces d'or? Noureddin lui assura que c'étoit elle-même; & Hagi Haffan en lui faisant espérer qu'il en tireroit une grosse

60 *Les mille & une Nuit,*

somme, lui promit d'employer tout son art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui seroit possible.

Hagi Hassan & Noureddin sortirent de la chambre, & Hagi Hassan y enferma la belle Persienne. Il alla ensuite chercher les marchands; mais ils étoient tous ocupez à acheter des esclaves Grèques, Franques, Africaines, Tartares, & autres; & il fut obligé d'atendre qu'ils eussent fait leurs achats. Dès qu'ils eurent achevé, & qu'à-peu-près ils se furent tous rassemblez: Mes bons Seigneurs, leur dit-il, avec une gayeté qui paroissoit sur son visage & dans ses gestes; tout ce qui est rond n'est pas noifette: tout ce qui est long n'est pas figue: tout ce qui est rouge n'est pas chair, & tous les œufs ne sont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vû, & bien achet-

té

té des esclaves en votre vie, mais vous n'en avez jamais vû une seule, qui puisse entrer en comparaison avec celle que je vous anonce. C'est la perle des esclaves : venez, suivez moi que je vous la fasse voir. Je veux que vous me disiez vous-mêmes à quel prix je dois la crier d'abord.

Les marchands suivirent Hagi Hassan, & Hagi Hassan leur ouvrit la porte de la chambre où étoit la belle Persienne. Ils la virent avec surprise, & ils convinrent tout d'une voix, qu'on ne pouvoit la mettre d'abord à un moindre prix que de quatre mille pièces d'or. Ils sortirent de la chambre, & Hagi Hassan, qui sortit avec eux après avoir fermé la porte, cria à haute voix sans s'en éloigner : *à quatre mille pièces d'or l'esclave Persienne.*

Aucun des marchands n'avoit encore parlé, & ils se consul-

62 *Les mille & une Nuit*,  
toient eux-mêmes sur l'enchère  
qu'ils y devoient mettre, lors  
que le Visir Saouy parut: Com-  
me il eut aperçû Noureddin  
dans la Place; aparemment, dit-  
il en lui-même, que Noureddin  
fait encore de l'argent de quel-  
ques meubles; (car il sçavoit qu'  
il en avoit vendu) & qu'il est ve-  
nu acheter une esclave. Il s'a-  
vança, & Hagi Hassan cria une  
seconde fois, *à quatre mille pièces  
d'or l'esclave Persienne.*

Ce haut prix fit juger à Saouy,  
que l'esclave devoit être d'une  
beauté toute particulière, &  
aussi-tôt il eut une forte envie de  
la voir. Il poussa son cheval droit  
à Hagi Hassan, qui étoit envi-  
ronné des marchands: ouvre la  
porte, lui dit-il, & fais moi voir  
l'esclave. Ce n'étoit pas la cou-  
tume de faire voir une esclave à  
un particulier, dès que les mar-  
chands l'avoient vûe, & qu'ils  
la

la marchandoient. Mais les marchands n'eurent pas la hardiesse de faire valoir leur droit contre l'autorité d'un Visir, & Hagi Hassan ne put se dispenser d'ouvrir la porte, & de faire signe à la belle Persienne de s'aprocher, afin que Saouy pût la voir sans descendre de son cheval.

Saouy fut dans une admiration inexprimable, quand il vit une esclave d'une beauté si extraordinaire. Il avoit déjà eu affaire avec le courtier, & son nom ne lui étoit pas inconnu: Hagi Hassan, lui dit-il, n'est-ce pas à quatre mille pièces d'or que tu la cries? Oui, Seigneur, répondit-il, les marchands que vous voyez, sont convenus il n'y a qu'un moment que je la criasse à ce prix-là. J'atens qu'ils en offrent davantage à l'enchère, & au dernier mot. Je donnerai l'argent, reprit Saouy, si personne n'en offre davantage.

64 *Les mille & une Nuit*,  
vantage. Il regarda aussi-tôt les  
marchands d'un œil, qui mar-  
quoit assez qu'il ne prétendoit  
pas qu'ils enchérissent. Il étoit si  
redoutable à tout le monde, qu'  
ils se gardèrent bien aussi d'ou-  
vrir la bouche, même pour se  
plaindre sur ce qu'il entrepre-  
noit sur leur droit.

Quand le Visir Saouy eut a-  
tendu quelque tems, & qu'il vit  
qu'aucun des marchands n'en-  
chérissoit: Hé-bien, qu'atens-  
tu, dit-il à Hagi Hassan; va  
trouver le vendeur & conclus le  
marché avec lui à quatre mille  
pièces d'or, ou sçache ce qu'il  
prétend faire. Il ne sçavoit pas  
encore que l'éclave apartint à  
Noureddin.

Hagi Hassan, qui avoit déjà  
fermé la porte de la chambre al-  
la s'aboucher avec Noureddin:  
Seigneur, lui dit-il, je suis bien  
fâché de venir vous anoncer une  
mé-

méchante nouvelle, votre esclave va être vendue pour rien. Pour quelle raison ? repartit Noureddin : Seigneur, repartit Hagi Hassan, la chose avoit pris d'abord un fort bon train. Dès que les marchands eurent vû votre esclave, ils me chargèrent, sans faire de façon, de la crier à quatre mille pièces d'or. Je l'ai criée à ce prix-là, & aussi tôt le Visir Saouy est venu, & sa présence a fermé la bouche aux marchands que je voyois disposez à la faire monter au moins au même prix qu'elle coûta au feu Visir votre père. Saouy ne veut en donner que les quatre mille pièces d'or, & c'est bien malgré moi que je viens pour rapporter une parole si déraisonnable. L'esclave est à vous ; mais je ne vous conseillerais jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connoissez, Seigneur, & tout le mon-

68 *Les mille & une Nuit*,  
monde le connoit. Outre que l'  
ésclave vaut infiniment davan-  
tage, il est assez méchant homme  
pour imaginer quelque moyen  
de ne vous pas compter la som-  
me.

Hagi Hassan, repliqua Nou-  
reddin, je te suis obligé de ton  
conseil : ne crains pas que je sou-  
fre que mon ésclave soit vendue  
à l'ennemi de ma maison. J'ai  
grand besoin d'argent, mais j'ai-  
merois mieux mourir dans la  
dernière pauvreté, que de per-  
mettre qu'elle lui soit livrée. Je  
te demande une seule chose,  
comme tu fais tous les usages &  
tous les détours, dis moi seule-  
ment ce que je dois faire pour l'  
en empêcher.

Seigneur, répondit Hagi Haf-  
san, rien n'est plus aisé. Faites  
semblant de vous être mis en co-  
lère contre votre ésclave, & d'a-  
voir juré que vous l'amèneriez

au marché ; mais que vous n'avez pas entendu de la vendre, & que ce que vous en avez fait, n'a été que pour vous acquitter de votre ferment. Cela satisfera tout le monde, & Saouy n'en aura rien à vous dire. Venez donc, & dans le moment que je la présenterai à Saouy, comme si c'étoit de votre consentement & que le marché fût arrêté, reprenez la en lui donnant quelques coups, & amenez la chez vous. Je te remercie, lui dit Noureddin, tu verras que je suivrai ton conseil.

Hagi Hassan retourna à la chambre, il l'ouvrit & entra : & après avoir averti la belle Persienne en deux mots, de ne pas s'alarmer de ce qui alloit arriver, il la prit par le bras & l'amena au Visir Saouy, qui étoit toujours devant la porte. Seigneur, dit-il en la lui présentant, voilà l'esclave, elle est à vous, prenez la.

Ha-

Hagi Hassan n'avoit pas achevé ces paroles, que Noureddin s'étoit faisi de la belle Persienne. Il la tira à lui, & en lui donnant un soufflet : venez çà, impertinente, lui dit-il assez haut pour être entendu de tout le monde, & revenez chez moi. Votre méchante lueur m'avoit bien obligé de faire serment de vous amener au marché, mais non pas de vous vendre. J'ai encore besoin de vous, & je serai à temps d'en venir à cette extrémité, quand il ne me restera plus autre chose.

Le Visir Saouy fut dans une grande colére de cette action de Noureddin. Misérable débauché, s'écria-t-il, veux-tu me faire accroire qu'il te reste autre chose à vendre que ton esclave. Il poussa son cheval en même tems droit à lui pour lui enlever la belle Persienne. Noureddin

piqué au vif de l'afront que le Visir lui faisoit, ne fit que lâcher la belle Persienne & lui dire de l'attendre ; & en se jettant sur la bride du cheval , il le fit reculer trois ou quatre pas en arrière : Méchant barbon , dit-il alors au Visir , je te ravirois l'ame sur l'heure , si je n'étois retenu par la considération de tout le monde que voilà.

Comme le Visir Saouy n'étoit aimé de personne , & qu'au contraire il étoit haï de tout le monde ; il n'y en avoit pas un de tous ceux qui étoient présens , qui n'eût été ravi que Noureddin l'eût un peu mortifié. Ils lui témoignèrent par signes , & lui firent comprendre qu'il pouvoit se venger comme il lui plairoit , & que personne ne se mêleroit de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher

70 *Les mille & une Nuit*,  
cher la bride de son cheval ; mais  
Noureddin, qui étoit un jeune  
homme fort & puissant, enhardi  
par la bienveillance des assistans,  
le tira à bas du cheval au milieu  
du ruisseau, lui donna mille  
coups, & lui mit la tête en sang  
contre le pavé. Dix esclaves qui  
accompagnoient Saouy, voulu-  
rent tirer le sabre & se jeter sur  
Noureddin ; mais les marchands  
se mirent au devant & les en em-  
pêchèrent. Que prétendez-vous  
faire ? leur dirent-ils, ne voyez-  
vous pas que si l'un est Visir, l'  
autre est fils de Visir ? laissez les  
vuider leur différent entr'eux ;  
peut-être se racommoderont-ils  
un de ces jours, & si vous aviez  
tué Noureddin, croyez-vous  
que votre maître, tout puissant  
qu'il est, pût vous garantir de la  
justice ? Noureddin se laissa enfin  
de battre le Visir Saouy ; il le  
laisa au milieu du ruisseau, re-  
prit

prit la belle Persienne & retourna chez lui au milieu des acclamations du Peuple, qui le louoit de l'action qu'il venoit de faire.

Saouy meurtri de coups, se releva à l'aide de ses gens, avec bien de la peine, & il eut la dernière mortification de se voir tout gâté de fange & de sang. Il s'appuya sur les épaules de deux de ses esclaves, & dans cet état il alla droit au Palais à la vûe de tout le monde avec une confusion d'autant plus grande que personne ne le plaignoit. Quand il fut sous l'appartement du Roi, il se mit à crier & à implorer sa justice, d'une manière pitoyable. Le Roi le fit venir, & dès qu'il parut, il lui demanda qui l'avoit maltraité & mis dans l'état où il étoit. Sire, s'écria Saouy, il ne faut, qu'être bien dans la faveur de Votre Majesté & avoir quelque part à ses sacrez conseils,  
pour

72 *Les mille & une Nuit*,  
pour être traité de la manière in-  
digne, dont Elle voit qu'on  
vient de me traiter. Laissons là  
ces discours, reprit le Roi, dites  
moi seulement la chose comme  
elle est, & qui est l'ofenseur; je  
saurai bien le faire repentir, s'il a  
tort.

Sire, dit alors Saouy, en ra-  
contant la chose tout à son avan-  
tage; j'étois allé au marché des  
femmes esclaves pour acheter  
moi-même une cuisinière dont  
j'ai besoin: j'y suis arrivé, & j'ai  
trouvé qu'on y crioit une esclava  
à quatre mille pièces d'or. Je me  
suis fait amener l'esclave; c'est  
la plus belle qu'on ait vûe, & qu'  
on puisse jamais voir: je ne l'ai  
pas eu plûtôt considérée avec u-  
ne satisfaction extrême, que j'ai  
demandé à qui elle apartenoit,  
& j'ai appris que Nouredin, fils  
du feu Visir Khacan, vouloit la  
vendre.

Vôtre Majesté se souvient, Sire, d'avoir fait compter dix mille pièces d'or à ce Visir, il y a deux ou trois ans, & de l'avoir chargé de vous acheter une esclave pour cette somme. Il l'avoit employée à acheter celle-ci; mais au lieu de l'amener à Vôtre Majesté, il ne l'en jugea pas digne, il en fit présent à son fils. Depuis la mort du père, le fils a bû, mangé, & dissipé tout ce qu'il avoit, & il ne lui est resté que cette esclave, qu'il s'étoit enfin résolu de vendre, & que l'on vendoit en effet en son nom. Je l'ai fait venir, & sans lui parler de la prévarication, ou plutôt de la perfidie de son père envers Vôtre Majesté, Noureddin, lui ai-je dit le plus honnêtement du monde, les marchands, comme je l'aprens, ont mis d'abord votre esclave à quatre mille pièces d'or. Je ne doute pas qu'à l'envi

74 *Les mille & une Nuit,*  
l'un de l'autre, ils ne la fassent  
monter à un prix beaucoup plus  
haut; croyez moi, donnez la moi  
pour les quatre mille, & je vais  
l'acheter pour en faire un pré-  
sent au Roi, nôtre Seigneur &  
maître, à qui j'en ferai bien vo-  
tre cour. Cela vous vaudra infi-  
niment plus que ce que les mar-  
chands pourroient vous en don-  
ner.

Au lieu de répondre, en me  
rendant honnêteté pour honnê-  
teté, l'insolent m'a regardé fié-  
rement: Méchant vieillard, m'  
a-t-il dit, je donnerois mon es-  
clave à un juif pour rien plutôt  
que de te la vendre: Mais, Nou-  
reddin, ai-je repris sans m'é-  
chauffer, quoique j'en eusse  
grand sujet, vous ne considérez  
pas quand vous parlez ainsi, que  
vous faites injure au Roi qui a  
fait vôtre père ce qu'il étoit, aus-  
si-bien qu'il m'a fait ce que je  
suis. Cet-

Cette remontrance qui devoit l'adoucir, n'a fait que l'irriter davantage. Il s'est jetté auffi-tôt sur moi comme un furieux. Sans aucune considération de mon âge, encore moins de ma dignité, il m'a jetté à bas de mon cheval, m'a frappé tout le tems qu'il lui a plû, & m'a mis en l'état où V<sup>ô</sup>tre Majesté me voit. Je la suplie de considérer que c'est pour ses intérêts que je souffre un affront si signalé. En achevant ces paroles, il baissa la tête & se tourna de côté pour laisser couler ses larmes en abondance.

Le Roi abusé & animé contre Noureddin par ce discours plein d'artifice laissa paroître sur son visage des marques d'une grande colére. Il se tourna du côté de son capitaine des gardes, qui étoit auprès de lui; prenez quarante hommes de ma garde, lui dit-il, & quand vous aurez mis la

76. *Les mille Et une Nuit*,  
maison de Noureddin au pillage,  
& que vous aurez donné les or-  
dres pour la raser, amenez le moi  
avec son esclave.

Le capitaine des gardes n'é-  
toit pas encore hors de l'aparte-  
ment du Roi, qu'un Huissier de  
la chambre, qui entendit don-  
ner cet ordre, avoit déjà pris le  
devant. Il s'apelloit Sangiar, &  
il avoit été autrefois esclave du  
Visir Khacan, qui l'avoit intro-  
duit dans la maison du Roi où il  
s'étoit avancé par-degrez.

Sangiar, plein de reconnois-  
sance pour son ancien maître, &  
de zèle pour Noureddin qu'il a-  
voit vû naître, & qui connois-  
soit depuis longtems la haine de  
Saouy contre la maison de Kha-  
can, n'avoit pû entendre l'ordre  
sans frémir. L'action de Noured-  
din, dit-il en lui-même, ne peut  
pas être aussi noire que Saouy l'a  
racontée : il a prévenu le Roi, &  
le

le Roi va faire mourir Noured-  
din sans lui donner le tems de se  
justifier. Il fit une diligence si  
grande, qu'il arriva assez à tems  
pour l'avertir de ce qui venoit de  
se passer chez le Roi, & lui don-  
ner lieu de se sauver avec la belle  
Persienne. Il frappa à la porte d'  
une manière qui obligea Nou-  
reddin, qui n'avoit plus de do-  
mestiques il y avoit long tems  
de venir ouvrir lui-même sans  
diferer. Mon cher Seigneur, lui  
dit Sangiar, il n'y a plus de sûre-  
té pour vous à Balsora: partez &  
sauvez vous sans perdre un mo-  
ment.

Pourquoi cela? reprit Nou-  
reddin, qu'y a-t-il qui m'oblige  
si fort de partir? Partez, vous dis-  
je, repartit Sangiar, & emmenez  
votre esclave avec vous. En  
deux mots, Saouy vient de faire  
entendre au Roi de la manière  
qu'il a voulu, ce qui s'est passé

entre vous & lui, & le capitaine des gardes vient après moi avec quarante soldats se saisir de vous & d'elle. Prenez ces quarante pièces d'or pour vous aider à chercher un azyle: je vous en donneroïis davantage si j'en avois sur moi. Excusez moi si je ne m'arrête pas davantage: je vous laisse malgré moi, pour vôtre bien & pour le mien, par l'intérêt que j'ai que le capitaine des gardes ne me voye pas. Sangiar ne donna à Noureddin que le tems de le remercier, & se retira.

Noureddin alla avertir la belle Persienne de la nécessité où ils étoient l'un & l'autre de s'éloigner dans le moment: elle ne fit que mettre son voile & ils sortirent de la maison: ils eurent le bonheur non seulement de sortir de la ville sans que personne s'aperçût de leur évafion; mais même d'arriver à l'embouchure  
de

de l'Euphrate, qui n'étoit pas éloignée, & de s'embarquer sur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet, dans le tems qu'ils arrivèrent le capitaine étoit sur le tillac au milieu des passagers: enfans, leur demandoit-il, êtes-vous tous ici? quel qu'un de vous a-t-il encore affaire, ou a-t-il oublié quelque chose à la ville? à quoi chacun répondit: qu'ils y étoient tous, & qu'il pouvoit faire voile quand il lui plairoit. Noureddin ne fut pas plutôt embarqué qu'il demanda où le vaisseau alloit, & il fut ravi d'apprendre qu'il alloit à Bagdad. Le capitaine fit lever l'ancre, mit à la voile, & le vaisseau s'éloigna de Balsora avec un vent très favorable.

Voici ce qui se passa à Balsora: Pendant que Noureddin échappoit à la colère du Roi, avec la

belle Persienne, le capitaine des gardes arriva à la maison de Noureddin & frappa à la porte. Comme il vit que personne n'ouvroit, il la fit enfoncer, & aussitôt ses soldats entrèrent en foule. Ils cherchèrent par tous les coins & recoins, & ils ne trouvèrent ni Noureddin, ni son esclave. Le capitaine des gardes fit demander & demanda lui-même aux voisins, s'ils ne les avoient pas vûs. Quand ils les eussent vûs, comme il n'y en avoit pas un qui n'aimât Noureddin, il n'y en avoit pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pilloit & que l'on rasoit la maison, le capitaine alla porter cette nouvelle au Roi. Qu'on les cherche en quelque endroit qu'ils puissent être, dit le Roi, je veux les avoir.

Le capitaine des gardes alla faire de nouvelles perquisitions,  
&

& le Roi renvoya le Visir Saouy avec honneur ; allez , lui dit-il , retournez chez vous , & ne vous mettez pas en peine du châti-ment de Noureddin , je vous vengerai moi même de son insolence.

Afin de mettre tout en usage , le Roi fit encore crier dans toute la ville par les crieurs publics , qu'il donneroit mille pièces d'or à celui qui lui améneroit Noureddin & son esclave ; & qu'il feroit punir sévèrement celui qui les auroit cachez. Mais quelque soin qu'il prît , & quelque diligence qu'il fît faire , il ne lui fut pas possible d'en avoir aucune nouvelle , & le Visir Saouy n'eut que la consolation de voir que le Roi avoit pris son parti.

Noureddin & la belle Persienne cependant avançaient , & faisoient leur route avec tout le bonheur possible. Ils abordèrent

82 *Les mille Et une Nuit,*

enfin à Bagdad, & dès que le capitaine, joyeux d'avoir achevé son voyage, eût aperçû la ville: enfans, s'écria-t-il, en parlant aux passagers, réjouissez vous; voilà, cette grande & merveilleuse ville, où il y a un concours général & perpétuel de tous les endroits du monde. Vous y trouverez une multitude de peuple innombrable, & vous n'y aurez pas le froid insupportable de l'hiver, ni les chaleurs excessives de l'été. Vous y jouirez d'un printemps qui dure toujours avec ses fleurs, & avec les fruits délicieux de l'automne.

Quand le bâtiment eût mouillé un peu au dessous de la ville, les passagers se débarquèrent, & se rendirent chacun où ils devoient loger. Noureddin donna cinq pièces d'or pour son passage, & se débarqua aussi avec la belle Persienne; mais il n'étoit

ja-

jamais venu à Bagdad, & il ne sçavoit où aller prendre logement. Ils marchèrent long tems le long des jardins, qui boidoient le Tigre, & ils en côtoyèrent un, qui étoit fermé d'une belle & longue muraille. En arrivant au bout, ils détournèrent par une longue rue bien pavée, où ils aperçurent la porte du jardin, avec une belle fontaine auprès.

La porte, qui étoit très magnifique, étoit fermée avec un vestibule ouvert, où il y avoit un sofa de chaque côté. Voici un endroit fort commode, dit Nourreddin à la belle Persienne, la nuit approche, & nous avons mangé avant de nous débarquer: Je suis d'avis que nous y passions la nuit, & demain matin nous aurons le tems de chercher à nous loger, qu'en dites-vous? Vous sçavez, Seigneur, répondit

84 *Les mille & une Nuit,*  
dit la belle Persienne, que je ne  
veux que ce que vous voulez: ne  
passons pas plus outre si vous le  
souhaitez ainsi. Ils bûrent châ-  
cun un coup à la fontaine, &  
montèrent sur un des deux so-  
fas, où ils s'entretinrent quelque  
tems. Le sommeil les prit enfin,  
& ils s'endormirent au murmu-  
re agréable de l'eau.

Le jardin appartenoit au Calife,  
& il y avoit au milieu un grand  
pavillon, qu'on apelloit le pa-  
villon des peintures, à cause que  
son principal ornement étoit des  
peintures à la Persienne, de la  
main de plusieurs peintres de  
Perse que le Calife avoit fait ve-  
nir exprès. Le grand & superbe  
salon, que ce pavillon formoit,  
étoit éclairé par quatre-vingt  
fenêtres, avec un lustre à châcu-  
ne, & les quatre-vingt lustres ne  
s'allumoient, que lors que le Ca-  
life y venoit passer la soirée, que  
le

Le tems étoit si tranquille, qu'il n'y avoit pas un soufle de vent. Ils faisoient alors une très-belle illumination, qu'on apercevoit bien loin à la campagne de ce côté-là, & d'une grande partie de la ville.

Il ne demeuroit qu'un concierge dans ce jardin, & c'étoit un vieil officier fort âgé, nommé Scheich Ibrahim, qui ocupoit ce poste, où le Calife l'avoit mis lui même par récompense. Le Calife lui avoit bien recommandé de n'y pas laisser entrer toute sorte de personnes, & sur-tout de ne pas souffrir qu'on s'assit, & qu'on s'arrêtât sur les deux sofas qui étoient à la porte en dehors, afin qu'ils fussent toujours propres, & de châtier ceux qu'il y trouveroit.

Une affaire avoit obligé le concierge de sortir, & il n'étoit pas encore revenu. Il revint enfin,

& il arriva assez de jour, pour s'apercevoir d'abord que deux personnes dormoient sur un des sofas, l'un & l'autre la tête sous un linge pour être à l'abri des cousins. Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défense du Calife : je vais leur apprendre le respect qu'ils lui doivent. Il ouvrit la porte sans faire de bruit, & un moment après il revint avec une grosse canne à la main, le bras retroussé. Il alloit frapper de toute sa force sur l'un & sur l'autre, mais il se retint, Scheich Ibrahim, se dit-il à lui-même, tu vas les frapper, & tu ne considères pas, que ce sont peut être des étrangers, qui ne savent où aller loger, & qui ignorent l'intention du Calife ; il est mieux que tu saches auparavant qui ils sont. Il leva le linge qui leur couvroit la tête avec  
une

une grande précaution , & il fut dans la dernière admiration de voir un jeune homme si bien fait , & une jeune femme si belle. Il éveilla Noureddin en le tirant un peu par les pieds.

Noureddin leva aussi-tôt la tête, & dès qu'il eût vû un vieillard à longue barbe blanche à ses pieds , il se leva sur son séant , se coula sur les genoux , & en lui prenant la main qu'il baisa : bon père , lui dit-il , que Dieu vous conserve : souhaitez vous quelque chose ? Mon fils , reprit Scheich Ibrahim, qui êtes-vous ? d'où êtes vous ? Nous sommes des étrangers qui ne faisons que d'arriver , repartit Noureddin , & nous voulions passer ici la nuit jusqu'à demain. Vous seriez mal ici , repliqua Scheich Ibrahim , venez , entrez je vous donnerai à coucher plus commodément , & la vûe du jardin qui est très beau ,

au ,

au, vous réjouira pendant qu'il fait encore un peu de jour. Et ce jardin est-il à vous, lui demanda Noureddin ? vraiment oui, c'est à moi, reprit Scheich Ibrahim, en souriant, c'est un héritage que j'ai eu de mon père : entrez vous dis-je, vous ne ferez pas fâché de le voir.

Noureddin se leva en témoignant à Scheich Ibrahim, combien il lui étoit obligé de son honnêteté ; & entra dans le jardin avec la belle Persienne. Scheich Ibrahim ferma la porte, & en marchant devant eux, il les mena en un endroit, d'où ils virent à-peu-près la disposition, la grandeur & la beauté du jardin d'un coup d'œil.

Noureddin avoit vû d'assez beaux jardins à Balsora, mais il n'en avoit pas encore vû de comparable à celui-ci. Quand il eût bien tout considéré, & qu'il se fût

fût promené dans quelques allées, il se tourna du côté du concierge qui l'accompagnoit, & lui demanda comment il s'apelloit. Dès qu'il lui eût répondu qu'il s'apelloit Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, lui dit-il, il faut avouer que voici un jardin merveilleux, Dieu vous y conserve long tems ; nous ne pouvons assez vous remercier de la grace que vous nous avez faite, de nous faire voir un lieu si digne d'être vû. Il est juste que nous vous en témoignions nôtre reconnoissance par quelque endroit. Tenez, voilà deux pièces d'or, je vous prie de nous faire chercher quelque chose pour manger, que nous nous réjouissions ensemble.

A la vûe des deux pièces d'or, Scheich Ibrahim, qui aimoit fort ce métal, foûrit en sa barbe : il les prit, & en laissant Noureddin & la belle Persienne pour aller  
faire

90 *Les mille & une Nuits*,  
faire la commission, car il étoit  
seul; voilà de bonnes gens, dit-  
il en lui-même avec bien de la  
joye; je me serois fait un grand  
tort à moi-même, si j'eusse eu l'  
imprudence de les maltraiter &  
de les chasser; je les régalerai en  
princes avec la dixième partie  
de cet argent, & le reste me de-  
meurera pour ma peine.

Pendant que Scheich Ibrahim  
alla acheter de quoi souper, au-  
tant pour lui que pour ses hôtes,  
Noureddin & la belle Persienne  
se promenèrent dans le jardin, &  
arrivèrent au pavillon des pein-  
tures qui étoit au milieu. Ils s'ar-  
rétèrent d'abord à contempler  
sa structure admirable, sa gran-  
deur, & sa hauteur, & après qu'  
ils en eurent fait le tour en le re-  
gardant de tous les côtez, ils  
montèrent à la porte du salon  
par un grand escalier de beau  
marbre blanc; mais ils la trouvè-  
rent fermée. Nou-

Noureddin & la belle Persienne ne faisoient que de descendre l'escalier, lorsque Scheich Ibrahim arriva chargé de vivres. Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit que ce jardin vous appartient? Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, & je le dis encore ; pourquoi me faites-vous cette demande? Et ce superbe pavillon, repartit Noureddin, est-il à vous aussi? Scheich Ibrahim ne s'atendoit pas à cette autre demande, & il en parut un peu interdit. Si je dis qu'il n'est pas à moi, dit-il en lui-même, ils me demanderont aussi-tôt, comment il se peut faire que je sois maître du jardin, & que je ne le sois pas du pavillon. Comme il avoit bien voulu feindre que le jardin étoit à lui, il feignit la même chose à l'égard du pavillon. Mon fils, repartit-il, le pa-

pavillon ne va pas sans le jardin, l'un & l'autre m'appartiennent. Puis que cela est, reprit alors Noureddin, & que vous voulez bien que nous foyons vos hôtes cette nuit, faites nous, je vous en supplie, la grace de nous en faire voir le dedans: à juger du dehors il doit être d'une magnificence extraordinaire.

Il n'eût pas été honnête à Scheich Ibrahim de refuser à Noureddin la demande qu'il faisoit, après les avances qu'il avoit déjà faites. Il considéra de plus, que le Calife n'avoit pas envoyé d'avertir, comme il avoit de coutume, & ainsi qu'il ne viendrait pas ce soir-là, & qu'il pouvoit même y faire manger ses hôtes, & manger lui-même avec eux. Il posa les vivres qu'il avoit apportez, sur le premier degré de l'escalier, & alla chercher la clef dans le logement où il demeurait.

roit. Il revint avec de la lumière & il ouvrit la porte.

Noureddin & la belle Persienne entrèrent dans le salon, & ils le trouvèrent si surprenant, qu'ils ne pouvoient se lasser d'en admirer la beauté & la richesse. En effet, sans parler des peintures, les sofas étoient magnifiques, & outre les lustres, qui pendoient à chaque fenêtre, il y avoit encore entre chaque croisée un bras d'argent chacun avec sa bougie. Noureddin ne pût voir tous ces objets sans se ressouvenir de la splendeur dans laquelle il avoit vécu, & sans en soupirer.

Scheich Ibrahim cependant apporta les vivres, prépara la table sur un sofa; & quand tout fut prêt, Noureddin, la belle Persienne & lui, s'assirent & mangèrent ensemble. Quand ils eurent achevé, & qu'ils eurent lavé les mains, Noureddin ouvrit

une

94 *Les mille & une Nuit*,  
une fenêtre, & apella la belle  
Persienne. Approchez, lui dit-il,  
& admirez avec moi la belle vûe  
& la beauté du jardin au clair de  
lune qu'il fait, rien n'est plus  
charmant. Elle s'aprocha, & ils  
jouirent ensemble de ce specta-  
cle, pendant que Scheich Ibra-  
him ôtoit la table.

Quand Scheich Ibrahim eût  
fait, & qu'il fut venu réjoindre  
ses hôtes, Noureddin lui deman-  
da s'il n'avoit pas quelque boîs-  
son, dont il voulut bien les ré-  
galor. Quelle boisson voudriez-  
vous? reprit Scheich Ibrahim,  
est-ce du sorbèt? j'en ai du plus  
exquis; mais vous sçavez bien,  
mon fils, qu'on ne boit pas le sor-  
bet après soupé.

Je le sçai bien, repartit Nou-  
reddin; ce n'est pas aussi du sor-  
bet que nous vous demandons;  
c'est une autre boisson: je m'é-  
tonne que vous ne m'entendiez  
pas.

pas. C'est donc du vin, dont vous voulez parler, repliqua Scheich Ibrahim. Vous l'avez deviné, lui dit Noureddin ; si vous en avez obligez nous de nous en apporter une bouteille. Vous sçavez qu'on en boit après soupé pour passer le tems jusqu'à-ce qu'on se couche.

Dieu me garde d'avoir du vin chez moi ! s'écria Scheich Ibrahim, & même d'aprocher d'un lieu où il y en auroit. Un homme comme moi, qui a fait le pélerinage de la Mecque quatre fois, a renoncé au vin pour toute sa vie.

Vous nous feriez pourtant un grand plaisir de nous en trouver, reprit Noureddin, & si cela ne vous fait pas de peine, je vais vous enseigner un moyen, sans que vous entriez au cabaret, & sans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. Je le veux bien à cette condition, repartit Scheich

Scheich Ibrahim, dites moi seulement ce qu'il faut que je fasse.

Nous avons vû un âne ataché à l'entrée de votre jardin, dit alors Noureddin, c'est à vous apparemment, & vous devez vous en servir dans le besoin. Tenez, voilà encore deux pièces d'or : prenez l'âne avec ses paniers, & allez au premier cabaret, sans vous en aprocher qu'autant qu'il vous plaira ; donnez quelque chose au premier passant, & priez le d'aller jusqu'au cabaret avec l'âne, d'y prendre deux cruches de vin que l'on mettra l'une dans un panier, & l'autre dans l'autre, & de vous ramener l'âne, après qu'il aura payé le vin de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chasser l'âne devant vous jusqu'ici, & nous prendrons les cruches nous-mêmes dans les paniers. De cette manière vous ne  
fe-

ferez rien, qui doive vous faire la moindre répugnance.

Les deux autres pièces d'or, que Scheich Ibrahim venoit de recevoir, firent un puissant éfet sur son esprit. Ah ! mon fils, s'écria-t-il, quand Noureddin eût achevé, que vous l'entendez bien ! Sans vous, je ne me fusse jamais avisé de ce moien, pour vous faire avoir du vin sans scrupule. Il les quita pour aller faire la commission, & il s'en aquita en peu de tems. Dès qu'il fut de retour, Noureddin descendit, tira les cruches des paniers, & les porta au salon.

Scheich Ibrahim remena l'âne à l'endroit où il l'avoit pris, & lors qu'il fut revenu : Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin, nous ne pouvons assez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre ; mais il nous manque encore quelque chose. Et

98 *Les mille & une Nuits,*  
quoy ? reprit Scheich Ibrahim,  
que puis-je faire encore pour  
vôtre service ? Nous n'avons pas  
de tasses, repartit Noureddin, &  
quelques fruits nous acommo-  
deroient bien, si vous en aviez.  
Vous n'avez qu'à parler, repli-  
qua Scheich Ibrahim, il ne vous  
manquera rien de tout ce que  
vous pouvez souhaiter.

Scheich Ibrahim descendit, &  
en peu de temps il leur prépara une  
table couverte de belles por-  
celaines remplies de plusieurs  
sortes de fruits, avec des tasses  
d'or & d'argent à choisir : &  
quand il leur eût demandé s'ils  
avoient besoin de quelqu'autre  
chose il se retira sans vouloir re-  
ster, quoiqu'ils l'on priassent a-  
vec beaucoup d'instance.

Noureddin & la belle Persi-  
enne se remirent à table, & ils  
commencèrent par boire châ-  
cun un coup : ils trouvèrent le  
vin

vin excellent. Hé bien, ma belle, dit Noureddin à la belle Persienne, ne sommes nous pas les plus heureux du monde, de ce que le hazard nous a amené dans un lieu si agréable & si charmant? réjouissons nous, & remettons nous de la mauvaise chère de nôtre voyage. Mon bonheur peut-il être plus grand, que de vous avoir d'un côté, & la tasse de l'autre! Ils burent plusieurs autres fois, en s'entretenant agréablement & en chantant chacun leur chanson.

Comme ils avoient la voix parfaitement belle l'un & l'autre, particulièrement la belle Persienne, leur chant atira Scheich Ibrahim qui les entendit longtemps de dessus le perron avec un grand plaisir sans se faire voir. Il se fit voir enfin, en mettant la tête à la porte: courage, Seigneur, dit-il à Noureddin qu'il

100 *Les mille & une Nuit*,  
croyoit déjà yvre , je suis ravi  
de vous voir dans cette joie.

Noureddin en tournant la tête  
lui dit : que vous êtes un brave  
homme , & que nous vous som-  
mes obligez ! Nous n'oserions  
vous prier de boire un coup ;  
mais ne laissez pas d'entrer. Ve-  
nez , aprochez vous & faites  
nous au moins l'honneur de nous  
tenir compagnie. Continuez ,  
continuez , reprit Scheich Ibra-  
him, je me contente du plaisir d'  
entendre vos belles chansons, &  
en disant ces paroles il disparut.

La belle Persienne s'aperçût  
que Scheich Ibrahim s'étoit ar-  
rêté sur le perron , & elle en a-  
vertit Noureddin. Seigneur , a-  
jôûta-t-elle , vous voyez qu'il  
témoigne une grande aversion  
pour le vin : je ne desespérerois  
pas de lui en faire boire , si vous  
vouliez faire ce que je vous di-  
rois. Et quoi ? demanda Nou-  
red-

reddin, vous n'avez qu'à dire, je ferai ce que vous voudrez. Engagez le seulement à entrer & à demeurer avec nous, dit-elle, quelque tems après versez à boire, & présentez lui la tasse, s'il vous refuse, bûvez, & ensuite faites semblant de dormir; je ferai le reste.

Noureddin comprit l'intention de la belle Persienne, il appella Scheich Ibrahim qui reparût à la porte. Scheich Ibrahim, lui dit-il, nous sommes vos hôtes, & vous nous avez acueillis le plus obligeamment du monde: voudriez vous nous refuser la prière que nous vous faisons de nous honorer de vôtre compagnie. Nous ne vous demandons pas que vous bûviez; mais seulement de nous faire le plaisir de vous voir.

Scheich Ibrahim se laissa persuader; il entra & s'assit sur le

bord du sofa, qui étoit le plus près de la porte. Vous n'êtes pas bien là, & nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir, dit alors Noureddin. Approchez vous, je vous en supplie, & asseyez vous près de Madame; elle le voudra bien. Je ferai donc ce qu'il vous plait, dit Scheich Ibrahim. Ils'approcha, & en souïriant du plaisir qu'il alloit avoir d'être près d'une si belle personne, ils'assit à quelque distance de la belle Persienne. Noureddin la pria de chanter une chanson en considération de l'honneur que Scheich Ibrahim leur faisoit, & elle en chanta une qui le ravit en extase.

Quand la belle Persienne eût achevé de chanter, Noureddin versa du vin dans une tasse & présenta la tasse à Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit-il, bûvez un coup à nôtre santé, je vous en prie. Seigneur, reprit-il,

il, en se tirant en arrière, comme s'il eût eu horreur de voir seulement du vin, je vous supplie de m'excuser, je vous ai déjà dit que j'ai renoncé au vin il y a long tems. Puis qu'absolument vous ne voulez pas boire à nôtre fanté, dit Noureddin, vous aurez donc pour agréable que je boive à la vôtre.

Pendant que Noureddin buvoit, la belle Persienne coupa la moitié d'une pomme, & en la présentant à Scheich Ibrahim; vous n'avez pas voulu boire, lui dit-elle; mais je ne crois pas que vous fassiez la même difficulté de goûter de cette pomme qui est excellente. Scheich Ibrahim ne pût la refuser d'une si belle main: il la prit avec une inclination de tête & la porta à la bouche. Elle lui dit quelques douceurs là-dessus, & Noureddin cependant se renversa sur le sofa

104 *Les mille & une Nuit*,  
& fit semblant de dormir. Aussitôt la belle Persienne s'avança vers Scheich Ibrahim, & en lui parlant fort bas : le voyez-vous, dit-elle, il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjouissons ensemble. Il n'a pas plutôt bu deux coups qu'il s'endort & me laisse seule ; mais je crois que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira.

La belle Persienne prit une tasse ; elle la remplit de vin, & en la présentant à Scheich Ibrahim : prenez, lui dit-elle, & buvez à ma santé ; je vais vous faire raison. Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés, & il la pria bien fort de vouloir l'en dispenser ; mais elle le pressa si vivement, que vaincu par ses charmes & par ses instances, il prit la tasse & but sans rien laisser.

Le bon vieillard aimoit à boi-

re le petit coup ; mais il avoit honte de le faire devant des gens qu'il ne connoissoit pas. Il alloit au cabaret en cachette , comme beaucoup d'autres ; & il n'avoit pas pris les précautions que Noureddin lui avoit enseignées pour aller acheter le vin. Il étoit allé le prendre sans façon chez un cabaretier, où il étoit très connu : la nuit lui avoit servi de manteau , & il avoit épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commission selon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim achevoit de manger la moitié de la pomme après qu'il eût bû , la belle Persienne lui emplit une autre tasse , qu'il prit avec bien moins de difficulté ; il n'en fit aucune à la troisième. Il bûvoit enfin la quatrième lors que Noureddin cessa de faire semblant de

106 *Les mille & une Nuit*,  
dormir. Il se leva sur son séant,  
& en le regardant avec un grand  
éclat de rire : ha , ha , Scheich I-  
brahim , lui dit-il , je vous y sur-  
prends : vous m'avez dit que vous  
aviez renoncé au vin , & vous ne  
laissez pas d'en boire ?

Scheich Ibrahim ne s'atendoit  
pas à cette surprise , & la rou-  
geur lui en monta un peu au vi-  
sage. Cela ne l'empêcha pas né-  
anmoins d'achever de boire , &  
quand il eût fait : Seigneur , dit-  
il en riant , s'il y a péché dans ce  
que j'ai fait , il ne doit pas tom-  
ber sur moi , c'est sur Madame :  
quel moien de ne pas se rendre à  
tant de graces.

La belle Personne qui s'enten-  
doit avec Noureddin , prit le par-  
ti de Scheich Ibrahim. Scheich  
Ibrahim , lui dit-elle , laissez le  
dire , & ne vous contraignez pas :  
continuez d'en boire & réjouis-  
sez vous. Quelques momens a-  
près

près Noureddin se versa à boire, & en versa ensuite à la belle Persienne. Comme Scheich Ibrahim vit que Noureddin ne lui en versoit pas, il prit une tasse & la lui présenta: & moi, dit il, prétendez-vous que je ne boive pas aussi-bien que vous?

A ces paroles de Scheich Ibrahim, Noureddin & la belle Persienne firent un grand éclat de rire; Noureddin lui versa à boire, & ils continuèrent de se réjouir, de rire, & de boire jusqu'à près de minuit. Environ ce tems-là la belle Persienne s'avisa que la table n'étoit éclairée que d'une chandelle. Scheich Ibrahim, dit-elle au bon vieillard de concierge, vous ne nous avez apporté qu'une chandelle, & voilà tant de belles bougies; faites nous, je vous prie, le plaisir de les allumer, que nous y voyons clair.

Scheich Ibrahim usa de la liberté que donne le vin lorsqu'on en a la tête échauffée, & afin de ne pas interrompre un discours dont il entretenoit Noureddin : allumez les vous-même, dit-il à cette belle Personne, cela convient mieux à une jeunesse comme vous ; mais prenez garde de n'en allumer que cinq ou six, & pour cause, cela suffira. La belle Persienne se leva, alla prendre une bougie, qu'elle vint allumer à la chandelle qui étoit sur la table, & elle alluma les quatre-vingts bougies, sans s'arrêter à ce que Scheich Ibrahim lui avoit dit.

Quelque tems après, pendant que Scheich Ibrahim entretenoit la belle Persienne sur un autre sujet, Noureddin à son tour le pria de vouloir bien allumer quelques lustres. Sans prendre garde que toutes les bougies étoient

toient allumées : il faut , reprit Scheich Ibrahim , que vous soyez bien paresseux , ou que vous ayez moins de vigueur que moi , si vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez, allumez les ; mais n'en allumez que trois. Au lieu de n'en allumer que ce nombre , il les alluma tous , & ouvrit les quatre-vingts fenêtres , à quoi Scheich Ibrahim , ataché à s'entretenir avec la belle Persienne ne fit pas de réflexion.

Le Calife Haroun Alraschid n'étoit pas encore retiré alors. Il étoit dans un salon de son palais qui avançoit jusqu'au Tigre , & qui avoit vûe du côté du jardin & du pavillon des peintures. Par hazard il ouvrit une fenêtre de ce côté-là , & il fut extrêmement étonné de voir le pavillon tout illuminé , & d'autant plus qu'à la grande clarté , il crut d'abord que le feu étoit dans la vil-

110 *Les mille & une Nuits,*  
le. Le grand Visir Giafar étoit  
encore avec lui, & il n'atendoit  
que le moment que le Calife se  
retirât pour retourner chez lui.  
Le Calife l'apella dans une gran-  
de colère: Visir négligent, s'é-  
cria-t-il, vien çà, aproche toi,  
regarde le pavillon des peintu-  
res, & dis moi pourquoi il est il-  
luminé à l'heure qu'il est, que je  
n'y suis pas?

Le grand Visir trembla de fra-  
yeur à cette nouvelle, de crainte  
qu'il eut que cela ne fût. Il s'a-  
procha, & il trembla davantage  
dès qu'il eût vû que ce que le Ca-  
life lui avoit dit étoit vrai. Il fal-  
loit cependant un prétexte pour  
l'apaiser. Commandeur des Cro-  
yans, lui dit-il, je ne puis dire  
autre chose là-dessus à Vôte  
Majesté, si non, qu'il y a quatre  
ou cinq jours que Scheich Ibra-  
him vint se présenter à moi; il  
me témoigna qu'il avoit dessein  
de

de faire une assemblée des ministres de sa Mosquée, pour une certaine cérémonie qu'il étoit bien aise de faire sous l'heureux règne de V<sup>ô</sup>tre Majesté. Je lui demandai, ce qu'il souhaitoit que je fisse pour son service en cette rencontre, sur quoi il me supplia d'obtenir de V<sup>ô</sup>tre Majesté, qu'il lui fût permis de faire l'assemblée & la cérémonie dans le pavillon. Je le renvoyai en lui disant qu'il le pouvoit faire, & que je ne manquerois pas d'en parler à V<sup>ô</sup>tre Majesté: je lui demande pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim apparemment, poursuivit-il, a choisi ce jour pour la cérémonie, & en régaland les ministres de sa Mosquée, il a voulu sans doute leur donner le plaisir de cette illumination.

Giafar, reprit le Calife, d'un ton qui marquoit qu'il étoit un  
peu

112 *Les mille & une Nuit*,  
peu apaisé; selon ce que tu viens  
de me dire, tu as commis trois  
fautes, qui ne sont point pardon-  
nables. La première, d'avoir  
donné à Scheich Ibrahim la per-  
mission de faire cette cérémonie  
dans mon pavillon: un simple  
concierge n'est pas un officier  
assez considerable pour mériter  
tant d'honneur. La seconde, de  
ne m'en avoir point parlé: & la  
troisième, de n'avoir pas péné-  
tré dans la véritable intention  
de ce bon homme. En effet, je  
suis persuadé qu'il n'en a pas eu  
d'autre, que de voir s'il n'obtien-  
droit pas une gratification pour  
l'aider à faire cette dépense. Tu  
n'y as pas songé, & je ne lui don-  
ne pas le tort de se venger de ne  
l'avoir pas obtenue, par la dé-  
pense plus grande de cette illu-  
mination.

Le grand Visir Giafar joyeux  
de ce que le Calife prenoit la  
cho-

chose sur ce ton, se chargea avec plaisir des fautes qu'il venoit de lui reprocher, & il avoua franchement qu'il avoit tort de n'avoir pas donné quelques pièces d'or à Scheich Ibrahim. Puisque cela est ainsi, ajouta le Calife en souriant, il est juste que tu sois puni de ces fautes; mais la punition en sera légère. C'est que tu passeras le reste de la nuit comme moi avec ces bonnes gens, que je suis bien aise de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois, va te déguiser de même avec Mesrour, & venez tous deux avec moi. Le Visir Giasar voulut lui représenter qu'il étoit tard, & que la compagnie se feroit retirée avant qu'il fût arrivé; mais il repartit qu'il vouloit y aller absolument. Comme il n'étoit rien de ce que le Visir lui avoit dit, le Visir fut au désespoir de  
cet-

cette résolution ; mais il falloit obéir ; & ne pas repliquer.

Le Calife sortit donc de son palais déguisé en bourgeois , avec le grand Visir Giafar , & Mesrour chef des eunuques , & marcha par les rues de Bagdad jusqu'à ce qu'il arriva au jardin. La porte étoit ouverte par la négligence de Scheich Ibrahim , qui avoit oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le Calife en fut scandalisé : Giafar dit-il au grand Visir , que veut dire que la porte est ouverte à l'heure qu'il est ? seroit il possible que ce fût la coûtume de Scheich Ibrahim de la laisser ainsi ouverte la nuit ? J'aime mieux croire que l'embarras de sa fête lui a fait commettre cette faute.

Le Calife entra dans le jardin , & quand il fut arrivé au pavillon ; comme il ne vouloit pas

monter au salon avant de sçavoir ce qui s'y passoit, il consulta avec le grand Visir, s'il ne devoit pas monter sur un des arbres qui en étoient le plus près pour s'en éclaircir. Mais en regardant la porte du salon le grand Visir s'aperçût qu'elle étoit entr'ouverte, & l'en avertit. Scheich Ibrahim l'avoit laissée ainsi, lorsqu'il s'étoit laissé persuader d'entrer, & de tenir compagnie à Noureddin & à la belle Persienne.

Le Calife abandonna son premier dessein, il monta à la porte du salon sans faire de bruit, & la porte étoit entr'ouverte de manière qu'il pouvoit voir ceux qui étoient dedans sans être vû. Sa surprise fut des plus grandes quand il eût aperçû une dame d'une beauté sans égale, & un jeune homme des mieux faits avec Scheich Ibrahim, assis à table avec

vec eux. Scheich Ibrahim tenoit la tasse à la main : Ma belle dame, disoit-il à la belle Persienne, un bon bûveur ne doit jamais boire sans chanter auparavant la chansonnette. Faites moi l'honneur de m'écouter, en voici une des plus jolies.

Scheich Ibrahim chanta, & le Calife en fut d'autant plus étonné, qu'il avoit ignoré jusqu'alors qu'il bût du vin, & qu'il l'avoit crû un homme sage & posé, comme il le lui avoit toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec la même précaution qu'il s'en étoit aproché, & revint au grand Visir Giafar qui étoit sur l'escalier : quelques degrez au-dessous du perron : monte, lui dit-il, & vois si ceux qui sont là-dedans sont des Ministres de Mosquée, comme tu as voulu me le faire croire.

Du ton, dont le Calife pronon-

ça ces paroles, le grand Vîfir connut fort bien que la chose alloit mal pour lui. Il monta, & en regardant par l'ouverture de la porte, il trembla de frayeur pour sa personne, quand il eût vû les mêmes trois personnes dans la situation & dans l'état où ils étoient. Il revint au Calife tout confus, & il ne fût que lui dire. Quel desordre ! lui dit le Calife, que des gens ayent la hardiesse de venir se divertir dans mon jardin & dans mon pavillon ! Que Scheich Ibrahim leur donne entrée, les souffre, & se divertisse avec eux. Je ne crois pas néanmoins que l'on puisse voir un jeune homme & une jeune dame mieux faits & mieux assortis. Avant de faire éclater ma colère, je veux m'éclaircir davantage, & sçavoir qui ils peuvent être, & à quelle occasion ils sont ici. Il retourna à la porte pour les observer

118. *Les mille & une Nuit*,  
ver encore, & le Visir qui le sui-  
vit demeura derrière lui. Pen-  
dant qu'il avoit les yeux sur eux,  
ils entendirent l'un & l'autre  
que Scheich Ibrahim disoit à la  
belle Persienne: mon aimable  
dame y a t-il quelque chose que  
vous puissiez souhaiter, pour  
rendre nôtre joie de cette soirée  
plus accomplie? Il me semble, re-  
prit la belle Persienne, que tout  
iroit bien, si vous aviez ici un in-  
strument dont je pusse jouer, &  
que vous voulussiez me l'apor-  
ter. Madame, reprit Scheich I-  
brahim, sçavez-vous jouer du  
luth? Apportez, lui dit la belle  
Persienne, je vous le ferai voir.

Sans aller bien loin de sa place,  
Scheich Ibrahim tira un luth d'  
une armoire & le présenta à la  
belle Persienne, qui commença  
à le mettre d'acord. Le Calife  
cependant se tourna du côté du  
grand Visir Giafar. Giafar, lui  
dit-

dit-il, la jeune dame va jouer du luth : si elle joue bien je lui pardonnerai de même qu'au jeune homme, pour l'amour d'elle : pour toi je ne laisserai pas de te faire pendre. Commandeur des Croyans, reprit le grand Visir, si cela est ainsi, je prie donc Dieu qu'elle joue mal : Pourquoi cela ! repartit le Calife. Plus nous ferons de monde, repliqua le grand Visir, plus nous aurons lieu de nous consoler de mourir en belle & bonne compagnie. Le Calife, qui aimoit les bons mots, se mit à rire de cette repartie, & en se retournant du côté de l'ouverture de la porte, il prêta l'oreille pour entendre jouer la belle Persienne.

La belle Persienne préludoit déjà d'une manière, qui fit comprendre d'abord au Calife qu'elle jouoit en maître. Elle commença ensuite de chanter un air,  
&

120 *Les mille & une Nuit*,  
& elle acompagna sa voix qu'elle avoit admirable avec le luth ; & elle le fit avec tant d'art & de perfection que le Calife en fut charmé.

Dès que la belle Persienne eût achevé de chanter, le Calife descendit de l'escalier, & le Visir Giafar le suivit. Quand il fut au bas : de ma vie, dit-il au Visir, je n'ai entendu une plus belle voix, ni mieux jouer du luth. \* Isaac, que je croyois le plus habile joueur qu'il y eut au monde, n'en approche pas. J'en suis si content, que je veux entrer pour l'entendre jouer devant moi : il s'agit de voir de quelle manière je le ferai.

Commandeur des Croyans, reprit le grand Visir, si vous y entrez & que Scheich Ibrahim vous reconnoisse, il en mourra de frayeur. C'est aussi ce qui me  
fait

\* C'étoit un excellent Joueur de Luth, qui vivoit à Bagdad sous le règne de ce Calife.

fait de la peine , repartit le Calife, & je serois fâché d'être cause de sa mort , après tant de tems qu'il me sert. Il me vient , continua-t-il , une pensée qui pourra me reussir ; demeurez ici avec Mesrour , & attendez dans la première allée que je revienne.

Le voisinage du Tigre avoit donné lieu au Calife d'en détourner assez d'eau par dessous une grande voute bien terrassée , pour former une belle pièce d'eau , où ce qu'il y avoit de plus beau poisson dans le Tigre venoit se retirer. Les pêcheurs le sçavoient bien , & ils eussent fort souhaité d'avoir la liberté d'y pêcher , mais le Calife avoit défendu expressément à Scheich Ibrahim de souffrir qu'aucun en approchât. Cette même nuit néanmoins un pêcheur , qui passoit devant la porte du jardin , depuis que le Calife y étoit entré , & qui

l'avoit laissée ouverte comme il l'avoit trouvée, avoit profité de l'ocasion, & s'étoit coulé dans le jardin jusqu'à la pièce d'eau.

Ce pêcheur avoit jetté ses filets, & il étoit prêt de les tirer au moment que le Calife, qui après la négligence de Scheich Ibrahim s'étoit douté de ce qui étoit arrivé, & vouloit profiter de cette conjoncture pour son dessein, vint au même endroit. Non obstant son déguisement le pêcheur le reconnut, & se jetta aussitôt à ses pieds en lui demandant pardon, & en s'excusant sur sa pauvreté. Relève toi & ne crains rien, reprit le Calife, tire seulement tes filets, que je voie le poisson qu'il y aura.

Le pêcheur rassuré exécuta promptement ce que le Calife souhaitoit, & il amena cinq ou six beaux poissons. Le Calife choisit les deux plus gros, qu'il fit attacher

cher ensemble par la tête avec un brin d'arbrisseau. Il dit ensuite au pêcheur, donne moi ton habit, & prens le mien. L'échange se fit en peu de momens, & dès que le Calife fut habillé en pêcheur, jusqu'à la chaussure & le turban: prens tes filets, dit-il au pêcheur, & va faire tes affaires.

Quand le pêcheur fut parti fort content de sa bonne fortune, le Calife prit les deux poissons à la main, & alla retrouver le grand Visir Giafar & Mesrour. Il s'arrêta devant le grand Visir, & le grand Visir ne le reconnut pas. Que demandes-tu? lui dit-il, va, passe ton chemin. Le Calife se mit aussi-tôt à rire, & le grand Vizir le reconnut: Commandeur des Croyans! s'écria-t-il; est-il possible que ce soit vous? je ne vous reconnoissois pas, & je vous demande mil-

le pardons de mon incivilité. Vous pouvez entrer présentement dans le salon sans craindre que Scheich Ibrahim vous reconnoisse. Restez donc encore ici, lui dit-il, avec Mesrour, pendant que je vais faire mon personnage.

Le Calife monta au salon, & frapa à la porte. Noureddin, qui l'entendit le premier, en avertit Scheich Ibrahim, & Scheich Ibrahim demanda qui c'étoit? Le Calife ouvrit la porte, & avança seulement un pas dans le Salon pour se faire voir. Scheich Ibrahim, répondit-il, je suis le pêcheur Kerim : comme je m'en suis apercû que vous régalez de vos amis, & que j'ai pêché deux beaux poissons dans le moment, je viens vous demander si vous n'en avez pas besoin.

Noureddin & la belle Persienne furent ravis d'entendre parler

ler de poisson. Scheich Ibrahim, dit aussi-tôt la belle Persienne, je vous prie faites nous le plaisir de le faire entrer, que nous voyons son poisson. Scheich Ibrahim n'étoit plus en état de demander au prétendu pêcheur, comment, ni par où il étoit venu; il songea seulement à plaire à la belle Persienne. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de la peine, tant il avoit bû, & dit en bégayant au Calife, qu'il prenoit pour un pêcheur, aproche, bon voleur de nuit, aproche qu'on te voie.

Le Calife s'avança en contre-faisant parfaitement bien toutes les manières d'un pêcheur, & présenta les deux poissons. Voilà de fort beau poisson, dit la belle Persienne, j'en mangerois volontiers s'il étoit cuit & bien accommodé. Madame a raison, reprit Scheich Ibrahim, que veux-

tu que nous faisons de ton poisson s'il n'est accommodé? Va, accommodé le toi-même, & apporte le nous: tu trouveras de tout dans ma cuisine.

Le Calife revint trouver le grand Vizir Giafar: Giafar, lui dit-il, j'ai été fort bien reçu, mais ils demandent que le poisson soit accommodé. Je vais l'accommoder, reprit le grand Vizir; cela sera fait dans un moment. J'ai si fort à cœur, répartit le Calife, de venir à bout de mon dessein, que j'en prendrai bien la peine moi-même. Puisque je fais si bien le pêcheur, je puis bien faire aussi le cuisinier: je me suis mêlé de la cuisine dans ma jeunesse, & je ne m'en suis pas mal acquité. En disant ces paroles il avoit pris le chemin du logement de Scheich Ibrahim, & le grand Vizir & Mesrour le le suiyoient.

Ils.

Ils mirent la main à l'œuvre tous trois, & quoique la cuisine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande; comme néanmoins il n'y manquoit rien des choses dont ils avoient besoin, ils eurent bien-tôt accomodé le plat de poisson. Le Calife le porta, & en le servant, il mit aussi un citron devant chacun, afin qu'ils s'en servissent s'ils le souhaitoient. Ils mangèrent d'un grand appétit, Noureddin & la belle Persienne particulièrement; & le Calife demeura debout devant eux.

Quand ils eurent achevé, Noureddin regarda le Calife: pêcheur, lui dit-il, on ne peut pas manger de meilleur poisson, & tu nous as fait le plus grand plaisir du monde. Il mit la main dans son sein en même tems & en tira sa bourse où il y avoit trente pièces d'or, le reste des quarante que Sangiar huissier du Roi de

Balfora lui avoit donnez avant son départ. Prends, lui dit-il, je t'en donnerois davantage si j'en avois. Je t'eusse mis à l'abri de la pauvreté, si je t'eusse connu avant d'avoir dépensé tout mon patrimoine: ne laisse pas de le recevoir d'aussi bon cœur, que si le présent étoit beaucoup plus considérable.

Le Calife prit la bourse, & en remerciant Noureddin, comme il sentit que c'étoit de l'or qui étoit dedans: Seigneur, lui dit-il, je ne puis assez vous remercier de vôtre libéralité: on est bien heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous: mais avant de me retirer j'ai une prière à vous faire, que je vous supplie de m'accorder. Voila un luth, qui me fait connoître que Madame en sçait jouer; si vous pouviez obtenir d'elle, qu'elle me fît la grace d'en jouer une  
 feu-

seule pièce, je m'en retournerois le plus content du monde : c'est un instrument que j'aime passionnément.

Belle Persienne, dit aussi-tôt Noureddin, en s'adressant à elle; je vous demande cette grace, j'espère que vous ne me la refuserez pas. Elle prit le luth, & après l'avoir acordé en peu de momens, elle joua & chanta un air qui enleva le Calife. En achevant, elle continua de jouer sans chanter, & elle le fit avec tant de force & d'agrément qu'il fut ravi comme en extase.

Quand la belle Persienne eût cessé de jouer: Ah! s'écria le Calife, quelle voix! quelle main! & quel jeu! A-t-on jamais mieux chanté! mieux joué du luth! jamais on n'a rien vû, ni entendu de pareil.

Noureddin accoutumé de donner ce qui lui appartenoit à tous

ceux qui en faisoient les louanges: pêcheur, repartit-il, je vois bien que tu t'y connois: puis qu'elle te plait si fort, c'est à toi, & je t'en fais présent. En même tems il se leva, prit sa robe qu'il avoit quitée, & voulut partir, en laissant le Calife qu'il ne connoissoit que pour un pêcheur, en possession de la belle Persienne.

La belle Persienne extrêmement étonnée de la libéralité de Noureddin, le retint. Seigneur, lui dit-elle, en le regardant tendrement, où prétendez-vous donc aller? remettez vous à votre place je vous en supplie, & écoutez ce que je vais jouer & chanter. Il fit ce qu'elle souhaitoit, & alors en touchant le luth & en le regardant les larmes aux yeux, elle chanta des vers qu'elle fit sur le champ; & elle lui reprocha vivement le peu d'amour

mour qu'il avoit pour elle, puis qu'il l'abandonnoit si facilement & avec tant de dureté, à Kerim. Elle vouloit dire, fans s'expliquer davantage, à un pêcheur tel que Kerim qu'elle ne connoissoit pas pour le Calife non plus que lui. En achevant, elle posa le luth près d'elle, & porta son mouchoir au visage, pour cacher ses larmes qu'elle ne pouvoit retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot à ces reproches, & il marqua par son silence, qu'il ne se reprenoit pas de la donation qu'il avoit faite. Mais le Calife surpris de ce qu'il venoit d'entendre, lui dit: Seigneur, à ce que je vois, cette dame, si belle, si rare, si admirable, dont vous venez de me faire présent avec tant de générosité, est votre esclave, & vous êtes son maître? Cela est vrai, Kerim, reprit

132 *Les mille & une Nuit*,  
Noureddin; & tu serois beaucoup plus étonné, que tu ne le parois, si je te racontois toutes les disgraces qui me sont arrivées à son occasion. Eh ! de grace, Seigneur, repartit le Calife, en s'aquitant touûjours fort bien du personnage de pêcheur; obligez moi de me faire part de votre histoire.

Noureddin, qui venoit de faire pour lui d'autres choses de plus grande conséquence, quoiqu'il ne le regardât que comme pêcheur, voulut bien avoir encore cette complaisance. Il lui raconta toute son histoire à commencer par l'achat que le Vizir son père avoit fait de la belle Persienne pour le Roi de Balfora, & n'omit rien de ce qu'il avoit fait & de tout ce qui lui étoit arrivé jusqu'à son arrivée à Bagdad avec elle, & jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand

Quand Noureddin eût achevé: & présentement où allez vous? lui demanda le Calife. Où je vais? répondit-il, où Dieu me conduira. Si vous me croyez, reprit le Calife, vous n'irez pas plus loin: il faut au contraire que vous retourniez à Balsora. Je vais vous donner un mot de lettre que vous donnerez au Roi de ma part: vous verrez qu'il vous recevra fort bien dès qu'il l'aura lûe, & que personne ne vous dira mot.

Kerim, repartit Noureddin, ce que tu me dis est bien ingénieux: jamais on n'a dit qu'un pêcheur comme toi ait eu correspondance avec un Roi. Cela ne doit pas vous étonner, repliqua le Calife, nous avons fait nos études ensemble sous les mêmes maîtres; & nous avons toujours été les meilleurs amis du monde. Il est vrai que la fortune ne nous

134. *Les mille & une Nuit*,  
a pas été également favorable :  
elle l'a fait Roi & moi pêcheur :  
mais cette inégalité n'a pas di-  
minué nôtre amitié. Il a voulu  
me tirer hors de mon état avec  
tous les empressements imagina-  
bles. Je me suis contenté de la  
considération qu'il a de ne me  
rien refuser de tout ce que je lui  
demande pour le service de mes  
amis : laissez moi faire & vous en  
verrez le succès.

Noureddin consentit à ce que  
le Calife voulut ; & comme il y  
avoit dans le salon de tout ce qu'  
il falloit pour écrire, le Calife  
écrivit cette lettre au Roi de  
Balsora, au haut de laquelle,  
presque sur l'extrémité du pa-  
pier il ajouta cette formule en  
très petits caractères, *Au nom de  
Dieu très-miséricordieux*, pour  
marque qu'il vouloit être obéi  
absolument.

LETTRE du Calife HAROUN  
Al-

Alraschid, au Roi de Balfora.

**H** *Aroun Alraschid, fils de Mah-*  
*di, envoie cette lettre à Mo-*  
*ammed Zinebi, son cousin. Dès*  
*que Noureddin, fils du Vizir Kha-*  
*can, porteur de cette lettre, te l'au-*  
*ra rendue, & que tu l'auras lue, à*  
*l'instant dépouille toi du manteau*  
*Royal, mets le lui sur les épaules, &*  
*te fais asséoir à ta place: n'y manque*  
*pas. Adieu.*

Le Calife plia & cacheta la lettre, & sans dire à Noureddin ce qu'elle contenoit; tenez, lui dit-il, & allez vous embarquer incessamment sur un bâtiment qui va partir bien-tôt, comme il en part un chaque jour à la même heure: vous dormirez quand vous serez embarqué. Noureddin prit la lettre & partit avec le peu d'argent qu'il avoit sur lui quand l'huissier Sangiar lui avoit donné sa bourse; & la belle Per-  
 fi-

sienne inconsolable de son départ, se tira à part sur le sofa & fondit en pleurs.

A peine Noureddin étoit sorti du salon, que Scheich Ibrahim, qui avoit gardé le silence pendant tout ce qui venoit de se passer, regarda le Calife qu'il prenoit toujours pour le pêcheur Kerim: écoute, Kerim, lui dit-il, tu nous es venu apporter ici deux poissons qui valent bien vingt pièces de cuivre au plus, & pour cela on t'a donné une bourse & une esclave: penfes-tu que tout cela sera pour toi? Je te déclare que je veux avoir l'esclave par moitié. Pour ce qui est de la bourse, montre moi ce qu'il y a dedans: si c'est de l'argent, tu en prendras une pièce pour toi; & si c'est de l'or je te prendrai tout, & je te donnerai quelques pièces de cuivre qui me restent dans ma bourse.

Pour

Pour bien entendre ce qui va suivre, dit ici Scheherazade en s'interrompant: il est à remarquer qu'avant de porter au salon le plat de poisson accommodé, le Calife avoit chargé le grand Vizir Giafar d'aller en diligence jusqu'au palais pour lui amener quatre valets de chambre avec un habit, & de venir attendre de l'autre côté du pavillon, jusqu'à ce qu'il frapât des mains à une des fenêtres. Le grand Vizir s'étoit acquité de cet ordre, & lui & Mesrour avec les quatre valets de chambre, atendoient au lieu marqué, qu'il donnât le signal.

Je reviens à mon discours, ajouta la Sultane: le Calife toujours sous le personnage de pêcheur, répondit hardiment à Scheich Ibrahim; Scheich Ibrahim, je ne sçai pas ce qu'il y a dans la bourse, argent ou or; je le partagerai avec vous par moitié  
de

138 *Les mille & une Nuit*,  
de très bon cœur ; pour ce qui  
est de l'esclave je veux l'avoir à  
moi seul. Si vous ne voulez pas  
vous en tenir aux conditions que  
je vous propose , vous n'aurez  
rien.

Scheich Ibrahim emporté de  
colère à cette insolence, comme  
il la regardoit dans un pêcheur à  
son égard , prit une des porce-  
laines qui étoient sur la table , &  
la jetta à la tête du Calife. Le Ca-  
life n'eut pas de peine à éviter la  
porcelaine , jettée par un hom-  
me pris de vin ; elle alla donner  
contre le mur où elle se brisa en  
plusieurs morceaux. Scheich I-  
brahim plus emporté qu'aupara-  
vant , après avoir manqué son  
coup , prend la chandelle qui é-  
toit sur la table , se lève en chan-  
celant , & descend par un esca-  
lier dérobé pour aller chercher  
une canne.

Le Calife profita de ce tems-  
là ,

là, & frapa des mains à une des fenêtres. Le grand Vifir, Mefrour, & les quatre valets de chambre furent à lui en un moment, & les valets de chambre lui eurent bien-tôt ôté l'habit de pêcheur, & mis celui qu'ils lui avoient apporté. Ils n'avoient pas encore achevé, & ils étoient occupez autour du Calife, qui étoit affis sur le thrône qu'il avoit dans le falon, que Scheich Ibrahim animé par l'intérêt rentra avec une grosse canne à la main, dont il se promettoit de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le rencontrer des yeux, il aperçût son habit au milieu du falon, & il vit le Calife affis sur son thrône, avec le grand Vizir & Mefrour à ses côtez. Il s'arrêta à ce spectacle, & douta s'il étoit éveillé, ou s'il dormoit. Le Calife se mit à rire de son étonnement: Scheich Ibrahim, lui dit-

140 *Les mille & une Nuit,*

dit-il, que veux-tu? que cherches-tu?

Scheich Ibrahim, qui ne pouvoit plus douter que ce ne fût le Calife, se jetta aussi-tôt à ses pieds, sa face & sa longue barbe contre terre : Commandeur des Croyans s'écria-t-il, votre vil esclave vous a ofensé, il implore votre clémence & vous en demande mille pardons. Comme les valets de chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment, il lui dit en descendant de son thrône, lève toi, je te pardonne.

Le Calife s'adressa ensuite à la belle Persienne, qui avoit suspendu sa douleur dès qu'elle se fût aperçûe que le jardin & le pavillon appartenoient à ce Prince, & non pas à Scheich Ibrahim, comme Scheich Ibrahim l'avoit dissimulé; & que c'étoit lui-même qui s'étoit déguisé en  
pê-

pêcheur. Belle Persienne, lui dit-il, levez vous, & suivez moi. Vous devez connoître qui je suis, après ce que vous venez de voir, & que je ne suis pas d'un rang à me prévaloir du présent que Noureddin m'a fait de votre personne avec une générosité qui n'a point de pareille. Je l'ai envoyé à Balsora pour y être Roi, & je vous enverrai pour y être Reine dès que je lui aurai fait venir les dépêches nécessaires pour son établissement. Je vais en attendant vous donner un appartement dans mon palais, où vous serez traitée selon votre mérite.

Ce discours rassura & consola la belle Persienne par un endroit bien sensible; & elle se dédommagea pleinement de son affliction, par la joie d'apprendre que Noureddin, qu'elle aimoit passionnément, venoit d'être élevé  
à

à une si haute dignité. Le Calife exécuta la parole qu'il venoit de lui donner : il la recommanda même à Zobeïde sa femme, après qu'il lui eût fait part de la considération qu'il venoit d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balsora fut plus heureux & plus avancé de quelques jours qu'il n'eût été à souhaiter pour son bonheur. Il ne vit, ni parens, ni amis en arrivant : il alla droit au palais du Roi, & le Roi donnoit audience. Il fendit la presse en tenant la lettre la main élevée ; on lui fit place, & il la présenta. Le Roi la reçût, l'ouvrit, & changea de couleur en la lisant ; la baïsa par trois fois, & il alloit exécuter l'ordre du Calife, lors qu'ils'avisade la montrer au Vizir Saoui, ennemi irréconciliable de Noureddin.

Saoui, qui avoit reconnu Nouredd-

reddin , & qui cherchoit en lui-même avec grande inquiétude à quel dessein il étoit venu , ne fut pas moins surpris que le Roi , de l'ordre que la lettre contenoit. Comme il n'y étoit pas moins intéressé , il imagina en un moment le moyen de l'éluder. Il fit semblant de ne l'avoir pas bien lûc ; & pour la lire une seconde fois , il se tourna un peu de côté , comme pour chercher un meilleur jour. Alors sans que personne s'en aperçût , & sans qu'il y parût , à moins que de regarder de bien près , il arracha adroitement la formule du haut de la lettre , qui marquoit que le Calife vouloit être obéi absolument , la porta à la bouche & l'avalâ.

Après une si grande méchanceté , Saoui se tourna du côté du Roi , lui rendit la lettre , & en parlant bas : hé bien , Sire , lui de-

144 *Les mille & une Nuit*,  
demanda-t-il, quelle est l'intention de vôtre Majesté? De faire ce que le Calife me commande, répondit le Roi. Gardez vous en bien, Sire, reprit le méchant Vizir; c'est bien là l'écriture du Calife, mais la formule n'y est pas. Le Roi l'avoit fort bien remarquée, mais dans le trouble où il étoit, il s'imagina qu'il s'étoit trompé quand il ne la vit plus.

Sire, continua le Vizir, il ne faut pas douter que le Calife n'ait acordé cette lettre à Noureddin sur les plaintes qu'il lui est allé faire contre Vôtre Majesté & contre moi, pour se débarrasser de lui: mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus il est à considérer, qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente, sans quoi elle est inutile. On ne dépossède pas un Roi comme Vôtre Majesté sans cette formalité.

té. Un autre que Noureddin pourroit venir de même avec une fausse lettre ; cela ne s'est jamais pratiqué : Sire, V<sup>ô</sup>tre Majesté peut s'en reposer sur ma parole, & je prens sur moi tout le mal qui peut en arriver.

Le Roi Zinebi se laissa persuader, & abandonna Noureddin à la discrétion du Vizir Saoui, qui l'emmena chez lui avec main forte. Dès qu'il fut arrivé, il lui fit donner la bastonnade, jusqu'à ce qu'il demeura comme mort ; & dans cet état il le fit porter en prison, où il commanda qu'on le mît dans le cachot le plus obscur & le plus profond, avec ordre au géolier de ne lui donner que du pain & de l'eau.

Quand Noureddin meurtri de coups fut revenu à lui, & qu'il se vit dans ce cachot ; il poussa des cris pitoyables en déplorant son malheureux sort. Ah, Pê-  
*Tome VII.* G cheur !

146 *Les mille & une Nuit*,  
cheur ! s'écria-t-il : que tu m'as  
trompé , & que j'ai été facile à  
te croire ; pouvois-je m'attendre  
à une destinée si cruelle après  
le bien que je t'ai fait ! Dieu te  
bénisse néanmoins , je ne puis  
croire que ton intention ait été  
mauvaise & j'aurai patience jus-  
qu'à la fin de mes maux.

L'affligé Noureddin demoura  
dix jours entiers dans cet état , &  
le Vizir Saoui n'oublia pas qu'il  
l'y avoit fait mettre. Résolu de  
lui faire perdre la vie honteuse-  
ment il n'osa l'entreprendre de  
son autorité. Pour réussir dans  
son pernicieux dessein , il char-  
gea plusieurs de ses esclaves de  
riches présens , & alla se présen-  
ter au Roi à leur tête : Sire , lui  
dit-il avec une malice noire :  
Voilà ce que le nouveau Roi su-  
plic Vôte Majesté de vouloir  
bien agréer à son avènement à la  
couronne.

Le Roi comprit ce que Saoui vouloit lui faire entendre: Quoi! reprit-il, ce malheureux vit-il encore? je croiois que tu l'eusse fait mourir. Sire, repartit Saoui, ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire ôter la vie à personne; c'est à V<sup>ô</sup>tre Majesté. Va, repliqua le Roi, fais lui couper le cou, je t'en donne la permission. Sire, dit alors Saoui, je suis infiniment obligé à V<sup>ô</sup>tre Majesté de la justice qu'elle me rend; mais comme Noureddin m'a fait si publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas, je lui demande en grace de vouloir bien que l'exécution s'en fasse devant le palais, & que les crieurs aillent l'anoncer dans tous les quartiers de la ville, afin que personne n'ignore, que l'ofense qu'il m'a faite aura été pleinement réparée. Le Roi lui accorda ce qu'il demandoit, & les cri-

148 *Les mille & une Nuit*,  
eurs en faisant leur devoir, répandirent une tristesse générale dans toute la ville. La mémoire toute recente des vertus du père fit que personne n'aprit qu'avec indignation qu'on alloit faire mourir le fils ignominieusement, à la sollicitation & par la méchanceté du Vizir Saoui.

Saoui alla à la prison en personne, accompagné d'une vingtaine de ses esclaves ministres de sa cruauté. On lui amena Noureddin, & il le fit monter sur un méchant cheval sans selle. Dès que Noureddin se vit livré entre les mains de son ennemi : tu triomphes, lui dit-il, & tu abuses de ta puissance ; mais j'ai confiance sur la vérité de ces paroles d'un de nos Livres : *Vous jugez injustement, & dans peu vous serez jugé vous-mêmes.* Le Vizir Saoui qui triomphoit véritablement en lui-même : Quoi insolent, reprit-

prit-il, tu oses m'insulter encore? Va, jé te le pardonne; il arrivera ce qu'il pourra, pourvû que je t'aye vû couper le cou à la vûe de tout Balsora. Tu dois sçavoir aussi ce que dit un autre de nos Livres: *Qu'importe de mourir le lendemain de la mort de son ennemi.*

Ce Ministre implacable dans sa haine & dans son inimitié, environné d'une partie de ses esclaves armez, fit conduire Nourreddin devant lui par les autres, & prit le chemin du palais. Le peuple fut sur le point de se jeter sur lui, & il l'eût lapidé, si quelqu'un eût commencé de donner l'exemple. Quand il p'eût mené jusqu'à la place du palais à la vûe de l'apartement du Roi, il le laissa entre les mains du bourreau, & il alla se rendre près du Roi qui étoit déjà dans son cabinet prêt à repaître ses yeux

150 *Les mille & une Nuit* ,  
avec lui du sanglant spectacle  
qui se préparoit.

La garde du Roi & les esclaves du Vizir Saoui , qui faisoient un grand cercle autour de Noureddin , eurent beaucoup de peine à contenir la populace qui faisoit tous les efforts possibles , mais inutilement , pour les forcer , les rompre , & l'enlever. Le bourreau s'aprocha de lui : Seigneur , lui dit-il , je vous supplie de me pardonner votre mort ; je ne suis qu'un esclave , & je ne puis me dispenser de faire mon devoir : à moins que vous n'ayez besoin de quelque chose , mettez vous s'il vous plait en état , le Roi va me commander de frapper.

Dans ce moment si cruel ; quelque personne charitable , dit le desolé Noureddin en tournant la tête à droit & à gauche , ne voudroit-elle pas me faire la  
gra-

grace de m'apporter de l'eau pour étancher ma soif? On en apporta un vase à l'instant, que l'on fit passer jusqu'à lui de main en main. Le Vizir Saoui qui s'aperçût de ce retardement, cria au bourreau de la fenêtre du cabinet du Roi où il étoit : qu'atens-tu? frappe. A ces paroles barbares & pleines d'inhumanité, toute la place retentit de vives imprécations contre lui : & le Roi jaloux de son autorité, n'approuva pas cette hardiesse en sa présence, comme il le fit paroître en criant que l'on atendit. Il en eut une autre raison : c'est qu'en ce moment il leva les yeux vers une grande rue qui étoit devant lui & qui aboutissoit à la place, & qu'il aperçut au milieu une troupe de cavaliers, qui accouroient à toute bride. Vizir, dit-il aussi-tôt à Saoui, qu'est-ce que cela? regarde. Saoui, qui

se douta de ce que ce pouvoit être, pressa le Roi de donner le signal au bourreau. Non, reprit le Roi; je veux sçavoir auparavant qui sont ces cavaliers. C'étoit le Vizir Giafar avec sa suite, qui venoit de Bagdad en personne de la part du Calife.

Pour sçavoir le sujet de l'arrivée de ce Ministre à Balsora, nous remarquerons qu'après le départ de Noureddin avec la lettre du Calife, le Calife ne s'étoit pas souvenu le lendemain, ni même plusieurs jours après d'envoyer un exprès avec la patente, dont il avoit parlé à la belle Persienne. Il étoit dans le palais intérieur, qui étoit celui des femmes, & en passant devant un appartement, il entendit une très belle voix: il s'arrêta, & il n'eût pas plûtôt entendu quelques paroles qui marquoient de la douleur pour une absence, qu'il de-

man-

manda à un officier des eunuques qui le suivoit, qui étoit la femme qui demouroit dans l'apartément; & l'officier répondit, que c'étoit l'esclave du jeune Seigneur qu'il avoit envoyé à Balsora pour être Roi à la place de Mohammed Zinebi.

Ah! pauvre Nouréddin, fils de Khacan! s'écria aussi-tôt le Calife, je t'ai bien oublié. Vîte, ajoûta-t-il, qu'on me fasse venir Giafar incessamment. Ce Ministre arriva; Giafar, lui dit le Calife, je ne me suis pas souvenu d'envoyer la patente pour faire reconnoître Noureddin Roi de Balsora. Il n'y a pas de tems pour la faire expédier; prends du monde & des chevaux de poste, & rends toi à Balsora en diligence. Si Noureddin n'est plus au monde, & qu'on l'ait fait mourir, fais pendre le Vizir Saoui; s'il n'est pas mort, amène le moi

154 *Les mille & une Nuit*,  
avec le Roi & ce Vizir.

Le grand Vizir Giafar ne se donna que le tems qu'il falloit pour monter à cheval, & il partit aussi-tôt avec un bon nombre d'oficiers de sa maison. Il arriva à Balsora de la manière, & dans le tems que nous avons remarqué. Dès qu'il entra dans la Place, tout le monde s'écarta pour lui faire place, en criant grace pour Noureddin, & il entra dans le palais du même train jusqu'à l'escalier, où il mit pied à terre.

Le Roi de Balsora, qui avoit reconnu le premier ministre du Calife, alla au devant de lui & le reçût à l'entrée de son appartement. Le grand Vizir demanda d'abord si Noureddin vivoit encore, & s'il vivoit qu'on le fit venir. Le Roi répondit qu'il vivoit, & donna ordre qu'on l'aménât. Comme il parut bien-tôt, mais lié & garotté, il le fit délier  
&

& mettre en liberté, & commanda qu'on s'assurât du Vizir Saoui, & qu'on le liât des mêmes cordes.

Le grand Vizir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balsora : il repartit le lendemain, & selon l'ordre qu'il avoit, il emmena avec lui Saoui, le Roi de Balsora, & Noureddin. Quand il fut arrivé à Bagdad, il les présenta au Calife, & après qu'il lui eut rendu compte de son voyage, & particulièrement de l'état où il avoit trouvé Noureddin, & du mauvais traitement qu'on lui avoit fait par le conseil & l'animosité de Saoui, le Calife proposa à Noureddin de couper la tête lui-même au Vizir Saoui. Commandeur des Croyans, reprit Noureddin, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme, & qu'il ait tâché de faire à feu mon père, je m'estimerois le plus in-

156 *Les mille & une Nuit,*

fame de tous les hommes, si j'avois trempé mes mains dans son sang. Le Calife lui scût bon gré de sa générosité, & il fit faire cette justice par la main du bourreau.

Le Calife voulut renvoyer Noureddin à Balsora pour y regner; mais Noureddin le supplia de vouloir l'en dispenser. Commandeur des Croyans, reprit-il, la ville de Balsora me sera désormais dans une aversion si grande, après ce qui m'y est arrivé, que j'ose supplier V<sup>ô</sup>tre Majesté d'avoir pour agréable que je tienné le serment que j'ai fait de n'y retourner de ma vie. Je mettrois toute ma gloire à lui rendre mes services près de sa Personne, si Elle avoit la bonté de m'en accorder la grace. Le Calife le mit au nombre de ses courtisans les plus intimes, lui rendit la belle Persienne, & lui fit de si grands biens,

biens, qu'ils véchurent ensemble jusqu'à la mort avec tout le bonheur qu'ils pouvoient souhaiter.

Pour ce qui est du Roi de Balfora, le Calife se contenta de lui avoir fait connoître combien il devoit être attentif au choix qu'il faisoit des Vizirs, & le renvoya dans son royaume.



*HISTOIRE de B E D E R Prince de Perse, & de GIAUHARE Princesse du Royaume de Samandal.*

**L**A Perse est une partie de la Terre de si grande étendue, que ce n'est pas sans raison que ses anciens Rois ont porté le titre superbe de Rois des Rois. Autant qu'il y a de provinces, sans parler de tous les autres Royaumes qu'ils avoient conquis, autant il y avoit de Rois ; & ces

158 *Les mille & une Nuit,*

Rois ne leur payoient pas seulement de gros tributs, ils leur étoient mêmes aussi soumis, que les gouverneurs le font aux Rois de tous les autres Royaumes.

Un de ces Rois, qui avoit commencé son regne par d'heureuses & de grandes conquêtes, regnoit il y avoit de longues années avec un bonheur & une tranquillité, qui le rendoient le plus satisfait de tous les Monarques. Il n'y avoit qu'un seul endroit par où il s'estimoit malheureux; c'est qu'il étoit fort âgé, & que de toutes ses femmes il n'y en avoit pas une qui lui eût donné un Prince pour lui succéder après sa mort. Il en avoit cependant plus de cent, toutes logées magnifiquement & séparément, avec des femmes esclaves pour les servir, & des eunuques pour les garder. Malgré tous ces soins à les rendre contentes & à pré-

prévenir leurs désirs, aucune ne remplissoit son atente. On lui en amenoit souvent des pays les plus éloignez; & il ne se contentoit pas de les payer sans faire de prix dès qu'elles lui agréoiént; il combloit encore les marchands d'honneurs, de bienfaits & de bénédictions, pour en attirer d'autres, dans l'espérance qu'enfin il auroit un fils de quelqu'une. Il n'y avoit pas aussi de bonnes oeuvres qu'il ne fît pour fléchir le Ciel. Il faisoit des aumônes immenses aux pauvres, de grandes largesses aux plus dévots de la Religion, & de nouvelles fondations toutes Royales en leur faveur, afin d'obtenir par leurs prières ce qu'il souhaitoit si ardemment.

Un jour que selon la coutume pratiquée tous les jours par les Rois ses prédécesseurs, lorsqu'ils étoient de résidence dans leur

Ca-

Capitale, il tenoit l'assemblée de ses courtisans, où se trouvoient tous les Ambassadeurs & tous les étrangers de distinction qui étoient à la cour, où l'on s'entretenoit non pas de nouvelles qui regardoient l'Etat, mais des sciences, d'Histoire, de Littérature, de Poësie, & de toute autre chose capable de récréer l'esprit agréablement. Ce jour-là, dis-je, un eunuque vint lui annoncer qu'un marchand, qui venoit d'un pais très éloigné avec une esclave qu'il lui amenoit, demandoit la permission de la lui faire voir. Qu'on le fasse entrer & qu'on le place, dit le Roi, je lui parlerai après l'assemblée. On introduisit le marchand, & on le plaça dans un endroit, d'ou il pouvoit voir le Roi à son aise, & l'entendre parler familièrement avec ceux qui étoient le plus près de sa Personne.

Le Roi en usoit ainsi avec tous les étrangers qui devoient lui parler ; & il le faisoit exprès , afin qu'ils s'acoûtumassent à le voir , & qu'en le voyant parler aux uns & aux autres avec familiarité & avec bonté , ils prissent la confiance de lui parler de même , sans se laisser surprendre par l'éclat & la grandeur dont il étoit environné , capable d'ôter la parole à ceux qui n'y auroient pas été acoûtumez. Il le pratiquoit même à l'égard des Ambassadeurs. D'abord il mangeoit avec eux , & pendant le repas il s'informoit de leur santé , de leur voyage , & des particularitez de leurs païs. Cela leur donnoit de l'assurance auprès de sa Personne , & ensuite il leur donnoit audience.

Quand l'assemblée fut finie , que tout le monde se fut retiré , & qu'il ne resta plus que le marchand ;

ehand; le marchand se prosterna devant le thrône du Roi, la face contre terre, & lui souhaita l'accomplissement de tous ses desirs. Dès qu'il se fut relevé, le Roi lui demanda, s'il étoit vrai qu'il lui eût amené une esclave, comme on le lui avoit dit, & si elle étoit belle.

Sire, répondit le marchand, je ne doute pas que Vôte Majesté n'en ait de très belles, depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de soin; mais je puis assurer, sans craindre de trop priser ma marchandise, qu'Elle n'en a pas encore vû une qui puisse entrer en concurrence avec elle, si l'on considère sa beauté, sa belle taille, ses agrémens, & toutes les perfections dont elle est partagée. Où est elle, reprit le Roi, amène la moi: Sire, repartit le marchand, je l'ai laissée entre les  
mains

mains d'un officier de vos eunuques, V<sup>ô</sup>tre Majesté peut commander qu'on la fasse venir.

On amena l'esclave, & dès que le Roi la vit, il en fut charmé, à la considérer seulement par sa taille belle & dégagée. Il entra aussi-tôt dans un cabinet, où le marchand le suivit avec quelques eunuques. L'esclave avoit un voile de satin rouge rayé d'or qui lui cachoit le visage. Le marchand le lui ôta, & le Roi de Perse vit une dame, qui surpasseoit en beauté toutes celles qu'il avoit alors, & qu'il avoit jamais eues. Il en devint passionnément amoureux dès ce moment, & il demanda au marchand combien il la vouloit vendre.

Sire, répondit le marchand, j'en ai donné mille pièces d'or à celui qui me l'a vendue, & je compte que j'en ai déboursé autant depuis trois ans que je suis  
en.

164 *Les mille & une Nuit*,  
en voyage pour arriver à vôtre  
Cour. Je me garderai bien de la  
mettre à prix à un si grand Mo-  
narque : je supplie Vôtre Majesté  
de la recevoir en présent si elle  
lui agrée. Je te suis obligé, reprit  
le Roi : ce n'est pas ma coûtume  
d'en user ainsi avec les mar-  
chands qui viennent de si loin  
dans la vûe de me faire plaisir : Je  
vais te faire compter dix mille  
pièces d'or, seras-tu content ?

Sire, repartit le marchand, je  
me fusse estimé très heureux si  
Vôtre Majesté eût bien voulu l'  
accepter pour rien ; mais je n'ose-  
rois refuser une si grande libéra-  
lité. Je ne manquerai pas de la  
publier dans mon pais, & dans  
tous les lieux par où je passerai.  
La somme lui fut comptée, & a-  
vant qu'il se retirât, le Roi le fit  
revêtir en sa présence d'une rob-  
be de brocard d'or.

Le Roi fit loger la belle esclava-

ve dans l'apartement le plus magnifique après le sien, & lui assigna plusieurs matrones, & autres femmes esclaves pour la servir, avec ordre de lui faire prendre le bain, de l'habiller d'un habit le plus magnifique qu'elles pussent trouver, & de se faire apporter les plus beaux colliers de perles, & les diamans les plus fins, & autres pierreries les plus riches, afin qu'elle choisit elle-même ce qui lui conviendroit le mieux.

Les matrones officieuses, qui n'avoient autre attention que de plaire au Roi, furent elle-mêmes ravies en admiration de la beauté de l'esclave. Comme elles s'y connoissoient parfaitement bien: Sire, lui dirent-elles, si Vôtre Majesté a la patience de nous donner seulement trois jours, nous nous engageons de la lui faire voir alors si fort au-dessus de ce qu'elle est présentement,

ment, qu'Elle ne la reconnoitra plus. Le Roi eut bien de la peine à se priver si long tems du plaisir de la posséder entièrement ; je le veux bien, reprit-il ; mais à la charge que vous me tiendrez votre promesse.

La Capitale du Roi de Perse étoit située dans une Isle, & son palais, qui étoit très superbe, étoit bâti sur le bord de la mer. Comme son appartement avoit vûe sur cet élément, celui de la belle esclave, qui n'étoit pas éloigné du sien, avoit aussi la même vûe, & elle étoit d'autant plus agréable que la mer battoit presque au pied des murailles.

Au bout des trois jours la belle esclave parée & ornée magnifiquement, étoit seule dans sa chambre assise sur un sofa, & appuyée sur une des fenêtres qui regardoit la mer, lors que le Roi averti qu'il pouvoit la voir, y entra.

tra. L'esclave, qui entendit que l'on marchoit dans sa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avoient servie jusqu'alors, tourna aussi-tôt la tête pour voir qui c'étoit. Elle reconnut le Roi; mais sans en témoigner la moindre surprise, sans même se lever pour lui faire civilité, & pour le recevoir, comme s'il eût été la personne du monde la plus indifférente, elle se remit à la fenêtre comme auparavant.

Le Roi de Perse fut extrêmement étonné de voir qu'une esclave si belle & si bien faite, scût si peu ce que c'étoit que le monde. Il attribua ce défaut à la mauvaise éducation qu'on lui avoit donnée, & au peu de soin qu'on avoit pris de lui apprendre les premières bienfécances. Il s'avança vers elle jusqu'à la fenêtre, où non-obstant la manière, & la froideur, avec laquelle elle

ve-

venoit de le recevoir, elle se laissa regarder, admirer, & même caresser, & embrasser autant qu'il le souhaita.

Entre ces caresses & ces embrassemens, ce Monarque s'arrêta pour la regarder, ou plutôt pour la dévorer des yeux : Ma toute belle, ma charmante, ma ravissante ! s'écrioit-il, dites moi, je vous prie, d'où vous venez ? d'où sont & qui sont l'heureux père & l'heureuse mère, qui ont mis au monde un chef d'œuvre de la nature aussi surprenant que vous êtes ? que je vous aime, & que je vous aimerai ! jamais je n'ai senti pour femme ce que je sens pour vous : j'en ai cependant bien vû & j'en vois encore un grand nombre tous les jours ; mais jamais je n'ai vû tant de charmes tout à la fois qui m'enlèvent à moi-même, pour me donner tout à vous. Mon cher  
cœur,

cœur, ajoûtoit-il, vous ne me répondez rien: vous ne me faites même connoître par aucune marque, que vous soiez sensible à tant de témoignages que je vous donne de mon amour extrême. Vous ne détournez pas même vos yeux, pour donner aux miens le plaisir de les rencontrer, & de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime. Pourquoi gardez vous ce grand silence qui me glace? d'où vient ce sérieux, ou plutôt cette tristesse qui m'afflige? regrettez vous vôtre país, vos parens, vos amis? Hé quoi! un Roi de Perse, qui vous aime, qui vous adore, n'est-il pas capable de vous consoler, & de vous tenir lieu de toute chose au monde?

Quelque protestation d'amour, que le Roi de Perse fit à l'esclave, & quoiqu'il pût dire

170 *Les mille & une Nuits*,

pour l'obliger d'ouvrir la bouche & de parler, l'esclave demeura dans un froid surprenant, les yeux toujours baissés sans les lever pour le regarder, & sans proférer une seule parole.

Le Roi de Perse ravi d'avoir fait une acquisition dont il étoit si content, ne la pressa pas davantage, dans l'espérance que le bon traitement qu'il lui feroit, la feroit changer. Il frappa des mains, & aussi-tôt plusieurs femmes entrèrent, à qui il commanda de faire servir le souper. Dès que l'on eût servi : Mon cœur, dit-il à l'esclave, approchez vous & venez souper avec moi. Elle se leva de la place où elle étoit, & quand elle fût assise vis à vis du Roi, le Roi la servit avant qu'il commençât de manger, & la servit de même à chaque plat pendant le repas. L'esclave mangea comme lui, mais toujours les yeux baissés

baissez sans répondre un seul mot chaque fois qu'il lui demandoit si les mets étoient de son goût.

Pour changer de discours, le Roi lui demanda comment elle s'apelloit; si elle étoit contente de son habillement, des pierrieres dont elle étoit ornée, ce qu'elle pensoit de son appartement & de l'ameublement, & si la vûe de la mer la divertissoit. Mais sur toutes ces demandes elle garda le même silence dont il ne sçavoit plus que penser. Ils'imagina que peut être elle étoit muette: mais disoit-il en lui-même, seroit-il possible que Dieu eût formé une créature si belle, si parfaite & si accomplie, & qu'elle eût un si grand défaut! ce seroit un grand dommage: avec cela, je ne pourrois m'empêcher de l'aimer comme je l'aime.

Quand le Roi se fût levé de table,

172 *Les mille & une Nuit*,  
ble, il se lava les mains d'un côté, pendant que l'esclave se les lavoit de l'autre. Il prit ce tems-là pour demander aux femmes qui lui présentoient le bassin & la serviette, si elle leur avoit parlé. Celle qui prit la parole lui répondit: Sire, nous ne l'avons ni vû, ni entendu parler plus que V<sup>ô</sup>tre Majesté vient de le voir Elle-même. Nous lui avons rendu nos services dans le bain, nous l'avons peignée, coëffée, habillée dans sa chambre, & jamais elle n'a ouvert la bouche pour nous dire, cela est bien, je suis contente. Nous lui demandions: Madame, n'avez-vous pas besoin de rien? souhaitez-vous quelque chose? demandez, commandez nous. Nous ne sçavons si c'est mépris, affliction, bêtise, ou qu'elle soit muette: nous n'avons pû tirer d'elle une seule parole; c'est tout ce que nous pouvons dire à V<sup>ô</sup>tre Majesté. Le

Le Roi de Perse fut plus surpris qu'auparavant sur ce qu'il venoit d'entendre. Comme il crut que l'esclave pouvoit avoir quelque sujet d'affliction, il voulut essayer de la réjouir. Pour cela il fit une assemblée de toutes les dames de son palais. Elles vinrent, & celles qui sçavoient jouer des instrumens en jouèrent, & les autres chantèrent ou dansèrent, ou firent l'un & l'autre tout à la fois : elles jouèrent enfin à plusieurs sortes de jeux, qui réjouirent le Roi. L'esclave seule ne prit aucune part à tous ces divertissemens : elle demeura dans sa place toujours les yeux baissés & avec une tranquillité, dont toutes les dames ne furent pas moins surprises que le Roi. Elles se retirèrent chacune à son appartement, & le Roi qui demeura seul, coucha avec la belle esclave.

Le lendemain le Roi de Perse se leva plus content qu'il ne l'avoit été de toutes les femmes qu'il eût jamais vûes, sans en excepter aucune; & plus passionné pour la belle esclave, que le jour d'auparavant. Il le fit bien paroître: en effet, il résolut de ne s'attacher uniquement qu'à elle: & il exécuta sa résolution. Des le même jour il congédia toutes les autres femmes avec les riches habits, les pierreries & les bijoux qu'elles avoient à leur usage, & chacune une grosse somme d'argent, livres de se mariet à qui bon leur sembleroit, & il ne retint que les matrones & autres femmes âgées, nécessaires pour être auprès de la belle esclave. Elle ne lui donna pas la consolation de lui dire un seul mot pendant une année entière: il ne laissa pas cependant d'être très assidu auprès d'elle, avec toutes les com-

com-

complaisances imaginables, & de lui donner les marques les plus signalées d'une passion très violente.

L'année étoit écoulée, & le Roi assis un jour près de sa belle, lui protestoit que son amour au lieu de diminuer augmentoit tous les jours avec plus de force. Ma Reine, lui disoit-il, je ne puis deviner ce que vous en pensez : rien n'est plus vrai cependant, & je vous jure que je ne souhaite plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous posséder. Je fais état de mon Roiaume, tout grand qu'il est, moins que d'un atome, lors que je vous vois & que je puis vous dire mille fois que je vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire ; mais vous ne pouvez en douter après le sacrifice, que j'ai fait a votre beauté, du grand nombre de femmes que j'avois

dans mon palais. Vous pouvez vous en souvenir, il y a un an passé que je les renvoiai toutes, & je m'en repens aussi peu au moment que je vous en parle, qu'au moment que je cessai de les voir, & je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manqueroit à ma satisfaction, à mon contentement & à ma joie, si vous me disiez seulement un mot, pour me marquer que vous m'en avez quelque obligation. Mais comment pourriez-vous me le dire, si vous êtes muette? Hélas! je ne crains que trop que cela ne soit! Et quel moien de ne le pas craindre après un an entier que je vous prie mille fois châque jour de me parler, & que vous gardez un silence si affligeant pour moi? S'il n'est pas possible que j'obtienne de vous cette consolation, fasse le Ciel au moins, que vous me donniez un fils pour me succéder après

près ma mort. Je me sens vieillir tous les jours, & dès à présent j'aurois besoin d'en avoir un pour m'aider à soutenir le plus grand poids de ma couronne. Je reviens au grand désir que j'ai de vous entendre parler : quelque chose me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette : hé ! de grace madame, je vous en conjure, rompez cette longue obstination : dites moi un mot seulement, après cela je ne me soucie plus de mourir.

A ce discours, la belle esclave, qui selon sa coutume, avoit écouté le Roi toujours les yeux baissés, & qui ne lui avoit pas seulement donné lieu de croire qu'elle étoit muette, mais même qu'elle n'avoit jamais ri de sa vie, se mit à sourire. Le Roi de Perse s'en aperçut avec une surprise, qui lui en fit faire une exclamation de joie : & comme il

178 *Les mille & une Nuits,*

ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention & avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle esclave enfin rompit un si long silence, & elle parla. Sire, dit-elle, j'ai tant de choses à dire à V<sup>ô</sup>tre Majesté en rompant mon silence, que je ne sçai par où commencer. Je crois néanmoins qu'il est de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les graces & de tous les honneurs dont elle m'a comblée, & de demander au Ciel qu'il la fasse prospérer, qu'il détourne les mauvaises intentions de ses ennemis, & ne permette pas qu'elle meure après m'avoir entendu parler, mais lui donne une longue vie. Après cela, Sire, je ne puis vous donner une plus grande satisfaction, qu'en vous annonçant que je suis grosse: je souhai-

te

te avec Elle que ce soit d'un fils. Ce qu'il y a, Sire, ajoûta-t-elle, c'est que sans ma grossesse (je supplie V<sup>ô</sup>tre Majesté de prendre ma sincérité en bonne part) j'étois résolue de ne jamais vous aimer; aussi-bien que de garder un silence perpétuel, & que présentement je vous aime autant que je le dois.

Le Roi de Perse ravi d'avoir entendu parler la belle esclave, & lui anoncer une nouvelle qui l'intéressoit si fort, l'embrassa tendrement: Lumière éclatante de mes yeux, lui dit-il, je ne pouvois recevoir une plus grande joie que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé, & vous m'avez anoncé votre grossesse! je ne me sens pas moi-même après ces deux sujets de me réjouir que je n'atendois pas.

Dans le transport de joie, où étoit le Roi de Perse, il n'en dit

pas davantage à la belle esclave. Il la quitta, mais d'une manière à faire connoître qu'il alloit revenir bientôt. Comme il vouloit que le sujet de sa joie fut rendu public, il l'anonça à ses officiers, & fit appeler son grand Vizir. Dès qu'il fut arrivé il le chargea de distribuer cent mille pièces d'or aux ministres de sa religion qui faisoient vœu de pauvreté, aux hôpitaux, & aux pauvres, en actions de grâces à Dieu ; & sa volonté fut exécutée par les ordres de ce ministre.

Cet ordre donné, le Roi de Perse vint retrouver la belle esclave: Madame, lui dit-il, excusez moi, si je vous ai quittée si brusquement ; vous m'en avez donné l'occasion vous-même ; mais vous voudrez bien que je remette à vous en entretenir une autre fois: je désire de sçavoir de vous des choses d'une conséquence-

quence beaucoup plus grande. Dites moi, je vous en supplie, ma chère ame, quelle raison si forte vous avez eue de me voir, de m'entendre parler, de manger & de coucher avec moi chaque jour toute une année, & d'avoir eu cette constance inébranlable, je ne dis point de ne pas ouvrir la bouche pour me parler, mais même de ne pas donner à comprendre, que vous entendiez fort bien tout ce que je vous disois. Cela me passe, & je ne comprends pas comment vous avez pû vous contraindre jusqu'à ce point; il faut que le sujet en soit bien extraordinaire.

Pour satisfaire la curiosité du Roi de Perse; Sire, reprit cette belle personne: être esclave, être éloignée de son pais, avoir perdu l'espérance d'y retourner jamais, avoir le cœur percé de douleur de me voir séparée pour

182 *Les mille & une Nuit,*  
toûjours d'avec ma mère, mon  
frère, mes parens, & mes con-  
noissances, ne sont-ce pas des  
motifs assez grands pour avoir  
gardé le silence, que V<sup>ô</sup>tre Ma-  
jesté trouve si étrange? L'amour  
de la patrie n'est pas moins natu-  
rel que l'amour paternel; & la  
perte de la liberté est insupport-  
table, à quiconque n'est pas as-  
sez dépourvû de bon sens pour  
n'en pas connoître le prix. Le  
corps peut bien être assujetti à l'  
autorité d'un maître qui a la for-  
ce & la puissance en main; mais  
la volonté ne peut pas être maî-  
trisée, elle est toûjours à elle-  
même; V<sup>ô</sup>tre Majesté en a vû un  
exemple en ma personne. C'est  
beaucoup que je n'aye pas imité  
une infinité de malheureux & de  
malheureuses, que l'amour de la  
liberté réduit à la triste résoluti-  
on de se procurer la mort en mil-  
le manières, par une liberté qui  
ne

ne leur peut être ôtée.

Madame, reprit le Roi de Perse, je suis persuadé de ce que vous me dites ; mais il m'avoit semblé jusqu'à présent, qu'une Personne, belle, bienfaite, de bon sens, & de bon esprit comme vous, madame, esclave par sa mauvaise destinée, devoit s'estimer heureuse de trouver un Roi pour maître.

Sire, repartit la belle esclave, quelque esclave que ce soit, comme je viens de le dire à Votre Majesté, un Roi ne peut maîtriser sa volonté. Comme elle parle néanmoins d'une esclave capable de plaire à un Monarque & de s'en faire aimer, si l'esclave est d'un état inférieur, & qu'il n'y ait pas de proportion, je veux croire qu'elle peut s'estimer heureuse dans son malheur. Quel bonheur cependant ? elle ne laissera pas de se regarder  
com-

comme une esclave, arrachée d'entre les bras de son père & de sa mère, & peut-être d'un amant, qu'elle ne laissera pas d'aimer toute sa vie. Mais si la même esclave ne cède en rien au Roi qui l'a acquise; que V<sup>ô</sup>tre Majesté Elle-même juge de la rigueur de son sort, de sa misère, de son affliction, de sa douleur, & de quoi elle peut être capable.

Le Roi de Perse étonné de ce discours: Quoi! madame, repliqua-t-il, seroit-il possible, comme vous me le faites entendre, que vous fussiez d'un sang royal? Eclaircissez moi de grace la dessus, & n'augmentez pas davantage mon impatience. Apprenez moi qui sont l'heureux père & l'heureuse mère d'un si grand prodige de beauté? qui sont vos frères, vos sœurs, & parens, & surtout, comment vous vous appelez.

Si-

Sire, dit alors la belle esclave, mon nom est \* Gulnare de la mer : mon père qui est mort, étoit un des plus puissans Rois de mer ; & en mourant il laissa son Roiaume a un frère que j'ai nommé † Saleh. La Reine ma mère est aussi Princesse, fille d'un autre Roi de la mer, très puissant. Nous vivions tranquillement dans nôtre Roiaume, & dans une paix profonde, lors qu'un ennemi envieux de nôtre bonheur, entra dans nos états avec une puissante armée, pénétra jusqu'à nôtre capitale, s'en empara, ne nous donna que le tems de nous sauver dans un lieu impénétrable & inaccessible avec quelques officiers fidèles qui ne nous abandonnerent pas.

Dans cette retraite, mon frère  
ne

\* Gulnare, signifie en Persien, Rose, ou fleur de Grenadier. † Saleh, ce mot signifie bon, en Arabe.

186 *Les mille & une Nuit*,  
ne négligea pas de songer aux  
moïens de chasser l'injuste pos-  
sesseur de nos états, & dans cet  
intervale il me prit un jour en  
particulier; ma sœur, me dit-il,  
les événemens des moindres en-  
treprises sont toujours incer-  
tains: je puis succomber dans  
celle que je médite pour rentrer  
dans nos états, & je serois moins  
fâché de ma disgrâce que de cel-  
le qui pourroit vous en arriver.  
Pour la prévenir & vous en pré-  
servir, je voudrois bien vous  
voir mariée auparavant. Mais  
dans le mauvais état où sont nos  
affaires, je ne vois pas que vous  
puissiez vous donner à aucun de  
nos Princes de la mer. Je souhai-  
teroïis que vous puissiez vous ré-  
soudre d'entrer dans mon senti-  
ment, qui est que vous épousiez  
un Prince de la terre: je suis prêt  
d'y emploier tous mes soins. De  
la beauté dont vous êtes, je suis  
sur

fût qu'il n'y en a pas un, si puissant qu'il soit, qui ne fût ravi de vous faire part de la couronne.

Ce discours de mon frère me mit dans une grande colere contre lui: mon frère, lui dis-je, du côté de mon père & de ma mère je descens comme vous de Rois & de Reines de la mer, sans aucune alliance avec les Rois & Reines de la terre. Je ne prétens pas me mesallier non plus qu'eux, & j'en ai fait le serment dès que j'ai eu assez de connoissance, pour m'apercevoir de la noblesse & de l'ancienneté de nôtre maison. L'état où nous sommes réduits, ne m'obligera pas de changer de résolution; & si vous avez à périr dans l'exécution de vôtre dessein, je suis prête à périr avec vous plutôt que de suivre un conseil que je n'atendois pas de vôtre part.

Mon frère entêté de ce mariage

ge qui ne me convenoit pas à mon sens, voulut me représenter qu'il y avoit des Rois de la terre qui ne céderoient pas à ceux de la mer. Cela me mit dans une colère & dans un emportement contre lui, qui m'atirèrent des duretez de sa part dont je fus piquée au vif. Il me quitta aussi peu satisfait de moi que j'étois mal satisfaite de lui. Dans le dépit où j'étois je m'élancai du fond de la mer, & j'allai aborder à l'isle de la Lune.

Nonobstant le cuisant mécontentement qui m'avoit obligée de venir me jeter dans cette isle, je ne laissois pas de vivre assez contente, & je me retirois dans des lieux écartez où j'étois commodément. Mes précautions néanmoins n'empêchèrent pas qu'un homme de quelque distinction accompagné de domestiques ne me surprit comme je dor-

dormois, & ne m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour, & il n'oublia rien pour me persuader d'y correspondre. Quand il vit qu'il ne gagnoit rien par la douceur, il crut qu'il réussiroit mieux par la force, mais je le fis si bien repentir de son insolence, qu'il résolut de me vendre, & il me vendit au marchand qui m'a amenée & vendue à V<sup>ô</sup>tre Majesté. C'étoit un homme sage, doux, & humain, & dans le long voyage qu'il me fit faire, il ne me donna jamais que des sujets de me louer de lui.

Pour ce qui est de V<sup>ô</sup>tre Majesté, continua la Princesse Gulnare; si elle n'eût eu pour moi toutes les considérations dont je lui suis obligée; si elle ne m'eût donné tant de marques d'amour avec une sincérité dont je n'ai pû douter, que sans hésiter elle n'eût pas chassé toutes ses femmes,

190. *Les mille & une Nuit*,  
mes, je ne feins pas de lui dire,  
que je ne serois pas demeurée a-  
vec Elie. Je me serois jettée dans  
la mer par cette fenêtre, où Elie  
m'aborda la première fois qu'el-  
le me vit dans cet appartement, &  
je serois allée retrouver mon  
frère, ma mère & mes parens. J'  
eusse même persévéré dans ce  
dessein, & je l'eusse exécuté, si  
après un certain tems j'eusse per-  
du l'espérance d'une grossesse.  
Je me garderois bien de le faire  
dans l'état où je suis: en effet,  
quoi que je puisse dire à ma mère  
& à mon frère, jamais ils ne vou-  
droient croire que j'eusse été es-  
clave d'un Roi comme Vôtre  
Majesté, & jamais aussi ils ne re-  
viendroient de la faute que j'au-  
rois commise contre mon hon-  
neur de mon consentement. A-  
vec cela, Sire, soit un Prince, ou  
une Princesse que je mette au  
monde, ce sera un gage qui m'o-  
bli-

bligera de ne me séparer jamais d'avec V<sup>ô</sup>tre Majesté: j'eipère aussi qu'Elle ne me regardera plus comme une esclave; mais comme une Princesse, qui n'est pas indigne de son alliance.

C'est ainsi que la Princesse Gulnare acheva de faire connoître & de raconter son histoire au Roi de Perse: Ma charmante, mon adorable Princesse, s'écria alors ce Monarque, quelles merveilles viens-je d'entendre! quelle ample matière à ma curiosité, de vous faire des questions sur des choses si inouïes! Mais auparavant je dois bien vous remercier de v<sup>ô</sup>tre bonté, & de v<sup>ô</sup>tre patience à éprouver la sincérité & la constance de mon amour. Je ne croyois pas pouvoir aimer plus que je vous aimois: depuis que je sçai cependant que vous êtes une si grande Princesse, je vous aime mille fois davantage.

Que

192. *Les mille & une Nuit*,  
Que dis-je! Princesse: Madame,  
vous ne l'êtes plus; vous êtes ma  
Reine, & Reine de Perse, com-  
me j'en suis le Roi, & ce titre va  
bien-tôt retentir dans tout mon  
Royaume. Dès demain, Mada-  
me, il retentira dans ma capitale  
avec des réjouissances non enco-  
re vûes, qui feront connoître  
que vous l'êtes, & ma femme lé-  
gitime. Cela seroit fait il y a long  
tems, si vous m'eussiez tiré plû-  
tot de mon erreur, puis que des  
le moment que je vous ai vûe j'  
ai été dans le même sentiment  
qu'aujourd'hui, de vous aimer  
toujours & de ne jamais aimer  
que vous.

En attendant que je me satis-  
fasse moi-même pleinement, &  
que je vous rende tout ce qui  
vous est dû, je vous supplie, Ma-  
dame, de m'instruire plus parti-  
culièrement de ces états, & de  
ces peuples de la mer, qui me  
font

sont inconnus. J'avois bien entendu parler d'hommes marins, mais j'avois toujours pris ce que l'on m'en avoit dit pour des contes & des fables. Rien n'est plus vrai cependant, après ce que vous m'en dites; & j'en ai une preuve bien certaine en votre personne, vous qui en êtes, & qui avez bien voulu m'obliger a jamais par un avantage dont un autre habitant de la terre ne peut se vanter que moi. Il y a une chose qui me fait de la peine, & sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir. C'est que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre, agir, ou vous mouvoir dans l'eau sans vous noyer. Il n'y a que certaines gens parmi nous, qui ont l'art de demeurer sous l'eau; ils y périroient néanmoins, s'ils ne s'en retiroient au bout d'un certain tems, chacun selon leur adresse & leurs forces.

Sire, repondit la Reine Gulnare, je satisferai V<sup>ô</sup>tre Majesté avec bien du plaisir. Nous marchons au fond de la mer, de même que l'on marche sur la terre, & nous respirons dans l'eau, comme on respire dans l'air; ainsi au lieu de nous suffoquer, comme elle vous suffoque, elle contribue à nôtre vie. Ce qui est encore bien remarquable, c'est qu'elle ne mouille pas nos habits, & que quand nous venons sur la terre, nous en sortons sans avoir besoin de les sécher. Nôtre langage ordinaire est le même que celui dans lequel l'écriture gravée sur le sceau du grand prophète Salomon, Fils de David, est conçu.

Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas aussi de voir dans la mer: nous y avons les yeux ouverts sans en souffrir aucune incommodité. Comme  
nous

nous les avons excellens, nous ne laissons pas, nonobstant la profondeur de la mer d'y voir aussi clair que l'on voit sur la terre. Il en est de même de la nuit; la lune nous éclaire, & les planètes & les étoiles ne nous sont pas cachées. J'ai déjà parlé de nos Royaumes: comme la mer est beaucoup plus spacieuse que la terre, il y en a aussi en plus grand nombre, & de beaucoup plus grands. Ils sont divisez en provinces, & dans chaque province il y a plusieurs grandes villes très peuplées. Il y a enfin une infinité de Nations, de mœurs & de coutumes différentes, comme sur la terre.

Les palais des Rois & des Princes sont superbes & magnifique: il y en a de marbre de différentes couleurs, de crystal de roche dont la mer abonde, de nacre de perle, de corail & d'autres ma-

196 *Les mille & une Nuit*,  
teriaux plus précieux. L'or, l'argent & toutes sortes de pierres y sont en plus grande abondance que sur la terre. Je ne parle pas des perles; de quelque grosseur qu'elles soient sur la terre, on ne les regarde pas dans nos pays; il n'y a que les moindres bourgeois qui s'en parent.

Comme nous avons une agilité merveilleuse & incroyable parmi nous, de nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin, ni de chars, ni de montures. Il n'y a pas de Roi néanmoins, qui n'ait ses écuries & ses haras de chevaux marins; mais ils ne s'en servent ordinairement que dans les divertissemens, dans les fêtes, & dans les réjouissances publiques. Les uns, après les avoir bien exercés, se plaisent à les monter, & à faire paroître leur adresse dans les courses. D'autres les atèlent  
à

à des chars de nacre de perle, ornez de mille coquillages de toute sorte de couleurs les plus vives. Ces chars sont à découvert avec un trône ou les Rois sont assis lors qu'ils se font voir à leurs sujets. Ils sont adroits à les conduire eux-mêmes, & ils n'ont pas besoin de cochers. Je passe sous silence une infinité d'autres particularitez très curieuses, touchant les pais marins, ajoûta la Reine Gulnare, qui feroient un très-grand plaisir à Vôte Majesté : mais Elle voudra bien que je remette à l'en entretenir plus à loisir, pour lui parler d'une autre chose, qui est présentement de plus d'importance. Ce que j'ai à lui dire, Sire, c'est que les couches des femmes de mer sont différentes des couches des femmes de terre; & j'ai un sujet de craindre que les sages femmes de ce pais ne m'accouchent mal.

Comme V<sup>ô</sup>tre Majesté n'y a pas moins d'intérêt que moi, sous son bon plaisir, je trouve à propos pour la sûreté de mes couches, de faire venir la Reine mère avec des cousines que j'ai, & en même tems le Roi mon frère, avec qui je suis bien aise de me réconcilier. Ils seront ravis de me revoir dès que je leur aurai raconté mon histoire, & qu'ils auront appris que je suis femme du puissant Roi de Perse. Je supplie V<sup>ô</sup>tre Majesté de me le permettre; ils seront bien aise aussi de lui rendre leurs respects, & je puis lui promettre, qu'Elle aura de la satisfaction de les voir.

Madame, reprit le Roi de Perse, vous êtes la maîtresse : faites ce qu'il vous plaira, je tâcherai de les recevoir avec tous les honneurs qu'ils méritent. Mais je voudrois bien sçavoir par quelle voye vous leur ferez sçavoir ce  
que

que vous desirez d'eux, & quand ils pourront arriver, afin que je donne ordre aux préparatifs pour leur réception, & que j'aille moi même au devant d'eux. Sire, repartit la Reine Gulnare, il n'est pas besoin de ces cérémonies; ils seront ici dans un moment, & V<sup>ô</sup>tre Majesté verra de quelle manière ils arriveront. Elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet, & regarder par la jaloufie.

Quand le Roi de Perse fut entré dans le cabinet, la Reine Gulnare se fit apporter une cassolette avec du feu par une de ses femmes qu'elle renvoya, en lui disant de fermer la porte. Lors qu'elle fut seule, elle prit un morceau de bois d'aloës dans une boëte; elle le mit dans la cassolette, & dès qu'elle vit paroître la fumée, elle prononça des paroles inconnues au Roi de Perse, qui observoit avec grande attention tout

200 *Les mille & une Nuit*,  
ce qu'elle faisoit ; & elle n'avoit  
pas encore achevé que l'eau de  
la mer se troubla. Le cabinet, où  
étoit le Roi, étoit disposé de ma-  
nière, qu'il s'en aperçut au tra-  
vers de la jaloufie, en regardant  
du côté des fenêtres qui étoient  
sur la mer.

La mer enfin s'entr'ouvrit à  
quelque distance, & aussi-tôt il  
s'en éleva un jeune homme bien  
fait & de belle taille, avec la  
moustache de verd de mer. Une  
dame déjà sur l'âge, mais d'un  
air majestueux s'en éleva de mé-  
me un peu derrière lui, avec cinq  
jeunes dames, qui ne cedoient en  
rien à la beauté de la Reine Gul-  
nare.

La Reine Gulnare se présenta  
aussi-tôt à une des fenêtres, & el-  
le reconnut le Roi son frère, la  
Reine sa mère & ses parentes,  
qui la reconnurent de même. La  
troupe s'avança comme portée  
sur

fur la surface de l'eau, sans marcher, & quand ils furent tous sur le bord, ils s'élançèrent légèrement l'un après l'autre sur la fenêtre où la Reine Gulnare avoit paru, & d'où elle s'étoit retirée pour leur faire place. Le Roi Saleh, la Reine sa mère, & ses parentes l'embrassèrent avec beaucoup de tendresse & les larmes aux yeux à mesure qu'ils entrèrent.

Quand la Reine Gulnare les eût reçûs avec tout l'honneur possible, & qu'elle leur eût fait prendre place sur le sofa, la Reine sa mère prit la parole : Ma fille, lui dit-elle, j'ai bien de la joye de vous revoir après une si longue absence, & je suis sûre que vôtre frère & vos parentes n'en ont pas moins que moi. Vôtre éloignement, sans en avoir rien dit à personne, nous a jetté dans une affliction inexprimable, &

202 *Les mille & une Nuit,*  
nous ne pourrions vous dire  
combien nous en avons versé de  
larmes. Nous ne scavons autre  
chose du sujet, qui peut vous a-  
voir obligé de prendre un parti  
si surprenant, que ce que vôtre  
frère nous a rapporté de l'entre-  
tien qu'il avoit eü avec vous. Le  
conseil qu'il vous donna alors,  
lui avoit paru avantageux pour  
vôtre établissement dans l'état  
où vous étiez aussi-bien que  
nous. Il ne falloit pas vous alar-  
mer si fort, s'il ne vous plaisoit  
pas; & vous voudrez bien que je  
vous dise, que vous avez pris la  
chose tout autrement que vous  
ne le deviez. Mais laissons là ce  
discours, qui ne feroit que re-  
nouveler des sujets de douleur  
& de plaintes, que vous devez  
oublier avec nous; & faites nous  
part de tout ce qui vous est arri-  
vé depuis un si long tems que  
nous ne vous avons vü, & de l'  
état

état où vous êtes présentement: sur toute chose marquez nous si vous êtes contente.

La Reine Gulnare se jetta aussitôt aux pieds de la Reine sa mère, & après qu'elle lui eût baisé la main en se relevant: Madame, reprit elle, j'ai commis une grande faute, je l'avoue, & je ne suis redevable qu'à votre bonté, du pardon que vous voulez bien m'en acorder. Ce que j'ai à vous dire, pour vous obéir, vous fera connoître, que c'est en vain bien souvent, qu'on a de la répugnance pour de certaines choses. J'ai éprouvé par moi-même, que la chose à quoi ma volonté étoit la plus opposée, est justement celle où ma destinée m'a conduite malgré moi. Elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis que le dépit l'avoit portée à se lever du fond de la mer pour venir sur la terre.

Lors qu'elle eût achevé, en marquant qu'enfin elle avoit été vendue au Roi de Perse, chez qui elle se trouvoit. Ma sœur, lui dit le Roi son frère, vous avez grand tort d'avoir souffert tant d'indignitez, & vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même. Vous avez le moyen de vous en délivrer, & je m'étonne de votre patience à demeurer si long-tems dans l'esclavage? Levez vous, & revenez avec nous au Royaume que j'ai reconquis sur le fier ennemi qui s'en étoit emparé.

Le Roi de Perse, qui entendit ces paroles du cabinet où il étoit, en fut dans la dernière alarme. Ah! dit-il en lui-même, je suis perdu, & ma mort est certaine, si ma Reine, si ma Gulnare écoute un conseil si pernicieux. Je ne puis plus vivre sans elle, & l'on m'en veut priver! La Reine.  
Gul-

Gulnare ne le laissa pas long tems dans la crainte où il étoit.

Mon frère, reprit-elle en sou-riant, ce que je viens d'enten-dre, me fait mieux comprendre que jamais, combien l'amitié que vous avez pour moi est sin-çère. Je ne pûs suporter le con-seil que vous me donniez de me marier à un Prince de la terre. Aujourd'hui, peu s'en faut que je ne me mette en colére contre vous de celui que vous me don-nez de quitter l'engagement que j'ai avec le plus puissant & le plus renommé de tous les Prin-ces. Je ne parle pas de l'engage-ment d'une esclave avec un maî-tre: il nous seroit aisé de lui resti-tuer les dix mille pièces d'or que je lui ai coûtées. Je parle de celui d'une femme avec un ma-ri, & d'une femme qui ne peut se plaindre d'aucun sujet de mé-contentement de sa part. C'est

206 *Les mille & une Nuit*,  
un Monarque religieux, sage,  
modéré, qui m'a donné les mar-  
ques d'amour les plus essentiel-  
les. Il ne pouvoit pas m'endon-  
ner une plus signalée, que de  
congédier dès les premiers jours  
que je fus à lui, le grand nombre  
de femmes qu'il avoit, pour ne  
s'atacher qu'à moi uniquement.  
Je suis sa femme, & il vient de  
me déclarer Reine de Perse pour  
participer à ses conseils. Je dis de  
plus, que je suis grosse, & que si  
j'ai le bonheur avec la faveur du  
Ciel de lui donner un fils, ce se-  
ra un autre bien qui m'atachera  
à lui plus inséparablement.

Ainsi, mon frère, poursuivit  
la Reine Gulnare, bien loin de  
suivre vôtre conseil, toutes ces  
confiderations, comme vous le  
voyez, ne m'obligent pas seu-  
lement d'aimer le Roi de Perse  
autant qu'il m'aime; mais même  
de demeurer & de passer ma vie  
avec

avec lui, plus par reconnoissance que par devoir. J'espère donc que ni ma mère, ni vous, avec mes bonnes cousines, vous ne desapprouverez pas ma résolution, non plus que l'alliance que j'ai faite sans l'avoir cherchée, & qui fait honneur également aux monarques de la mer & de la terre. Excusez moi, si je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes pour vous en faire part, & avoir la joye de vous voir, après une si longue séparation.

Ma sœur, reprit le Roi Saleh, la proposition que je vous ai faite de revenir avec nous sur le récit de vos aventures, que je n'ai pû entendre sans douleur, n'a été que pour vous marquer combien nous vous aimons tous, combien je vous honore en particulier, & que rien ne nous touche davantage que tout ce qui peut  
con-

contribuer à vôtre bonheur. Par ces mêmes motifs je ne puis en mon particulier qu'approuver une résolution si raisonnable & si digne de vous après ce que vous venez de nous dire de la personne du Roi de Perse vôtre époux, & des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui est de la Reine vôtre mère & la mienne, je suis persuadé qu'elle n'est pas d'un autre sentiment.

Cette Princesse confirma ce que le Roi son fils venoit d'avancer : Ma fille reprit-elle, en s'adressant aussi à la Reine Gulnare, je suis ravie que vous foyez contente, & je n'ai rien à ajoûter à ce que le Roi vôtre frère vient de vous témoigner. Je serois la première à vous condamner, si vous n'aviez toute la reconnoissance que vous devez pour un Monarque qui vous aime avec tant de passion & qui a fait de si  
gran-

grandes choses pour vous.

Autant que le Roi de Perse, qui étoit dans le cabinet, avoit été affligé par la crainte de perdre la Reine Gulnare; autant il eut de joye de voir qu'elle étoit résolue de ne le pas abandonner. Comme il ne pouvoit plus douter de son amour après une déclaration si authentique, il l'en aima mille fois davantage, & il se promit bien de lui en marquer sa reconnoissance par tous les endroits qu'il lui seroit possible.

Pendant que le Roi de Perse s'entretenoit ainsi avec un plaisir incroyable, la Reine Gulnare avoit frappé des mains, & avoit commandé à des esclaves, qui étoient entrées aussi-tôt, de servir la collation. Quand elle fut servie, elle invita la Reine sa mère, le Roi son frère & ses parentes de s'aprocher & de manger; mais ils eurent tous la même pensée, que

que sans en avoir demandé la permission ils se trouvoient dans le palais d'un puissant Roi, qui ne les avoit jamais vûs & qui ne les connoissoit pas; & qu'il y auroit une grande incivilité de manger à sa table sans lui. La rougeur leur en monta au visage, & de l'émotion où ils en étoient, ils jettèrent des flammes par les narines & par la bouche avec des yeux enflammez.

Le Roi de Perse fut dans une frayeur inexprimable à ce spectacle auquel il ne s'atendoit pas, & dont il ignoroit la cause. La Reine Gulnare, qui se douta de ce qui en étoit, & qui avoit compris l'intention de ses parens, ne fit que se lever en se levant de sa place, & qu'elle alloit revenir. Elle passa au cabinet où elle rassura le Roi par sa présence: Sire, lui dit-elle, je ne doute pas que V<sup>otre</sup> Majesté ne soit bien  
bien

bien contente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui suis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs désirs, & de retourner avec eux dans nos états ; mais je ne suis pas capable d'une ingratitude dont je me condamnerois la première. Ah ! ma Reine , s'écria le Roi de Perse , ne parlez pas des obligations que vous m'avez , vous ne m'en avez aucune. Je vous en ai moi-même de si grandes que jamais je ne pourrai vous en témoigner assez de reconnoissance. Je n'avois pas crû que vous m'aimassiez au point que je vois que vous m'aimez : vous venez de me le faire connoître de la manière la plus éclatante. Eh ! Sire , reprit la Reine Gulnare , pouvois je en faire moins que ce que je viens de faire ! Je n'en fais pas encore assez , après tous les hon-

112 *Les mille & une Nuit*,  
honneurs que j'ai reçus, après  
tant de bienfaits dont vous m'a-  
vez comblée, après tant de mar-  
ques d'amour auxquelles il n'  
est pas possible que je sois insen-  
sible.

Mais Sire, ajouta la Reine Gul-  
nare, laissons la ce discours pour  
vous assurer de l'amitié sincère  
dont la Reine ma mère & le Roi  
mon frère vous honorent. Ils  
meurent de l'envie de vous voir  
& de vous en assurer eux-mê-  
mes. J'ai même pensé me faire  
une affaire avec eux, en voulant  
leur donner la collation avant de  
leur procurer cet honneur. Je su-  
plie donc V<sup>ô</sup>tre Majesté de vou-  
loir bien entrer, & de les hono-  
rer de v<sup>ô</sup>tre présence.

Madame, repartit le Roi de  
Perse, j'aurai un grand plaisir de  
saluer des personnes qui vous  
appartiennent de si près; mais ces  
flammes que j'ai vû sortir de  
leurs

leurs narines & de leur bouches me donnent de la frayeur. Sire, repliqua la Reine en riant, ces flammes ne doivent pas vous faire la moindre peine; elles ne signifient autre chose que leur répugnance à manger de ses biens dans son palais, qu'elle ne les honore de sa présence, & ne mange avec eux.

Le Roi de Perse rassuré par ces paroles, se leva de sa place & entra dans la chambre avec la Reine Gulnare; & la Reine Gulnare le présenta à la Reine sa mère, au Roi son frère & à ses parentes, qui se prosternèrent aussi-tôt la face contre terre. Le Roi de Perse courut aussi-tôt à eux, les obligea de se relever, & les embrassa l'un après l'autre. Après qu'ils se furent tous assis, le Roi Saleh prit la parole: Sire, dit-il au Roi de Perse, nous ne pouvons assez témoigner nôtre joie à V<sup>ô</sup>tre

214 *Les mille & une Nuit*,  
tre Majesté de ce que la Reine  
Gulnare ma sœur dans sa disgrace  
a eu le bonheur de se trouver  
sous la protection d'un Monar-  
que si puissant. Nous pouvons l'  
assurer qu'elle n'est pas indigne  
du haut rang où il lui a fait l'  
honneur de l'élever. Nous avons  
toujours eu une si grande amitié  
& tant de tendresse pour elle,  
que nous n'avons pû nous résou-  
dre de l'acorder à aucun des puis-  
sants Princes de la Mer qui nous  
l'avoient demandée en mariage,  
avant même qu'elle fût en âge.  
Le Ciel vous la réservoir, Sire,  
& nous ne pouvons mieux le re-  
mercier de la faveur qu'il lui a  
faite, qu'en lui demandant d'a-  
corder à Vôte Majesté la grace  
de vivre de longues années avec  
elle, avec toute sorte de prospé-  
rités & de satisfactions.

Il falloit bien, reprit le Roi de  
Perse, que le Ciel me l'eût ré-  
ser-

servée, comme vous le remarquez. En éfet, la passion ardente dont je l'aime, me fait connoître que je n'avois jamais rien aimé avant que de l'avoir vûe. Je ne puis assez témoigner de reconnoissance à la Reine sa mère, ni à vous, Prince, ni à toute vôtre parenté, de la générosité avec laquelle vous consentez de me recevoir dans une aliance qui m'est si glorieuse. En achevant ces paroles il les invita de se mettre à table, & il s'y mit aussi avec la Reine Gulnare. La collation achevée, le Roi de Perse s'entretint avec eux bien avant dans la nuit, & lors qu'il fut tems de se retirer, il les conduisit lui-même chacun à l'apartement qu'il leur avoit fait preparer.

Le Roi de Perse régala ses illustres hôtes par des fêtes continues, dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire

216 *Les mille & une Nuit*,  
faire paroître sa grandeur & sa  
magnificence, & insensiblement  
il les engagea de demeurer à la  
cour jusqu'aux couches de la  
Reine. Dès qu'elle en sentit les  
aproches, il donna ordre à ce que  
rien ne lui manquât de toutes les  
choses dont elle pouvoit avoir  
besoin dans cette conjoncture.  
Elle accoucha enfin, & elle mit  
au monde un fils, à la satisfaction  
de la Reine sa mère, qui l'accou-  
cha, & qui alla le présenter au  
Roi dès qu'il fût dans ses pre-  
miers langes qui étoient magni-  
fiques.

Le Roi de Perse reçût ce pré-  
sent avec une joie, qu'il est plus  
aisé d'imaginer que d'exprimer.  
Comme le visage du petit Prin-  
ce son fils étoit plein & éclatant  
de beauté, il ne crut pas pouvoir  
lui donner un nom plus conve-  
nable que celui de \* Beder. En  
action

\* Pleine Lune en Arabe.

action de grace au Ciel, il assigna de grandes aumônes aux pauvres, il fit sortir les prisonniers hors des prisons, il donna la liberté à tous les esclaves de l'un & de l'autre sexe, & il fit distribuer de grosses sommes aux Ministres & aux dévots de sa Religion. Il fit aussi de grandes largesses à sa cour & au Peuple; & l'on publia par son ordre des réjouissances de plusieurs jours par toute la ville.

Après que la Reine Gulnare fut relevée de ses couches, un jour que le Roi de Perse, la Reine Gulnare, la Reine sa mère, le Roi Saleh son frère, & les Princesses leurs parentes, s'entretenoient ensemble dans la chambre de la Reine, la nourrice y entra avec le petit Prince Beder qu'elle portoit entre ses bras. Le Roi Saleh se leva aussi-tôt de sa place, courut au petit Prince, &

après l'avoir pris d'entre les bras de la nourrice dans les siens, il se mit à le baiser & à le caresser avec de grandes démonstrations de tendresse. Il fit plusieurs tours par la chambre en jouant, & en le tenant en l'air entre les mains, & tout d'un coup dans le transport de sa joie, il s'élança par une fenêtre qui étoit ouverte, & se plongea dans la mer avec le Prince.

Le Roi de Perse, qui ne s'attendoit pas à ce spectacle, poussa des cris épouvantables, dans la croiance qu'il ne reverroit plus le Prince son cher fils, ou s'il avoit à le revoir, qu'il ne le reverroit que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'ame au milieu de son affliction, de sa douleur, & de ses pleurs. Sire, lui dit la Reine Gulnare, d'un visage & d'un ton assuré à le rassurer lui-même, que Vôtre Majesté ne  
craig-

craigne rien. Le petit Prince est mon fils, comme il est le vôtre, & je ne l'aime pas moins que vous l'aimez : vous voiez cependant que je n'en suis pas alarmée; je ne le dois pas être aussi. En effet, il ne court aucun risque, & vous verrez bien-tôt reparoître le Roi son oncle, qui le rapportera sain & sauf. Quoi qu'il soit né de votre sang, par l'endroit néanmoins qu'il m'appartient, il ne laisse pas d'avoir le même avantage que nous, de pouvoir vivre également dans la mer & sur la terre. La Reine sa mère & les Princesses ses parentes lui confirmèrent la même chose; mais leurs discours ne firent pas un grand effet pour le guérir de sa frayeur : il ne lui fut pas possible d'en revenir tout le tems que le Prince Beder ne parut plus à ses yeux.

La mer enfin se troubla, & l'on

revit bien-tôt le Roi Salèh qui s'en éleva avec le petit Prince entre les bras, & qui en se soulevant en l'air rentra par la même fenêtre qu'il étoit sorti. Le Roi de Perse fut ravi, & dans une grande admiration de revoir le Prince Beder, aussi tranquille que quand il avoit cessé de le voir. Le Roi Saleh lui demanda, Sire, Vôte Majesté n'a-t-elle pas eu une grande peur, quand elle m'a vû plonger dans la mer avec le Prince mon neveu. Ah ! Prince, reprit le Roi de Perse, je ne puis vous l'exprimer: je l'ai crû perdu de ce moment, & vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. Sire, repartit le Roi Saleh, je m'en étois douté ; mais il n'y avoit pas le moindre sujet de crainte. Avant de me plonger j'avois prononcé sur lui les paroles mystérieuses, qui étoient gravées sur le Sceau du grand Roi

Roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même chose à l'égard de tous les enfans qui nous naissent dans les régions du fond de la mer ; & en vertu de ces paroles ils reçoivent le même privilège que nous avons par dessus les hommes qui demeurent sur la terre. De ce que V<sup>ô</sup>tre Majesté vient de voir, Elle peut juger de l'avantage que le Prince Beder a aquis par sa naissance, du côté de la Reine Gulnare ma sœur. Tant qu'il vivra, & toutes les fois qu'il le voudra, il lui sera libre de se plonger dans la mer, & de parcourir les vastes Empires qu'elle renferme dans son sein.

Après ces paroles, le Roi Saleh, qui avoit déjà remis le petit Prince Beder entre les bras de sa nourrice, ouvrit une caisse qu'il étoit allé prendre dans son Palais, dans le peu de tems qu'il a-

voit disparu, & qu'il avoit apporté remplie de trois cens diamans, gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une grosseur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'un demi pied, & de trente filets ou colliers de perles, chacun de dix. Sire, dit-il au Roi de Perse, en lui faisant présent de cette caisse : lors que nous avons été apellez par la Reine ma sœur, nous ignorions en quel endroit de la terre elle étoit, & qu'elle eût l'honneur d'être l'épouse d'un si grand Monarque : c'est ce qui a fait que nous sommes arrivez les mains vuides. Comme nous ne pouvons assez témoigner nôtre reconnoissance à Vôtre Majesté, nous la supplions d'en agréer cette foible marque, en considération des faveurs singulières qu'il lui a plû de lui faire, auxquelles

NOUS

nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même.

On ne peut exprimer quelle fut la surprise du Roi de Perse, quand il vit tant de richesses renfermées dans un si petit espace. Hé quoi ! Prince, s'écria-t-il, appelez-vous une foible marque de vôtre reconnoissance, lorsque vous ne me devez rien, un présent d'un prix inestimable. Je vous déclare encore une fois, que vous ne m'êtes redevables de rien, ni la Reine vôtre mère, ni vous ; je m'estime trop heureux du consentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame, dit-il, à la Reine Gulnare en se tournant de son côté, le Roi vôtre frère me met dans une confusion dont je ne puis revenir, & je le supplerois de trouver bon que je refusasse son présent, si je ne craignois qu'il ne s'en ofen-

çât : Priez le d'agréer que je me dispense de l'accepter.

Sire, reprit le Roi Saleh, je ne suis pas surpris que Vôtre Majesté trouve le présent extraordinaire : je sçai qu'on n'est pas accoutumé sur la terre à voir des pierreries de cette qualité, & en si grand nombre tout à la fois. Mais si Elle sçavoit que je sçai où sont les minières d'où on les tire, & qu'il est en ma disposition d'en faire un thr  sor plus riche, que tout ce qu'il y a dans les thr  sors des Rois de la terre; Elle s'  tonneroit que nous aions pris la hardiesse de lui faire un présent de si peu de chose. Aussi nous vous supplions de ne le pas regarder par cet endroit, mais par l'amitié sincère qui nous oblige de vous l'offrir, & de ne nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. Des manières si polies obligèrent le  
Roi

Roi de Perse de l'accepter, & il lui en fit bien des remerciemens, de même qu'à la Reine sa mère.

Quelques jours après le Roi Saleh témoigna au Roi de Perse, que la Reine sa mère, les Princesses ses parentes, & lui, n'auroient pas un plus grand plaisir que de passer toute leur vie à sa Cour; mais que comme il y avoit long-tems qu'ils étoient absens de leur royaume, & que leur présence y étoit nécessaire, ils le prioient de trouver bon qu'ils prissent congé de lui, & de la Reine Gulnare. Le Roi de Perse leur marqua, qu'il étoit bien fâché, de ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur rendre la même civilité, d'aller leur rendre visite dans leurs états. Mais comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'oublierez pas la Reine Gulnare, & que vous la viendrez voir de tems en tems,

K 5

j'es-

216 *Les mille & une Nuit,*

j'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois.

Il y eut beaucoup de larmes répandues de part & d'autre dans leur séparation. Le Roi Saleh se sépara le premier; mais la Reine sa mère & les Princesses furent obligées pour le suivre, de s'arracher en quelque manière des embrassemens de la Reine Gulnare qui ne pouvoit se résoudre à les laisser partir. Dès que cette troupe royale eût disparue, le Roi de Perse ne pût s'empêcher de dire à la Reine Gulnare: Madame, j'eusse regardé comme un homme qui eût voulu abuser de ma crédulité, celui qui eût entrepris de me faire passer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin, depuis le moment que vôtre illustre Famille a honoré mon palais de sa présence. Mais je ne puis démentir mes yeux: je m'en souviendrai tou-

te ma vie, & je ne cesserai de benir le Ciel de ce qu'il vous a adressée à moi, préférablement à tout autre Prince.

Le petit Prince Beder fut nourri & élevé dans le palais, sous les yeux du Roi & de la Reine de Perse, qui le virent croître & augmenter en beauté avec une grande satisfaction. Il leur en donna beaucoup davantage à mesure qu'il avança en âge, par son enjoûment continuel, par ses manières agréables en tout ce qu'il faisoit, & par les marques de la justesse & de la vivacité de son esprit en tout ce qu'il disoit; & cette satisfaction leur étoit d'autant plus sensible, que le Roi Saleh son oncle, la Reine sa grand-mère, & les Princesses ses cousines venoient souvent en prendre part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire & à écrire, & on lui enseigna avec la

228 *Les mille & une Nuit*,  
même facilité toutes les Sciences qui convenoient à un Prince de son rang.

Quand le Prince de Perse eut atteint l'âge de quinze ans, il s'acquittoit déjà de tous ses exercices avec infiniment plus d'adresse & de bonne grace que ses maîtres. Avec cela il étoit d'une sagesse & d'une prudence admirable. Le Roi de Perse, qui avoit reconnu en lui, presque dès sa naissance, ces vertus si nécessaires à un Monarque; qui l'avoit vû s'y fortifier jusqu'alors, & qui d'ailleurs s'apercevoit tous les jours des grandes infirmités de la vieillesse, ne voulut pas attendre que sa mort lui donnât lieu de le mettre en possession du royaume. Il n'eut pas de peine à faire consentir son conseil à ce qu'il souhaitoit là-dessus; & les Peuples apprirent sa résolution avec d'autant plus de joie, que le  
Prin-

Prince Beder étoit digne de les commander. En éfet, comme il y avoit long tems qu'il paroiffoit en public, ils avoient eu tout le loifir de remarquer qu'il n'avoit pas cet air dédaigneux, fier, & rebutant, fi familier à la plupart des autres Princes, qui regardent tout ce qui eft au-deffous d'eux avec une hauteur & un mépris infupportable. Ils fçavoient au contraire, qu'il regardoit tout le monde avec une bonté, qui invitoit à s'aprocher de lui, qu'il écoutoit favorablement ceux qui avoient à lui parler; qu'il leur répondoit avec une bienveillance qui lui étoit particulière, & qu'il ne refufoit rien à perfonne, pour peu que ce qu'on lui demandoit, fût jufté.

Le jour de la cérémonie fut arrêté, & ce jour là, au milieu de fon confeil qui étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire, le

Roi de Perse, qui d'abord s'étoit assis sur son trône, en descendit, ôta sa couronne de dessus sa tête, la mit sur celle du Prince Beder, & après l'avoir aidé à monter à sa place, il lui baisa la main pour marque qu'Elle lui remettoit toute son autorité & tout son pouvoir, après quoi il se mit au-dessous de lui au rang des Vizirs & des Emirs.

Aussi-tôt les Vizirs, les Emirs & tous les officiers principaux vinrent se jeter aux pieds du nouveau Roi, & lui prêtèrent le serment de fidélité chacun dans son rang. Le grand Vizir fit ensuite le rapport de plusieurs affaires importantes, sur lesquelles il prononça avec une sagesse qui fit l'admiration de tout le conseil. Il déposa ensuite plusieurs Gouverneurs convaincus de malversation, & en mit d'autres à leur place avec un discernement

ment si juste & si équitable, qu'il s'atira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables, que la flatterie n'y avoit aucune part. Il sortit enfin du conseil, & accompagné du Roi son père il alla à l'appartement de la Reine Gulnare. La Reine ne le vit pas plutôt avec la couronne sur la tête, qu'elle courut à lui & l'embrassa avec beaucoup de tendresse, en lui souhaitant un règne de longue durée.

La première année de son règne, le Roi Beder s'aquita de toutes ses fonctions roiales avec une grande assiduité. Sur toute chose il prit un grand soin de s'instruire de l'état des affaires, & de tout ce qui pouvoit contribuer à la félicité de ses sujets. L'année suivante, après qu'il eût laissé l'administration des affaires à son conseil, sous le bon plaisir de l'ancien Roi son père

il

il sortit de sa capitale sous prétexte de prendre le divertissement de la chasse ; mais c'étoit pour parcourir toutes les provinces de son Roiaume, afin d'y corriger les abus, d'établir le bon ordre & la discipline partout, & ôter aux Princes ses voisins mal-intentionnez l'envie de rien entreprendre contre la sûreté & la tranquillité de ses Etats, en se faisant voir sur les frontières.

Il ne fallut pas moins de tems qu'une année entière à ce jeune Roi pour exécuter un dessein si digne de lui. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit de retour, que le Roi son père tomba malade si dangereusement, que d'abord il reconnut lui-même qu'il n'en reléveroit pas. Il atendit le dernier moment de sa vie avec une grande tranquillité, & l'unique soin qu'il eut, fut de recom-

man-

mander aux Ministres, & aux Seigneurs de la cour du Roi son fils, de persister dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée, & il n'y en eut pas un, qui n'en renouvelât le serment avec autant de bonne volonté que la première fois. Il mourut enfin, avec un regret très sensible du Roi Beder, & de la Reine Gulnare, qui firent porter son corps dans un superbe mausolée, avec une pompe proportionnée à sa dignité.

Après que les funérailles furent achevées, le Roi Beder n'eut pas de peine à suivre la coutume qu'on avoit en Perse, de pleurer les morts un mois entier, & de ne voir personne tout ce tems-là. Il eût pleuré son père toute sa vie s'il eût écouté l'excès de son affliction, & s'il eût été permis à un grand Roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la Reine, mère de la  
Rei-

234 *Les mille & une Nuit,*  
Reine Gulnare, & le Roi Saleh  
avec les Princesses leurs paren-  
tes, arrivèrent & prirent une  
grande part à leur affliction avant  
de leur parler de se consoler.

Quand le mois fut écoulé, le  
Roi ne put se dispenser de don-  
ner entrée à son grand Vizir, &  
à tous les Seigneurs de sa cour,  
qui le supplièrent de quitter l'ha-  
bit de deuil, de se faire voir à ses  
sujets, & de reprendre le soin  
des affaires comme auparavant.  
Il témoigna d'abord une si gran-  
de répugnance à les écouter, que  
le grand Vizir fut obligé de  
prendre la parole, & de lui dire:  
Sire, il n'est pas besoin de repré-  
senter à V<sup>ô</sup>tre Majesté, qu'il n'  
appartient qu'à des femmes de s'  
opiniâtrer à demeurer dans un  
deuil perpétuel. Nous ne dou-  
tons pas qu'Elle n'en soit très  
persuadée, & que ce n'est pas son  
intention de suivre leur exem-  
ple.

ple. Nos larmes, ni les vôtres, ne sont pas capables de rendre la vie au Roi votre père, quand nous ne cesserions de pleurer toute nôtre vie. Il a subi la loi commune à tous les hommes, qui les soumet au tribut indispensable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire absolument qu'il soit mort, puis que nous le revoions en votre sacrée Personne. Il n'a pas douté lui-même en mourant, qu'il ne deût revivre en vous : c'est à Vôte Majesté à faire voir qu'il ne s'est pas trompé.

Le Roi Beder ne put résister à des instances si pressantes ; il quita l'habit de deuil dès ce moment, & après qu'il eût repris l'habillement & les ornemens roiaux ; il commença de pourvoir aux besoins de son Roiaume & de ses sujets, avec la même attention qu'avant la mort du Roi son père.

père. Il s'en aquita avec une approbation universelle ; & comme il étoit exact à maintenir l'observation des ordonnances de ses prédécesseurs, les Peuples ne s'aperçurent pas d'avoir changé de Majesté.

Le Roi Saleh, qui étoit retourné dans ses Etats de la mer avec la Reine sa mère, & les Princesses, dès qu'il eût vû que le Roi Beder avoit repris le gouvernement, revint seul au bout d'un an, & le Roi Beder & la Reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un soir au sortir de table, après qu'on eût desservi & qu'on les eût laissez seuls, ils s'entretinrent de plusieurs choses.

Insensiblement le Roi Saleh tomba sur les louanges du Roi son neveu, & témoigna à la Reine sa sœur, combien il étoit satisfait de la sagesse avec laquelle il gouvernoit, qui lui avoit aquis  
une

une si grande réputation , non seulement auprès des Rois ses voisins, mais même jusqu'aux Roiaumes les plus éloignez. Le Roi Beder, qui ne pouvoit entendre parler de sa personne si avantageusement, & ne vouloit pas aussi par bienséance imposer silence au Roi son oncle, se tourna de l'autre côté & fit semblant de dormir, en apuyant la tête sur un couffin qui étoit derrière lui.

Des louanges, qui ne regardoient que la conduite merveilleuse & l'esprit supérieur en toutes choses du Roi Beder, le Roi Saleh passa à celles du corps, & il en parla comme d'un prodige, qui n'avoit rien de semblable sur la terre, ni dans tous les roiaumes deffous les eaux de la mer dont il eut connoissance. Ma sœur, s'écria-t-il tout d'un coup, tel qu'il est fait, & tel que vous le voyez vous-même, je m'étonne  
que

238 *Les mille & une Nuits*,  
que vous n'avez pas encore songé à le marier. Si je ne me trompe cependant il est dans sa vingtième année, & à cet âge il n'est pas permis à un Prince comme lui d'être sans femme. Je veux y penser moi-même, puisque vous n'y pensez pas, & lui donner pour épouse une Princesse de nos royaumes, qui soit digne de lui.

Mon frère, reprit la Reine Gulnare, vous me faites souvenir d'une chose dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre pensée jusqu'à présent. Comme il n'a pas encore témoigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage, je n'y avois pas fait d'attention moi-même, & je suis bien aise que vous vous soiez avisé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos Princeses, je vous prie de m'en nommer quelqu'une; mais si belle & si accomplie, que le Roi  
mon

mon fils soit forcé de l'aimer.

J'en sçai une, repartit le Roi Saleh, en parlant bas; mais avant que de vous dire qui elle est, je vous prie de voir si le Roi mon mon neveu dort: je vous dirai pourquoi il est bon, que nous prenions cette précaution. La Reine Gulnare se retourna, & comme elle vit Beder dans la situation où il étoit, elle ne douta nullement qu'il ne dormît profondément. Le Roi Beder cependant, bien loin de dormir, redoubla son attention, pour ne rien perdre de ce que le Roi son oncle avoit à dire avec tant de secret. Il n'est pas besoin que vous vous contraigniez, dit la Reine au Roi son frère, vous pouvez parler librement sans craindre d'être entendu.

Il n'est pas à propos, reprit le Roi Saleh, que le Roi mon neveu ait si-tôt connoissance de ce  
que

240 *Les mille & une Nuit*,  
que j'ai à vous dire. L'amour,  
comme vous le sçavez, se prend  
quelque fois par l'oreille; & il n'  
est pas nécessaire qu'il aime de  
cette manière celle que j'ai à  
vous nommer. En effet, je vois  
de grandes difficultez à surmon-  
ter, non pas du côté de la Prin-  
cesse, comme je l'espère; mais du  
côté du Roi son père. Je n'ai  
qu'à vous nommer la Princesse\*  
Giahare, & le Roi de Samandal.

Que dites-vous, mon frère?  
repartit la Reine Gulnare, la  
Princesse Giahare n'est-elle  
pas encore mariée? Je me sou-  
viens de l'avoir vûe peu de tems  
avant que je me séparasse d'avec  
vous; elle avoit environ dix-huit  
mois, & dès lors elle étoit d'une  
ne beauté surprenante. Il faut  
qu'elle soit aujourd'hui la mer-  
veille du monde, si sa beauté a  
tou-

\* Giahare en Arabe, signifie pierre précieuse.

toûjours augmentée depuis ce tems-là. Le peu d'âge qu'elle a plus que le Roi mon fils, ne doit pas nous empêcher de faire nos efforts pour lui procurer un parti si avantageux : il ne s'agit que de sçavoir les difficultez que vous y trouvez, & de les surmonter.

Ma sœur, repliqua le Roi Saleh, c'est que le Roi de Samandal est d'une vanité si insupportable, qu'il se regarde au dessus de tous les autres Rois ; & qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui sur cette alliance. J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la Princesse sa fille, & s'il nous refuse, nous nous adresserons ailleurs où nous serons écoutés plus favorablement. C'est pour cela, comme vous le voyez, ajouta-t-il, qu'il est bon que le Roi mon neveu ne sçache rien

de nôtre dessein, que nous ne soions certains du consentement du Roi de Samandal, de crainte que l'amour pour la Princesse Giauhare ne s'empare de son cœur, & que nous ne puissions réussir à la lui obtenir. Ils s'entretinrent encore quelque tems sur le même sujet, & avant de se séparer, ils convinrent que le Roi Saleh retourneroit incessamment dans son royaume, & feroit la demande de la Princesse Giauhare au Roi de Samandal pour le Roi de Perse.

La Reine Gulnare & le Roi Saleh, qui croioient que le Roi Beder dormoit véritablement, l'éveillèrent quand ils voulurent se retirer, & le Roi Beder réussit fort bien à faire semblant de se réveiller, comme s'il eût dormi d'un profond sommeil. Il étoit vrai cependant qu'il n'avoit pas perdu un mot de leur

entretien, & que le portrait, qu'ils avoient fait de la Princesse *Giauhare*, avoit enflammé son cœur d'une passion qui lui étoit toute nouvelle. Il se forma une idée de sa beauté si avantageuse, que le desir de la posséder lui fit passer toute la nuit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain le Roi *Saleh* voulut prendre congé de la Reine *Gulnare* & du Roi son neveu. Le jeune Roi de Perse, qui sçavoit bien que le Roi son oncle ne vouloit partir sitôt que pour aller travailler à son bonheur sans perdre de tems, ne laissa pas de changer de couleur à ce discours. Sa passion étoit déjà si forte, qu'elle ne lui permettoit pas de demeurer sans voir l'objet qui la causoit, aussi long tems qu'il jugeoit qu'il en mettroit à

244 *Les mille & une Nuit,*  
traiter de son mariage. Il prit la  
résolution de le prier de vouloir  
bien l'emmener avec lui; mais  
comme il ne vouloit pas que la  
Reine sa mère en sçût rien, afin  
d'avoir occasion de lui en parler  
en particulier, il l'engagea à de-  
meurer encore ce jour là pour  
être d'une partie de chasse avec  
lui le jour suivant, résolu de pro-  
fiter de cette occasion pour lui  
déclarer son dessein.

La partie de chasse se fit, & le  
Roi Beder se trouva seul plufi-  
eurs fois avec le Roi son oncle;  
mais il n'eut pas la hardiesse d'  
ouvrir la bouche pour lui dire  
un mot de ce qu'il avoit projet-  
té. Au plus fort de la chasse, que  
le Roi Saleh s'étoit séparé d'a-  
vec lui, & qu'aucun officier, ni  
de ses gens, n'étoit resté près de  
lui, il mit pied à terre près d'un  
ruisseau, & après avoir attaché  
son cheval à un arbre, qui fai-  
soit

foit un bel ombrage le long du dit ruisseau avec plusieurs autres qui le bordoient, il se coucha à demi sur le gazon, & donna un cours libre à ses larmes, qui coulèrent en abondance, accompagnées de soupirs & de sanglots. Il demeura long-tems dans cet état, abîmé dans ses pensées sans proférer une seule parole.

Le Roi Saleh cependant, qui ne vit plus le Roi son neveu, fut dans une grande peine de sçavoir où il étoit, & il ne trouvoit personne qui lui en donnât des nouvelles. Il se sépara d'avec les autres chasseurs, & en le cherchant il l'aperçût de loin. Il avoit remarqué dès le jour précédent, & encore plus clairement le même jour, qu'il n'avoit pas son enjouement ordinaire, qu'il étoit rêveur contre sa coutume, & qu'il n'étoit pas

prompt à répondre aux demandes qu'on lui faisoit; ou s'il y répondoit, qu'il ne le faisoit pas à propos. Mais il n'avoit pas eu le moindre soupçon de la cause de ce changement. Dès qu'il le vit dans la situation où il étoit, il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec la Reine Gubare & qu'il ne fût amoureux. Il mit pied à terre assez loin de lui: après qu'il eût attaché son cheval à un arbre, il prit un grand détour, & s'en approcha sans faire de bruit, si près, qu'il lui entendit prononcer ces paroles.

Aimable Princesse du royaume de Samandal, s'écrioit-il, on ne m'a fait sans doute qu'une faible ébauche de votre beauté incomparable. Je vous tiens encore plus belle préférablement à toutes les Princesses du monde, que le soleil m'est beau préférablement.

blement à la lune & à tous les  
astres ensemble. J'irois dès ce  
moment vous offrir mon cœur,  
si je sçavois où vous trouver : il  
vous appartient, & jamais Prin-  
cesse ne le possédera que vous.

Le Roi Saleh n'en voulut pas  
entendre davantage, ils'avança,  
& en se faisant voir au Roi Be-  
der : à ce que je vois, mon neveu,  
lui dit-il, vous avez entendu ce  
que nous disions avanthier de la  
Princesse Giauhare, la Reine vô-  
tre mère & moi. Ce n'étoit pas  
nôtre intention, & nous avons  
crû que vous dormiez. Mon  
cher oncle, reprit le Roi Beder,  
je n'en ai pas perdu une parole,  
& j'en ai éprouvé l'effet que  
vous aviez prévu & que vous n'  
avez pû éviter. Je vous avois re-  
tenu exprès, dans le dessein de  
vous parler de mon amour avant  
votre départ, mais la honte de  
vous faire un aveu de ma foi-

blesse, si c'en est une d'aimer une Princesse si digne d'être aimée, m'a fermé la bouche. Je vous supplie donc par l'amitié que vous avez pour un Prince qui a l'honneur d'être votre alié de si pres, d'avoir pitié de moi, & de ne pas attendre à me procurer la vûe de la divine Gi-auhare, & d'obtenir le consentement du Roi son père pour nôtre mariage, à moins que vous n'aimiez mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir.

Ce discours du Roi de Perse embarrassâ fort le Roi Saleh: le Roi Saleh lui représenta, combien il lui étoit difficile qu'il lui donnât la satisfaction qu'il demandoit; qu'il ne pouvoit le faire sans l'emmener avec lui, & comme sa présence étoit nécessaire dans son royaume; que tout étoit à craindre s'ils s'en absentoit. Il le conjura de modérer sa  
pas.

passion, jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en état de pouvoir le contenter, en l'assurant qu'il y alloit emploier toute la diligence possible, & qu'il viendrait lui en rendre compte dans peu de jours. Le Roi de Perse n'écouta pas ces raisons: Oncle cruel, répartit-il, je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étois persuadé, & que vous aimez mieux que je meure, que de m'acorder la première prière que je vous ai faite de ma vie.

Je suis prêt de faire voir à votre Majesté, repliqua le Roi Saleh, qu'il n'y a rien que je ne veuille faire pour vous obliger; mais je ne puis vous emmener avec moi que vous n'en ayez parlé à la Reine votre mère: que diroit-elle de vous & de moi? Je le veux bien si elle y consent, & je joindrai mes prières aux vôtres. Vous n'ignorez pas, reprit

le Roi de Perse, que la Reine mère ne voudra jamais que je l'abandonne, & cette excuse me fait mieux connoître la dureté que vous avez pour moi. Si vous m'aimez autant que vous voulez que je le croie, il faut que vous retourniez en votre royaume des ce moment, & que vous m'emmeniez avec vous.

Le Roi Saleh forcé de céder à la volonté du Roi de Perse, tira une bague qu'il avoit au doigt, où étoient gravez les mêmes noms mystérieux de Dieu, que sur le sceau de Salomon, qui avoit fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui présentant: prenez cette bague, dit-il, mettez la à votre doigt, & ne craignez ni les eaux de la mer, ni sa profondeur. Le Roi de Perse prit la bague, & quand il l'eût mise au doigt: faites comme moi, lui dit encore le Roi Saleh,  
&

& en même tems ils s'élevèrent en l'air légèrement, en avançant vers la mer qui n'étoit pas éloignée, & où ils se plongèrent.

Le Roi marin ne mit pas beaucoup de tems à arriver à son Palais avec le Roi de Perse son neveu, qu'il mena d'abord à l'appartement de la Reine, à qui il le présenta. Le Roi de Perse baïsa la main de la Reine sa grand-mère, & la Reine l'embrassa avec une grande démonstration de joie. Je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé, lui dit-elle, je vois que vous vous portez bien, & j'en suis ravie; mais je vous prie de m'en apprendre de celles de la Reine Gulnare votre mère, & ma fille. Le Roi de Perse se garda bien de lui dire qu'il étoit parti sans prendre congé d'elle; il l'assura au contraire qu'il l'avoit laissée en parfaite santé; & qu'elle l'avoit

252 *Les mille & une Nuit,*

chargé de lui bien faire ses complimens. La Reine lui présenta ensuite les Princesses, & pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle entra dans un cabinet avec le Roi Saleh, qui lui aprit l'amour du Roi de Perse pour la Princesse Giauhare, sur le seul recit de sa beauté, contre son intention : qu'il l'avoit amené sans avoir pu s'en défendre, & qu'il alloit aviser aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoi que le Roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la passion du Roi de Perse, la Reine néanmoins lui sçut fort mauvais gré d'avoir parlé de la Princesse Giauhare devant lui avec si peu de precaution. Votre imprudence n'est point pardonnable, lui dit-elle; espérez-vous, que le Roi de Samandal, dont le caractère vous est si connu, au-  
ra

ra plus de considération pour vous, que pour tant d'autres Rois, à qui il a refusé sa fille avec un mépris si éclatant? Voulez-vous qu'il vous renvoie avec la même confusion?

Madame, reprit le Roi Saleh, je vous ai déjà marqué, que c'est contre mon intention, que le Roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la Princesse Giauhare à la Princesse ma sœur. La faute est faite, & nous devons songer qu'il l'aime très passionnément, & qu'il mourra d'affliction & de douleur si nous ne la lui obtenons, en quelque manière que ce soit. Je ne dois y rien oublier, puis que c'est moi, quoiqu'innocemment, qui ai fait le mal, & j'emploierai tout ce qui est en mon pouvoir pour y apporter remède. J'espère, Madame, que vous approuverez ma résolution, d'aller trouver moi-

même le Roi de Samandal avec un riche présent de pierreries, & lui demander la Princesse sa fille pour le Roi de Perse vôtre petit-fils. J'ai quelque confiance qu'il ne me refusera pas, & qu'il agréera de s'allier avec un des plus puissans Monarques de la terre.

Il eût été à souhaiter, repartit la Reine, que nous n'eussions pas été dans la nécessité de faire cette demande, dont il n'est pas sûr que nous aions un succès aussi heureux que nous le souhaiterions; mais comme il s'agit du repos & de la satisfaction du Roi mon petit-fils, j'y donne mon consentement: sur toute chose, puis que vous connoissez l'humeur du Roi de Samandal, prenez garde, je vous en supplie, de lui parler avec tous les égards qui lui sont dûs, & d'une manière si obligeante, qu'il ne s'en offense pas.

La Reine prépara le présent elle-même, & le composa de diamans, de rubis, d'émeraudes, & de files de perles, & les mit dans une cassette fort riche & fort propre. Le lendemain le Roi Saleh prit congé d'elle, & du Roi de Perse & partit avec une troupe choisie & peu nombreuse de ses officiers & de ses gens. Il arriva bien-tôt au royaume, à la Capitale, & au palais du Roi de Samandal, & le Roi de Samandal ne diféra pas de lui donner audience, dès qu'il eût appris son arrivée. Il se leva de son trône dès qu'il le vit paroître; & le Roi Saleh, qui voulut bien oublier ce qu'il étoit pour quelques momens, se prosterna à ses pieds en lui souhaitant l'accomplissement de tout ce qu'il pouvoit désirer. Le Roi de Samandal se baissa aussi-tôt pour le faire relever, & après qu'il lui eût fait prendre  
pla-

place auprès de lui, il lui dit qu'il étoit le bien venu, & lui demanda s'il y avoit quelque chose qu'il pût faire pour son service.

Sire, répondit le Roi Saleh, quand j'en aurois pas d'autre motif, que celui de rendre mes respects à un Prince des plus puissans qu'il y ait au monde, & si distingué par sa sagesse & par sa valeur, je ne marquerois que foiblement à votre Majesté combien je l'honore. Si Elle pouvoit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, Elle connoitroit la grande vénération dont il est rempli pour Elle, & le désir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. En disant ces paroles, il prit la cassette des mains d'un de ses gens, l'ouvrit, & en la lui présentant, il le supplia de vouloir bien l'agréer.

Prince, reprit le Roi de Samandal, vous ne me faites pas un  
pré-

présent de cette considération, que vous n'avez une demande proportionnée à me faire. Si c'est quelque chose qui dépend de mon pouvoir, je me ferai un très grand plaisir de vous l'accorder. Parlez, & dite moi librement en quoi je puis vous obliger.

Il est vrai, Sire, repartit le Roi Saleh, que j'ai une grace à demander à vôtre Majesté, & je me garderois bien de la lui demander s'il n'étoit en son pouvoir de me la faire. La chose dépend d'Elle si absolument, que je la demanderois en vain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les instances possibles, & je la supplie de ne me la pas refuser. Si cela est ainsi, repliqua le Roi de Samandal, vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'est, & vous verrez de quelle manière je sçai obliger, quand je le puis.

Si-

. Sire, lui dit alors le Roi Saleh, après la confiance, que vôtre Majesté veut bien que je prenne sur sa bonne volonté, je ne dissimulerai pas davantage, que je viens la supplier de nous honorer de son alliance, par le mariage de la Princesse Giubare son honorable fille, & de fortifier par-là la bonté intelligence qui unit les deux royaumes depuis si long-tems.

.. A ce discours, le Roi de Samandal fit de grands éclats de rire, en se laissant aller à la renverse sur le couffin où il avoit le dos appuyé, & d'une manière fort injurieuse au Roi Saleh. Roi Saleh, lui dit-il, d'un air de mépris, je m'étois imaginé que vous étiez un Prince d'un bon sens, sage, & avisé; & vôtre discours au contraire me fait connoître combien je me suis trompé. Dites moi, je vous prie, où étoit

vôtre esprit lorsque vous vous êtes formé une chimère aussi grande que celle dont vous venez de me parler. Avez-vous bien pû concevoir seulement la pensée d'aspirer au mariage d'une Princesse, fille d'un Roi aussi grand & aussi puissant que je le suis. Vous deviez mieux considérer auparavant la grande distance qu'il y a de vous à moi, & ne pas venir perdre dans un moment l'estime que je faisois de votre personne.

Le Roi Saleh fut extrêmement offensé d'une réponse si outrageante, & il eut bien de la peine à retenir son juste ressentiment : Que Dieu, Sire, reprit-il avec toute la modération possible, récompense votre Majesté comme Elle le mérite : Elle voudra bien que j'aye l'honneur de lui dire, que je ne demande pas la Princesse sa fille en mariage pour moi.

260 *Les mille & une Nuits,*  
moi. Quand cela seroit, bien loin  
que v<sup>ost</sup>re Majesté dût s'en of-  
fenser, ou la Princesse elle-mé-  
me, je croirois faire beaucoup de  
honneur à l'un & à l'autre: v<sup>ost</sup>re  
Majesté sçait bien, que je suis un  
des Rois de la Mer comme Elles  
que les Rois, mes prédécesseurs  
ne cèdent en rien, par leur an-  
cienneté, à aucune des autres fa-  
milles roiales, & que le royaume  
que je tiens d'eux, n'est pas  
moins florissant, ni moins puis-  
sant que de leur tems. Si Elle ne  
m'eût pas interrompu, elle eût  
bien-tôt compris, que la grace  
que je lui demande, ne me regar-  
de pas, mais le jeune Roi de Perse  
mon neveu, dont la puissance &  
la grandeur, non plus que ses  
qualitez personnelles ne doivent  
pas lui être inconnues. Tout le  
monde reconnoît que la Princes-  
se Giauhare est la plus belle per-  
sonne qu'il y ait sous les cieux,  
mais

mais il n'est pas moins vrai que le jeune Roi de Perse est le Prince le mieux fait & le plus accompli qu'il y ait sur la terre, & dans tous les royaumes de la mer; & les avis ne sont point partagez là-dessus. Ainsi, comme la grace que je demande, ne peut tourner qu'à une grande gloire pour Elle, & pour la Princesse Giauhare, elle ne doit pas douter que le consentement qu'elle donnera à une alliance si proportionnée, ne soit suivi d'une approbation universelle. La Princesse est digne du Roi de Perse, & le Roi de Perse n'est pas moins digne d'elle. Il n'y a Roi, ni Prince au monde qui puisse le lui disputer.

Le Roi de Samandal n'eût pas donné tant de loisir au Roi Saleh de lui parler sans l'interrompre, si l'emportement où il se mit, lui en eût laissé la liberté. Il fut encore du tems sans prendre la pa-

role, après qu'il eût cessé, tant il étoit hors de lui même. Il éclata enfin par des injures atroces & indignes d'un grand Roi. Chien, s'écria-t-il, tu oses me tenir ce discours; & préférer seulement le nom de ma fille devant moi? Penses-tu que le fils de ta sœur Gulnare puisse entrer en comparaison avec ma fille? qui es-tu toi? qui étoit ton père? qui est ta sœur, & qui est ton neveu? Son père n'étoit-il pas un chien, & fils de chien comme toi? qu'on arrête l'insolent, & qu'on lui coupe le cou.

Les officiers en petit nombre, qui étoient autour du Roi de Samandal, se mirent aussi-tôt en devoir d'obéir: mais comme le Roi Saleh étoit dans la force de son âge, léger & dispos, il s'échappa avant qu'ils eussent tiré le sabre, & il gagna la porte du palais où il trouva mille hommes de

de ses parens & de sa maison bien armez & bien équippez, qui ne faisoient que d'arriver. La Reine sa mère avoit fait réflexion sur le peu de monde qu'il avoit pris avec lui, & comme elle avoit pressenti la mauvaise réception que le Roi de Samandal pouvoit lui faire, elle les avoit envoiezz & prié de faire grande diligence. Ceux de ses parens, qui se trouvoient à la tête, se firent bon gré d'être arrivez si a propos, quand ils le virent venir avec ses gens qui le suivoient dans un grand desordre, & qu'on le poursuivoit. Sire, s'écrierent-ils au moment qu'il les joignit, de quoi s'agit-il? nous voici prêts de vous venger; vous n'avez qu'à commander.

Le Roi Saleh leur raconta la chose en peu de mots, se mit à la tête d'une grosse troupe, pendant que les autres restèrent à la porte

te

264 *Les mille & une Nuit*,  
te dont ils se saisirent, & retourna  
sur ses pas. Comme le peu d'ofi-  
ciers & de gardes qui l'avoient  
poursuivi, se furent dissipéz, il  
rentra dans l'appartement du Roi  
de Samandal, qui fut d'abord a-  
bandonné des autres & arrêté en  
même tems. Le Roi Saleh laissa  
du monde suffisamment auprès  
de lui, pour s'assurer de sa per-  
sonne, & it alla d'appartement en  
appartement, en cherchant celui  
de la Princesse Giauhare. Mais  
au premier bruit cette Princesse  
s'étoit élancée à la surface de la  
mer avec les femmes qui s'é-  
toient trouvées auprès d'elle,  
& s'étoit sauvée dans une Isle  
deserte.

Comme ces choses se passaient  
au palais du Roi de Samandal, des  
gens du Roi Saleh, qui avoient  
pris la fuite dès les premières  
menaces de ce Roi, mirent la  
Reine sa mère dans une grande  
alar-

alarme, en lui annonçant le danger où ils l'avoient laissé. Le jeune Roi Beder, qui étoit présent à leur arrivée, en fut d'autant plus alarmé qu'il se regarda comme la première cause de tout le mal qui en pouvoit arriver. Il ne se sentit pas assez de courage pour soutenir la présence de la Reine sa grand-mère, après le danger où étoit le Roi Saleh à son occasion. Pendant qu'il la vit occupée à donner les ordres, qu'elle jugea nécessaires dans cette conjoncture, il s'élança du fond de la mer, & comme il ne savoit quel chemin prendre pour retourner au royaume de Perse, il se sauva dans la même Isle où la Princesse Giauhare s'étoit sauvée.

Comme ce Prince étoit hors de lui-même, il alla s'asseoir au pied d'un grand arbre qui étoit environné de plusieurs autres.

Dans le temps qu'il reprenoit ses esprits, il entendit que l'on parloit: il prêta aussi-tôt l'oreille; mais il étoit un peu trop éloigné pour rien comprendre de ce que l'on disoit. Il se leva, & en s'avancant sans faire de bruit du côté d'où venoit le son des paroles, il aperçut entre des feuillages une beauté dont il fut ébloui. Sans doute, dit-il en lui-même en s'arrêtant, & en la considérant avec admiration, que c'est la Princesse Giauhare, que la frayeur a peut-être obligée d'abandonner le Palais du Roi son père; si ce n'est pas elle, elle ne mérite pas moins que je l'aime de toute mon ame. Il ne s'arrêta pas davantage, il se fit voir, & se s'approchant de la Princesse avec une profonde révérence. Madame, lui dit-il, je ne puis adremerciar le Ciel de la faveur qu'il me fait aujourd'hui, d'offrir à

mes yeux ce qu'il voit de plus beau. Il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que l'ocasion de vous faire offre de mes très humbles services. Je vous supplie, Madame, de l'accepter : une Personne comme vous ne se trouve pas dans cette solitude sans avoir besoin de secours.

Il est vrai, Seigneur, reprit la Princesse Giauhare, d'un air fort triste, qu'il est très extraordinaire à une Dame de mon rang de se trouver dans l'état où je suis. Je suis Princesse, fille du Roi de Samandal & je m'appelle Giauhare. J'étois tranquillement dans son Palais & dans mon appartement, lorsque tout à coup j'ai entendu un bruit éfroyable. On est venu m'annoncer aussi-tôt, que le Roi Saleh, je ne sçai pour quel sujet, avoit forcé le palais, & s'étoit saisi du Roi mon père, après avoir fait main-basse sur tous ceux

268 *Les mille & une Nuit,*  
de sa garde, qui lui avoient fait  
résistance. Je n'ai eu que le tems  
de me sauver, & de chercher ici  
un azyle contre sa violence.

Au discours de la Princesse, le  
Roi Beder eut de la confusion  
d'avoir abandonné la Reine sa  
grand-mère si brusquement, sans  
attendre l'éclaircissement de la  
nouvelle, qu'on lui avoit apor-  
tée. Mais il fut ravi, que le Roi  
son oncle se fût rendu maître de  
la personne du Roi de Samandal:  
il ne douta pas en effet que le Roi  
de Samandal ne lui accordât la  
Princesse pour avoir sa liberté.  
Adorable Princesse, repartit-il,  
votre douleur est très juste; mais  
il est aisé de la faire cesser avec la  
captivité du Roi votre père.  
Vous en tomberez d'accord, lors  
que vous sçauvez que je m'appelle  
Beder, que je suis Roi de Perse  
& que le Roi Saleh est mon on-  
cle. Je puis bien vous assurer, qu'  
il

il n'a aucun dessein de s'emparer des états du Roi votre père. Il n'a d'autre but que d'obtenir, que j'aye l'honneur & le bonheur d'être son gendre, en vous recevant de sa main pour épouse. Je vous avois déjà abandonné mon cœur sur le seul récit de votre beauté & de vos charmes. Loin de m'en repentir, je vous supplie de le recevoir, & d'être persuadée qu'il ne brûlera jamais que pour vous. J'ose espérer que vous ne le refuserez pas, & que vous considérerez, qu'un Roi qui est sorti de ses états, uniquement pour venir vous l'offrir, mérite de la reconnoissance. Souffrez donc, belle Princesse, que j'aye l'honneur d'aller vous présenter au Roi mon oncle. Le Roi votre père n'aura pas sitôt donné son consentement à nôtre mariage, qu'il le laissera maître de ses états comme auparavant,

La déclaration du Roi Beder ne produisit pas l'effet qu'il en avoit attendu. La Princeſſe ne l'avoit pas plûtôt aperçu, qu'à ſa bonne mine, à ſon air, & à la bonne grace avec laquelle il l'avoit abordée, elle l'avoit regardé comme une perſonne, qui ne lui eût pas déplû. Mais dès qu'elle eût appris par lui-même, qu'il étoit la cauſe du mauvais traitement qu'on venoit de faire au Roi ſon père, de la douleur qu'elle en avoit, de la frayeur qu'elle en avoit eue elle-même, par raport à ſa propre perſonne, & de la néceſſité où elle avoit été réduite de prendre la fuite, elle le regarda comme un ennemi avec qui elle ne devoit pas avoir de commerce. D'ailleurs quelque diſpoſition qu'elle eût à conſentir elle même au mariage qu'il déſiroit, comme elle jugea qu'une des raiſons que le Roi  
ſon

son père pouvoit avoir de rejeter cette aliance, c'étoit que le Roi Beder étoit né d'un Roi de la terre, elle étoit résolue de se soumettre entièrement à sa volonté sur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de son ressentiment: elle songea seulement au moyen de se délivrer adroitement d'entre les mains du Roi Beder, & en faisant semblant de le voir avec plaisir: Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté possible, vous êtes donc fils de la Reine Gulnare si célèbre par sa beauté singulière? J'en ai bien de la joie, & je suis ravie de voir en vous un Prince si digne d'elle. Le Roi mon père a grand tort de s'oposer si fortement à nous unir ensemble. Il ne vous aura pas plutôt vû, qu'il n'hésitera pas de nous rendre heureux l'un & l'autre. En disant ces paroles elle lui présenta la

272 *Les mille & une Nuit,*  
main pour marque d'amitié.

Le Roi Beder crut qu'il étoit au comble de son bonheur ; il avança la main & en prenant celle de la Princesse, il se baissa pour la baiser par respect : la Princesse ne lui en donna pas le tems : Téméraire, lui dit-elle, en le repoussant, & en lui crachant au visage, faute d'eau. *Quitte cette forme d'homme, & prends celle d'un oiseau blanc, avec le bec & les pieds rouges.* Dès qu'elle eût prononcé ces paroles, le Roi Beder fut changé en un oiseau de cette forme, avec autant de mortification que d'étonnement. *Prenez le, dit-elle aussi-tôt à une de ses femmes, & portez le dans l'Isle sèche.* Cette Isle n'étoit qu'un rocher afreux, où il n'y avoit pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiseau, & en exécutant l'ordre de la Princesse *Giauhare*, elle eût compassion  
de



ment du royaume à son absence ,  
 il vint rendre compte à la Reine  
 sa mère de l'action qu'il venoit  
 de faire. Il demanda où étoit le  
 Roi son neveu en arrivant , & il  
 aprit avec une grande surprise &  
 beaucoup de chagrin qu'il avoit  
 disparu. On est venu nous apren-  
 dre , lui dit la Reine , le grand  
 danger où vous étiez au palais du  
 Roi de Samandal , & pendant  
 que je donnois mes ordres pour  
 vous envoyer d'autres secours ,  
 ou pour vous venger , il a dispa-  
 ru. Il faut qu'il ait été épouvan-  
 té d'apprendre que vous étiez en  
 danger , & qu'il n'ait pas crû qu'  
 il fût en sûreté avec nous.

Cette nouvelle affigea extrê-  
 mement le Roi Saleh , qui se re-  
 pentit alors de la trop grande fa-  
 cilité qu'il avoit eue de conde-  
 scendre au désir du Roi Beder  
 sans en parler auparavant à la  
 Reine Gulnare. Il envoya après  
 lui

lui de tous les côtez ; mais quelque diligence qu'il pût faire, on ne lui en apporta aucune nouvelle, & au lieu de la joie qu'ils s'étoit déjà faite, d'avoir si fort avancé un mariage qu'il regardoit comme son ouvrage, la douleur qu'il eût de cet incident, auquel il ne s'atendoit pas, en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprît de ses nouvelles bonnes ou mauvaises, il laissa son royaume sous l'administration de la Reine sa mère, & alla gouverner celui du Roi de Samandal, qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance, quoi qu'avec tous les égards dûs à son caractère.

Le même jour que le Roi Saleh étoit parti pour retourner au royaume de Samandal, la Reine Gulnare mère du Roi Beder arriva chez la Reine sa mère. Cette Princesse ne s'étoit pas éton-

née de n'avoir pas vû revenir le Roi son fils, le jour de son départ. Elle s'étoit imaginée que l'ardeur de la chasse, comme cela lui étoit arrivé quelquefois, l'avoit emporté plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Mais quand elle vit qu'il n'étoit pas revenu le lendemain, ni le jour d'après, elle en fut dans une alarme dont il est aisé de juger par la tendresse qu'elle avoit pour lui. Cette alarme fut beaucoup plus grande quand elle eût appris des officiers qui l'avoient accompagné, & qui avoient été obligez de revenir après l'avoir cherché long-tems lui & le Roi Saleh son oncle sans les avoir trouvez, qu'il falloit qu'il leur fût arrivé quelque chose de fâcheux, ou qu'ils fussent ensemble en quelqu'endroit qu'ils ne pouvoient deviner; qu'ils avoient bien trouvé leurs chevaux; mais que pour  
leurs

leurs personnes ils n'en avoient eu aucune nouvelle, quelque diligence qu'ils eussent faite pour en apprendre. Sur ce raport elle avoit pris le parti de dissimuler & de cacher son affliction, & elle les avoit chargez de retourner sur leurs pas & de faire encore leurs diligences. Pendant ce tems-là elle avoit pris son parti, & sans rien dire à personne, si non aux femmes qui la servoient, qu'elle vouloit être seule, elle s'étoit plongée dans la mer pour s'éclaircir sur le soupçon qu'elle avoit, que le Roi Salch pouvoit avoir emmené le Roi de Perse avec lui.

Cette grande Reine eût été reçue par la Reine sa mère avec grand plaisir, si dès qu'elle l'eût aperçue, elle ne se fût doutée du sujet qui l'avoit amenée. Ma fille, lui dit-elle, ce n'est pas pour me voir que vous venez ici, je

m'en aperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles du Roi vôtre fils; & celles que j'ai à vous en donner, ne sont capables que d'augmenter vôtre affliction aussi-bien que la mienne. J'avois eu une grande joie de le voir arriver avec le Roi son oncle; mais je n'eus pas plûtôt appris qu'il étoit parti sans vous en avoir parlé, que je pris part à la peine que vous en souffririez. Elle lui fit ensuite le recit du zèle avec lequel le Roi Saleh étoit allé lui-même faire la demande de la Princesse Giauhare, & de ce qui en étoit arrivé, jusqu'à ce que le Roi Beder avoit disparu. J'ai envoyé du monde après lui, ajouta-t-elle, & le Roi mon fils, qui ne fait que de repartir pour aller gouverner le royaume de Samandal, a fait aussi ses diligences de son côté. C'a été sans succès jusqu'à présent, mais il faut espérer que nous

nous le reverrons lors que nous ne l'attendrons pas.

La désolée Gulnare ne se paya pas d'abord de cette espérance : elle regarda le Roi son cher fils comme perdu , & elle le pleura amèrement en mettant toute la faute sur le Roi son frère. La Reine sa mère lui fit considérer la nécessité qu'il y avoit qu'elle fît des efforts , pour ne pas succomber à sa douleur. Il est vrai , dit-elle , que le Roi vôtre frère ne devoit pas vous parler de ce mariage avec si peu de précaution , ni consentir jamais à amener le Roi mon petit-fils , sans vous en avertir auparavant. Mais comme il n'y a pas de certitude que le Roi de Perse soit péri absolument , vous ne devez rien négliger pour lui conserver son royaume. Ne perdez donc pas de tems , retournez à vôtre Capitale , vôtre présence y est nécessaire

re ; & il ne vous sera pas difficile de tenir toutes choses dans l'état paisible où elles sont, en faisant publier que le Roi de Perse a été bien aise de venir nous voir.

Il ne falloit pas moins qu'une raison aussi forte que celle-là, pour obliger la Reine Gulnare de s'y rendre: Elle prit congé de la Reine sa mère, & elle fut de retour au palais de la Capitale de Perse, avant qu'on se fût aperçû qu'elle s'en étoit absentée. Elle dépêcha aussi-tôt des gens pour rapeller les officiers qu'elle avoit renvoiez à l'enquête du Roi son fils, & leur anoncer qu'elle sçavoit où il étoit, & qu'on le reverroit bien-tôt. Elle en fit aussi répandre le bruit par toute la ville, & elle gouverna toutes choses de concert avec le premier ministre & le conseil avec la même tranquillité que si le Roi Beder eût été présent.

Pour.

Pour revenir au Roi Beder, que la femme de la Princesse Gi-  
auhare avoit porté & laissé dans  
l'Isle, comme nous l'avons dit :  
ce Monarque fut dans un grand  
étonnement quand il se vit seul,  
& sous la forme d'un oiseau. Il s'  
estima d'autant plus malheu-  
reux dans cet état qu'il ne sça-  
voit où il étoit, ni en quelle par-  
tie du monde le royaume de Per-  
se étoit situé. Quand il l'eût sçû,  
& qu'il eût assez connu la force  
de ses aîles pour se hasarder à  
traverser tant de mers & à s'y  
rendre; qu'eût-il gagné autre  
chose, que de se trouver dans la  
même peine & dans la même di-  
ficulté où il étoit, d'être connu  
non pour Roi de Perse, mais pas  
même pour un homme? Il fut  
contraint de demeurer où il é-  
toit, de vivre de la même nourri-  
ture que les oiseaux de son espé-  
ce, & de passer la nuit sur un ar-  
bre.

Au

Au bout de quelques jours un païsan fort adroit à prendre des oiseaux aux filets, arriva à l'endroit où il étoit, & eut une grande joie quand il eût aperçû un si bel oiseau d'une espèce qui lui étoit inconnue, quoiqu'il y eût de longues années qu'il chassoit aux filets. Il employa toute l'adresse dont il étoit capable, & il prit si bien ses mesures qu'il prit l'oiseau. Ravi d'une si bonne capture, qui selon l'estime qu'il en fit, devoit lui valoir plus que beaucoup d'autres oiseaux ensemble de ceux qu'il prénoit ordinairement, à cause de la rareté; il le mit dans une cage, & le porta à la ville. Dès qu'il fut arrivé au marché, un bourgeois l'arrêta, & lui demanda combien il vouloit vendre l'oiseau.

Au lieu de répondre à cette demande, le païsan demanda au bourgeois à son tour, ce qu'il en pré-

prétendoit faire quand il l'auroit acheté. Bon homme, reprit le bourgeois, que veux-tu que j'en fasse, si je ne le fais rôtir pour le manger. Sur ce pied-là, reparut le païsan, vous croiriez l'avoir bien acheté, si vous m'en aviez donné la moindre pièce d'argent. Je l'estime bien davantage; & ce ne seroit pas pour vous quand vous m'en donneriez une pièce d'or. Je suis bien vieux, mais depuis que je me connois je n'en ai pas encore vû un pareil. Je vais en faire un présent au Roi, il en connoîtra mieux le prix que vous.

Au lieu de s'arrêter au marché, le païsan alla au palais, où il s'arrêta devant l'apartement du Roi. Le Roi étoit près d'une fenêtre, d'où il voioit tout ce qui se passoit dans la place. Comme il eût aperçû le beloiseau, il envoya un oficier des eunuques avec

284 *Les mille & une Nuit,*  
avec ordre de le lui acheter. L'officier vint au païfan, & lui demanda combien il vouloit le vendre. Si c'est pour Sa Majesté, reprit le païfan, je la supplie d'agréer que je lui en fasse un présent, & je vous prie de le lui porter. L'officier porta l'oiseau au Roi, & le Roi le trouva si particulier, qu'il chargea l'officier de porter dix pièces d'or au païfan qui se retira très content; après quoi il mit l'oiseau dans une cage magnifique, & lui donna du grain & de l'eau dans des vases précieux.

Le Roi, qui étoit prêt de monter à cheval pour aller à la chasse, & qui n'avoit pas eu le tems de bien voir l'oiseau, se le fit apporter dès qu'il fut de retour. L'officier apporta la cage, & afin de le mieux considérer, le Roi l'ouvrit lui-même, & prit l'oiseau sur la main. En le regardant avec  
gran-

grande admiration, il demanda à l'officier s'il l'avoit vû manger. Sire, reprit l'officier, V<sup>ô</sup>tre Majesté peut voir que le vase de la mangeaille est encore plein, & je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. Le Roi dit qu'il falloit lui en donner de plusieurs sortes, afin qu'il choisit celle qui lui conviendroit.

Comme on avoit déjà mis la table, on servoit dans le tems que le Roi prescrivoit cet ordre; dès qu'on eût posé les plats, l'oiseau battit des aîles, s'échapa de la main du Roi, vola sur la table, où il se mit à béqueter sur le pain & sur les viandes, tantôt dans un plat, & tantôt dans un autre: le Roi en fut si surpris, qu'il envia l'officier des eunuques avvertir la Reine de venir voir cette merveille. L'officier raconta la chose à la Reine en peu de mots, & la Reine vint aussitôt. Mais dès que

que la Reine eût vû l'oiseau, elle se couvrit le visage de son voile, & voulut se retirer. Le Roi étonné de cette action, d'autant plus qu'il n'y avoit que des eunuques dans la chambre, & des femmes qui l'avoient suivie, lui demanda la raison qu'elle avoit d'en user ainsi.

Sire, répondit la Reine, Votre Majesté n'en sera plus étonnée, quand elle aura appris que cet oiseau n'est pas un oiseau comme elle se l'imagine, & que c'est un homme. Madame, reprit le Roi, plus étonné qu'auparavant, vous voulez vous railler de moi sans doute : vous ne me persuaderez pas qu'un oiseau soit un homme. Sire, reprit la Reine, Dieu me garde de me railler de votre Majesté : rien n'est plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire, & je l'affure que c'est le Roi de Perse, qui se nomme Beder, fils de la  
cé-

célèbre Gulnare Princesse d'un des plus grands Roiaumes de la Mer, neveu de Saleh, Roi de ce roiaume, & petit-fils de la Reine Farasche, mère de Gulnare & de Saleh; & c'est la Princesse Giauhare, fille du Roi de Samandal, qui l'a ainsi métamorphosé. Afin que le Roi n'en pût pas douter, elle lui raconta comment & pourquoi la Princesse Giauhare s'étoit ainsi vengée du mauvais traitement que le Roi Saleh avoit fait au Roi de Samandal son père.

Le Roi eut d'autant moins de peine à ajoûter foi à tout ce que la Reine lui raconta de cette histoire, qu'il sçavoit qu'elle étoit une Magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu au monde, & que comme elle n'ignoroit rien de tout ce qui s'y passoit, il étoit d'abord informé par son moica des mauvais desseins des  
Rois

288 *Les mille Et une Nuit*,  
Rois ses voisins contre lui, & les  
prévenoit. Il eut compassion du  
Roi de Perse, & il pria la Reine  
avec instance de rompre l'en-  
chantement qui le retenoit sous  
cette forme.

La Reine y consentit avec be-  
aucoup de plaisir : Sire, dit-elle  
au Roi, que vôtre Majesté pren-  
ne la peine d'entrer dans son ca-  
binet avec l'oiseau; je lui ferai  
voir en peu de momens un Roi  
digne de la considération qu'el-  
le a pour lui. L'oiseau, qui avoit  
cessé de manger pour être aten-  
tif à l'entretien du Roi & de la  
Reine, ne donna pas au Roi la  
peine de le prendre; il passa le  
premier dans le cabinet, où la  
Reine entra bien-tôt après avec  
un vase plein d'eau à la main.  
Elle prononça sur le vase des pa-  
roles inconnues au Roi, jusqu'à  
ce que l'eau commença à bouil-  
lonner; elle en prit aussi-tôt dans  
la

la main , & en la jettant sur l'oiseau: *Par la vertu des paroles saintes & mystérieuses , que je viens de prononcer , dit-elle , & au nom du Créateur du Ciel & de la Terre , qui ressuscite les morts , & maintient l'Univers dans son état ; quitte cette forme d'oiseau , & reprends celle que tu as reçue de ton Créateur.*

La Reine avoit à peine achevé ces paroles , qu'au lieu de l'oiseau , le Roi vit paroître un jeune Prince de belle taille , dont le bel air & la bonne mine le charmèrent. Le Roi Beder se prosterna d'abord , & rendit grâces à Dieu de celle qu'il venoit de lui faire. Il prit la main du Roi en se relevant & la baïsa , pour lui marquer sa parfaite reconnoissance. Le Roi l'embrassa avec bien de la joie , & lui témoigna combien il avoit de satisfaction de le voir. Il voulut aussi remercier la Reine ; mais elle s'étoit déjà retirée &

299 : *Les mille & une Nuits* ,  
son appartement. Le Roi le fit  
mettre à table avec lui , & après  
le repas il le pria de lui raconter ,  
comment la Princesse Giauhare  
avoit eu l'inhumanité de trans-  
former en oiseau un Prince aussi  
aimable qu'il l'étoit ; & le Roi de  
Perse le satisfit d'abord. Quand  
il eût achevé , le Roi indigné du  
procédé de la Princesse , ne put s'  
empêcher de la blâmer. Il étoit  
louable à la Princesse de Saman-  
dal , reprit-il , de n'être pas in-  
sensible au traitement , qu'on a-  
voit fait au Roi son père ; mais  
qu'elle ait poussé la vengeance à  
un si grand excès contre un Prin-  
ce qui ne devoit pas en être ac-  
cusé , c'est de quoi elle ne se ju-  
stifiera jamais auprès de person-  
ne. Mais laissons ce discours , &  
dites moi en quoi je puis vous o-  
bliger davantage.

Sire , repartit le Roi Beder , l'  
obligation que j'ai à votre Maje-  
sté

sté est si grande, que je devrois demeurer toute ma vie auprès d'Elle, pour lui en témoigner ma reconnoissance. Mais puis qu'elle ne met pas de bornes à sa générosité, je la supplie de vouloir bien m'accorder un de ses vaisseaux pour me remener en Perse, où je crains que mon absence, qui n'est déjà que trop longue, n'ait causé du desordre, & même que la Reine ma mère, à qui j'ai caché mon départ, ne soit morte de douleur, dans l'incertitude où elle doit avoir été de ma vie, ou de ma mort.

Le Roi lui accorda ce qu'il demandoit de la meilleure grace du monde, & sans diferer il donna l'ordre pour l'équipement d'un vaisseau le plus fort, & le meilleur voilier qu'il eût dans sa flote nombreuse. Le vaisseau fut bien-tôt fourni de tous ses agrès, de matelots, de soldats, de provisions

292 *Les mille & une Nuit,*  
sions & de munitions nécessaires, & dès que le vent fut favorable, le Roi Beders'y embarqua après avoir pris congé du Roi, & l'avoir remercié de tous les bien-faits, dont il lui étoit redevable.

Le vaisseau mit à la voile avec plein vent en poupe, qui le fit avancer considérablement dans sa route dix jours sans discontinuer: l'onzième jour il devint un peu contraire; il augmenta, & enfin il fut si violent qu'il causa une tempête furieuse. Le vaisseau ne s'écarta pas seulement de sa route, il fut encore si fortement agité, que tous les mâts se rompirent, & que porté au gré du vent il donna sur une séche & s'y brisa.

La plus grande partie de l'équipage fut submergée d'abord; des autres, les uns se fièrent à la force de leurs bras pour se sauver  
à

à la nage, & les autres se prirent à quelque pièce de bois, ou à une planche. Beder fut des derniers, & emporté tantôt par les courans, & tantôt par les vagues dans une grande incertitude de sa destinée, il s'aperçut enfin qu'il étoit près de terre, & peu loin d'une ville de grande apparence. Il profita de ce qui lui restoit de force pour y aborder, & il arriva enfin si près du rivage où la mer étoit tranquille, qu'il toucha le fond. Il abandonna aussitôt la pièce de bois qui lui avoit été d'un si grand secours. Mais en s'avançant dans l'eau pour gagner la grève, il fut fort surpris de voir acourir de toutes parts des chevaux, des chameaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des vaches, des taureaux, & d'autres animaux, qui bordèrent le rivage, & se mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pied. Il

eut toutes les peines du monde à vaincre leur obstination & à se faire passage. Quand il en fut venu à bout, il se mit à l'abri de quelques rochers jusqu'à ce qu'il eût un peu repris haleine, & qu'il eût séché son habit au soleil.

Lors que ce Prince voulut s'avancer pour entrer dans la ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux, comme s'ils eussent voulu le détourner de son dessein, & lui faire comprendre qu'il y avoit du danger pour lui.

Le Roi Beder entra dans la ville, & il vit plusieurs rues belles & spacieuses; mais avec un grand étonnement de ce qu'il ne rencontroit personne. Cette grande solitude lui fit considérer, que ce n'étoit pas sans sujet, que tant d'animaux avoient fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour l'obliger de s'en éloigner, plutôt  
que

que d'y entrer. En avançant néanmoins il remarqua plusieurs boutiques ouvertes, qui lui firent connoître que la ville n'étoit pas aussi dépeuplée qu'il se l'étoit imaginé. Il s'aprocha d'une de ces boutiques, où il y avoit plusieurs sortes de fruits exposez en vente d'une manière fort propre, & salua un vieillard qui y étoit assis.

Le vieillard, qui étoit occupé à quelque chose, leva la tête, & comme il vit un jeune homme qui marquoit quelque chose de grand, il lui demanda d'un air qui témoignoit beaucoup de surprise, d'où il venoit, & quelle occasion l'avoit amené. Le Roi-Beder le satisfit en peu de mots, & le vieillard lui demanda encore s'il n'avoit rencontré personne en son chemin. Vous êtes le premier que j'aye vû, répartit le Roi, & je ne puis comprendre, qu'

qu'une ville si belle, & de tant d'apparence, soit deserte comme elle l'est. Entrez, ne demeurez pas davantage à la porte, repliqua le vieillard, peut-être vous en arriveroit-il quelque mal. Je satisferai votre curiosité à loisir, & je vous dirai la raison, pourquoi il est bon que vous préniez cette précaution.

Le Roi Beder ne se le fit pas dire deux fois, il entra & s'assit près du vieillard. Mais comme le vieillard avoit compris par le recit de sa disgrâce, que le Prince avoit besoin de nourriture, il lui présenta d'abord de quoi reprendre des forces; & quoique le Roi Beder l'eût prié de lui expliquer, pourquoi il avoit pris la précaution de le faire entrer, il ne voulut néanmoins lui rien dire qu'il n'eût achevé de manger. C'est qu'il craignoit, que les choses fâcheuses qu'il avoit à lui di-

di-

dire, ne l'empêchassent de manger tranquillement. En éfet, quand il vit qu'il ne mangeoit plus. Vous devez bien remercier Dieu, lui dit-il, de ce que vous êtes venu jusques chez moi sans aucun accident. Eh! pour quel sujet? reprit le Roi Beder éfrayé & alarmé.

Il faut que vous sçachiez, repartit le vieillard, que cette ville s'apelle *la ville des enchantemens*, & qu'elle est gouvernée non pas par un Roi, mais par une Reine: & cette Reine, qui est la plus belle personne de son sexe dont on ait jamais entendu parler, est aussi Magicienne; mais la plus insigne & la plus dangereuse que l'on puisse connoître. Vous en ferez convaincu, quand vous sçaurez que tous ces chevaux, ces mulets, & ces autres animaux que vous avez vûs, sont autant d'hommes comme vous  
&

298 *Les mille & une Nuit*,  
& comme moi, qu'elle a ainsi  
métamorphosé par son art dia-  
bolique. Autant de jeunes gens  
bienfaits comme vous, qui en-  
trent dans la ville, se trouvent  
arrêtez par des gens apostez, qui  
de gré ou de force les conduisent  
devant Elle. Elle les reçoit avec  
un accueil des plus obligeans;  
elle les caresse, elle les régale, el-  
le les loge magnifiquement, &  
elle leur donne tant de facilitez  
pour leur persuader qu'elle les  
aime, qu'elle n'a pas de peine à y  
réussir; mais elle ne les laisse pas  
jouir long-tems de leur bonheur  
prétendu: il n'y en a pas un qu'elle  
ne métamorphose en quelque  
animal, ou en quelque oiseau au  
bout de quarante jours selon qu'  
elle le juge à propos. Vous m'a-  
vez parlé de tous ces animaux  
qui se sont présentez pour vous  
empêcher d'aborder à terre & d'  
entrer dans la ville; c'est qu'ils ne  
pou-

pouvoient vous faire comprendre d'une autre manière le danger au quel vous vous exposiez, & qu'ils faisoient ce qui étoit en leur pouvoir pour vous en détourner.

Ce discours affligea très sensiblement le jeune Roi de Perse. Hélas ! s'écria-t-il, à quelle extrémité suis-je réduit par ma mauvaise destinée ! je suis à peine délivré d'un enchantement dont j'ai encore horreur, que je me vois exposé à quelque autre plus terrible. Cela lui donna lieu de raconter son histoire au vieillard plus au long, de lui parler de sa naissance, de sa qualité, de sa passion pour la Princesse de Samandal, & de la cruauté qu'elle avoit eue de le changer en un oiseau au moment qu'il venoit de la voir & de lui faire la déclaration de son amour.

Quand ce Prince eût achevé

300 *Les mille & une Nuit*,  
par le bonheur qu'il avoit eu de  
trouver une Reine, qui avoit  
rompu cet enchantement, & par  
des témoignages de la peur qu'il  
avoit de retomber dans un plus  
grand malheur, le vieillard qui  
voulut le rassurer : quoique ce  
que je vous ai dit de la Reine Ma-  
gicienne & de sa méchanceté, lui  
dit-il, soit véritable, cela ne doit  
pas néanmoins vous donner la  
grande inquiétude où je vois que  
vous êtes. Je suis aimé de tou-  
te la ville, je ne suis pas même  
inconnu à la Reine, & je puis di-  
re qu'elle a beaucoup de confi-  
dération pour moi. Ainsi, c'est  
un grand bonheur pour vous, que  
votre bonne fortune vous ait a-  
dressé à moi plutôt qu'à un au-  
tre. Vous êtes en sûreté dans ma  
maison, où je vous conseille de  
demeurer, si vous l'agréez ainsi ;  
pourvu que vous ne vous en é-  
cartiez pas, je vous garentis qu'  
il

il ne vous arrivera rien qui puisse vous donner sujet de vous plaindre de ma mauvaise foi. De la sorte il n'est pas besoin que vous vous contraigniez en quoi que ce soit.

Le Roi Beder remercia le vieillard de l'hospitalité qu'il exerçoit envers lui & de la protection qu'il lui donnoit avec tant de bonne volonté. Ils'assit à l'entrée de la boutique, & il n'y parut pas plûtôt, que sa jeunesse & sa bonne mine attirèrent les yeux de tous les passans. Plusieurs s'arrêtèrent même, & firent compliment au vieillard sur ce qu'il avoit aquis un esclave si bien fait, comme ils se l'imaginoient. Et ils en paroissoient d'autant plus surpris qu'ils ne pouvoient comprendre qu'un scribe au jeune homme eût échappé à la diligence de la Reine. Ne croiez pas que ce soit un esclave,

302 *Les mille & une Nuit*,  
leur disoit le vieillard, vous sçavez que je ne suis ni assez riche, ni de condition, pour en avoir de cette conséquence. C'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois qui est mort; & comme je n'ai pas d'enfans, je l'ai fait venir pour me tenir compagnie. Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il devoit avoir de son arrivée; mais en même tems ils ne pûrent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avoient que la Reine ne le lui enlevât. Vous la connoissez, lui disoient-ils, & vous ne devez pas ignorer le danger au quel vous vous êtes exposé après tous les exemples que vous en avez. Quelle douleur seroit la vôtre, si elle lui faisoit le même traitement qu'à tant d'autres que nous sçavons!  
Je vous suis bien obligé, reprenoit le vieillard de la bonne amitié que vous me témoignez & de  
la

la part que vous prénez à mes intérêts, & je vous en remercie avec toute la reconnoissance qu'il m'est possible. Mais je me garderai bien de penser même, que la Reine voulût me faire le moindre déplaisir après toutes les bontez qu'elle ne cesse d'avoir pour moi. Au cas qu'elle en apprenne quelque chose, & qu'elle m'en parle, j'espère qu'elle ne songera pas seulement à lui, dès que je lui aurai marqué qu'il est mon neveu.

Le vieillard étoit ravi d'entendre les louanges qu'on donnoit au jeune Roi de Perse : il y prenoit part comme si véritablement il eût été son propre fils, & il conçût pour lui une amitié, qui augmenta à mesure que le séjour, qu'il fit chez lui, lui donna lieu de le mieux connoître. Il y avoit environ un mois qu'ils vivoient ensemble, lors qu'un jour  
que

que le Roi Beder étoit assis à l'entrée de la boutique à son ordinaire ; la Reine Labe , c'est ainsi que s'apelloit la Reine Magicienne, vint passer devant la maison du vieillard avec grande pompe. Le Roi Beder n'eût pas plutôt aperçû la tête des gardes qui marchotent devant elle, qu'il se leva , rentra dans la boutique , & demanda au vieillard son hôte ce que cela signifioit. C'est la Reine qui va passer , reprit-il , mais demeurez & ne craignez rien.

Les gardes de la Reine Labe, habillez d'un habit uniforme, couleur de pourpre, montez & équipez avantageusement, passèrent en quatre files, le sabre haut, au nombre de mille, & il n'y eût pas un officier, qui ne saluât le vieillard en passant devant sa boutique. Ils furent suivis d'un pareil nombre d'eunuques habillez.

lez de brocard & mieux montez, dont les officiers lui firent le même honneur. Après eux, autant de jeunes demoiselles, presque toutes également belles, richement habillées & ornées de pierrieres venoient à pied d'un pas grave, avec la demi pique à la main, & la Reine Labe paroiffoit au milieu d'elles sur un cheval tout brillant de diamans avec une selle d'or, & une housse d'un prix inestimable. Les jeunes demoiselles saluèrent aussi le vieillard à mesure qu'elles passoient, & la Reine frappée de la bonne mine du Roi Beder, s'arrêta devant la boutique. Abdallah, lui dit-elle, c'est ainsi qu'il s'appelloit, dites moi, je vous prie, est-ce à vous cet esclave si bien fait & si charmant ? y a-t-il long-tems que vous avez fait cette acquisition ?

Avant de répondre à la Reine,

Ab-

Abdallah se prosterna contre terre, & en se relevant: Madame, lui dit-il, c'est mon neveu, fils d'un frere que j'avois, qui est mort il n'y a pas long tems. Comme je n'ai pas d'enfans, je le regarde comme mon fils & je l'ai fait venir pour ma consolation & pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laisserai.

La Reine Labe, qui n'avoit encore vû personne de comparable au Roi Bedet, & qui venoit de concevoir une forte passion pour lui, songea sur ce discours à faire en sorte que le vieillard le lui abandonnât. Bon père, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un présent? ne me refusez pas je vous en prie: je jure par le feu & par la lumière, que je le ferai si grand & si puissant, que jamais particulier au monde n'aura fait une si haute fortune. Quand j'au-  
rois

rois le dessein de faire mal à tout le genre humain, il fera le seul à qui je me garderai d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande, plus sur l'amitié que je sçai que vous avez pour moi, que sur l'estime que je fais & que j'ai toujours faite de vôtre personne.

Madame, reprit le bon Abdallah, je suis infiniment obligé à Vôtre Majesté de toutes les bontez qu'elle a pour moi, & de l'honneur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'est pas digne d'aprocher d'une si grande Reine; je supplie Vôtre Majesté de trouver bon qu'il s'en dispense.

Abdallah, repliqua la Reine, je m'étois flatée que vous m'aimiez davantage, & je n'eusse jamais crû que vous deussiez me donner une marque si évidente du peu d'état que vous faites de mes prières. Mais je jure encore  
une

308 *Les mille & une Nuit*,  
une fois par le feu & par la lu-  
mière, & même par ce qu'il y a  
de plus sacré dans ma Religion  
que je ne passerai pas outre, que  
je n'aye vaincu votre opiniâtre-  
té. Je comprends fort bien ce qui  
vous fait de la peine; mais je vous  
promets que vous n'aurez pas le  
moindre sujet de vous repentir  
de m'avoir obligé si sensible-  
ment.

Le vicillard Abdallah eut une  
mortification inexprimable par  
rapport à lui, & par rapport au  
Roi Beder, d'être forcé de céder  
à la volonté de la Reine: Mada-  
me, reprit-il, je ne veux pas que  
Vôtre Majesté ait lieu d'avoir si  
mauvaise opinion du respect que  
j'ai pour elle, ni de mon zèle  
pour contribuer à tout ce qui  
peut lui faire plaisir. J'ai une con-  
fiance entière sur sa parole, & je  
ne doute pas qu'elle ne me la  
tienne. Je la supplie seulement de  
di-

différer à faire un si grand honneur à mon neveu jusqu'au premier jour qu'elle repassera. Ce sera donc demain, repartit la Reine, & en disant ces paroles, elle baissa la tête pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avoit, & reprit le chemin de son Palais.

Quand la Reine Labe eût achevé de passer avec toute la pompe qui l'accompagnoit: Mon fils; dit le bon Abdallah au Roi Beder, qu'il s'étoit accoutumé d'appeler ainsi, afin de ne le pas faire connoître en parlant de lui en public: je n'ai pû, comme vous l'avez vû vous même, refuser à la Reine ce qu'elle m'a demandé avec la vivacité dont vous avez été témoin, afin de ne lui pas donner lieu d'en venir à quelque violence d'éclat ou secrète, en employant son art magique, & de vous faire, autant par dépit con-

tre

tre vous que contre moi, un traitement plus cruel & plus signalé qu'à tous ceux dont elle a pû disposer jusqu'à présent, comme je vous en ai déjà entretenu. J'ai quelque raison de croire qu'elle en usera bien, comme elle me l'a promis par la considération toute particulière qu'elle a pour moi. Vous l'avez pû remarquer vous même par celle de toute fa-  
cour, & par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle seroit bien maudite du Ciel si elle me trompoit; mais elle ne me tromperoit pas impunément, & je sçaurois bien m'en venger.

Ces assurances qui paroïssent fort incertaines, ne firent pas un grand éfet sur l'esprit du Roi Beder. Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetez de cette Reine, reprit-il, je ne vous dissimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépri-  
sc-

férois peut être tout ce que vous m'en avez pû dire, & je me laif-ferois éblouir par l'éclat de la grandeur qui l'environne, si je ne ſçavois déjà par expérience ce que c'est que d'être à la discrétion d'une Magicienne. L'état, où je me ſuis trouvé par l'enchantement de la Princesse Gi-auhare, & dont il ſemble que je n'ai été délivré que pour rentrer presque auffi-tôt dans un autre, me la fait regarder avec horreur. Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage, & firent con-noître avec quelle répugnance il ſe voioit dans la néceſſité fatale d'être livré à la Reine Labe.

Mon fils, repartit le vieillard Abdallah, ne vous affigez pas: j'avoue qu'on ne peut pas faire un grand fondement ſur les promeſſes & même ſur les ſermens d'une Reine ſi pernicieuſe. Je veux bien que vous ſçachiez que tout  
ſon

son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à moi. Elle ne l'ignore pas, & c'est pour cela préférablement à toute autre chose, qu'elle a tant d'égards pour moi. Je sçaurois bien l'empêcher de vous faire le moindre mal, quand elle seroit assez perfide pour oser entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi, & pourvû que vous suiviez exactement les avis que je vous donnerai avant que je vous abandonne à elle, je vous suis garant qu'elle n'aura pas plus de puissance sur vous que sur moi.

La Reine Magicienne ne manqua pas de passer le lendemain devant la boutique du vieillard Abdallah avec le même train qu'elle eut le jour d'auparavant, & le vieillard l'atendoit avec un grand respect. Bon père, lui dit-elle en s'arrêtant, vous devez juger de l'impatience où je suis d'

avoir vôtre neveu auprès de moi, par mon exactitude à venir vous faire souvenir de vous aquiter de vôtre promesse. Je sçai que vous êtes homme de parole & je ne veux pas croire que vous ayez changé de sentiment.

Abdallah, qui s'étoit prosterné dès qu'il avoit vû que la Reine s'aprochoit, se releva quand elle eût cessé de parler, & comme il ne voulut pas que personne entendit ce qu'il avoit à lui dire, il s'avança avec respect jusqu'à la tête de son cheval, & en lui parlant bas: Puissante Reine, dit-il, je suis persuadé que Vôtre Majesté ne prend pas en mauvaise part la difficulté que je fis de lui confier mon neveu; dès hier elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui; mais je la supplie d'avoir pour agréable de mettre en oubli tous

314 *Les mille & une Nuit,*  
les secrets de cette science mer-  
veilleuse qu'elle possède au sou-  
verain degré. Je regarde mon  
neveu comme mon propre fils,  
& Votre Majesté me mettroit  
au desespoir, si elle en usoit avec  
lui d'une autre manière qu'elle a  
eu la bonté de me le promettre.

Je vous le promets encore, re-  
partit la Reine, & je vous répète  
par le même serment qu'hier,  
que vous & lui vous aurez tout  
sujet de vous louer de moi. Je  
vois bien que je ne vous suis pas  
encore assez connue, ajouta t-  
elle; vous ne m'avez vûe jusqu'à  
présent que le visage couvert;  
mais comme je trouve votre ne-  
veu digne de mon amitié, je veux  
vous faire voir que je ne suis pas  
indigne de la sienne. En disant  
ces paroles, elle laissa voir au Roi  
Beder, qui s'étoit approché avec  
Abdallah, une beauté incompa-  
rable. Mais le Roi Beder en fut  
peu

peu touché: en éfet, ce n'est pas assez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions soient aussi régulières que la beauté est accomplie.

Dans le tems que le Roi Beder faisoit ces réflexions les yeux attachés sur la Reine Labe, le vicillard Abdallah se tourna de son côté, & en le prenant par la main, il le lui présenta. Le voilà, Madame, lui dit il, je supplie Vôte Majesté encore une fois de se souvenir qu'il est mon neveu, & de permettre qu'il vienne me voir quelquefois. La Reine le lui promit, & pour lui marquer sa reconnoissance, elle lui fit donner un sac de mille pièces d'or qu'elle avoit fait apporter. Ils'excusa d'abord de le recevoir; mais elle voulut absolument qu'il l'acceptât, & il ne pût s'en dispenser. Elle avoit fait amener un cheval aussi richement harnaché

316 *Les mille & une Nuit*,  
que le sien, pour le Roi de Perse.  
On le lui présenta, & pendant  
qu'il mettoit le pied à l'étrier; j'  
oubliois, dit la Reine à Abdal-  
lah, de vous demander comment  
s'appelle votre neveu. Comme il  
lui eût répondu qu'il se nom-  
moit Beder, (*pleine Lune*) on s'  
est mépris, reprit-elle, on de-  
voit plutôt le nommer Schems,  
*Soleil*.

Dès que le Roi Beder fut mon-  
té à cheval, il voulut prendre son  
rang derrière la Reine; mais elle  
le fit avancer à sa gauche, & vou-  
lut qu'il marchât à côté d'elle.  
Elle regarda Abdallah, & après  
lui avoir fait une inclination de  
tête, elle reprit sa marche.

Au lieu de remarquer sur le vi-  
sage du peuple une certaine sa-  
tisfaction, accompagnée de res-  
pect à la vue de leur Souveraine;  
le Roi Beder s'aperçut au con-  
traire, qu'on la regardoit avec  
mé-

mépris, & même que plusieurs faisoient mille imprécations contre elle. La Magicienne, disoient quelques-uns, a trouvé un nouveau sujet d'exercer sa méchanceté: le Ciel ne délivrera-t-il jamais le monde de sa tyrannie? Pauvre étranger! s'écrioient d'autres; tu es bien trompé si tu crois que ton bonheur durera long-tems: c'est pour rendre ta chute plus affommante, que l'on t'élève si haut. Ces discours lui firent connoître que le vicillard Abdallah lui avoit dépeint la Reine Labe telle qu'elle étoit en éfet. Mais comme il ne dépendoit plus de lui de se tirer du danger où il étoit, il s'abandonna à la providence, & à ce qu'il plairoit au Ciel de décider de son sort.

La Reine Magicienne arriva à son palais, & quand elle eût mis pied à terre, elle se fit donner la main par le Roi Beder, & entra

avec lui accompagnée de ses femmes & des officiers de ses eunuques. Elle lui fit voir elle-même tous les apartemens, où il n'y avoit qu'or massif, pierreries, & que meubles d'une magnificence singulière. Quand elle l'eût mené dans son cabinet, elle s'avança avec lui sur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beauté enchantée. Le Roi Beder louoit tout ce qu'il voioit avec beaucoup d'esprit, d'une manière néanmoins qu'elle ne pouvoit se douter, qu'il fût autre personnage que le neveu du vieillard Abdallah. Ils s'entretenrent de plusieurs choses indifférentes, jusqu'à ce qu'on vint avertir la Reine que l'on avoit servi.

La Reine & le Roi Beder se levèrent & allèrent se mettre à table. La table étoit d'or massif, & les plats de même matière. Ils

man-

mangèrent; & ils ne bûrent presque pas jusqu'au dessert; mais alors la Reine se fit emplir sa coupe d'or d'excellent vin, & après qu'elle eût bû à la santé du Roi Beder, elle la fit remplir sans la quitter, & la lui présenta. Le Roi Beder la reçut avec beaucoup de respect, & par une inclination de tête fort bas, il lui marqua qu'il bûvoit réciproquement à sa santé.

Dans le même tems dix femmes de la Reine Labe entrèrent avec des instrumens dont elles firent un agréable concert avec leurs voix, pendant qu'ils continuèrent de boire bien avant dans la nuit. A force de boire enfin, ils s'échauffèrent si fort l'un & l'autre, qu'insensiblement le Roi Beder oublia que la Reine étoit Magicienne, & qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle Reine qu'il y eût au monde. Dès

que la Reine se fût aperçûe qu'elle l'avoit amené au point qu'elle souhaitoit, elle fit signe aux eunuques & à ses femmes de se retirer. Ils obéirent, & le Roi Beder & elle couchèrent ensemble.

Le lendemain, la Reine & le Roi Beder allèrent au bain dès qu'ils furent levez, & au sortir du bain, les femmes qui y avoient servi le Roi, lui présentèrent du linge blanc, & un habit des plus magnifiques. La Reine, qui avoit pris aussi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'au paravant, vint le prendre, & ils allèrent ensemble à son appartement. On leur servit un bon repas, après quoi ils passèrent la journée agréablement, à la promenade dans le jardin, & à plusieurs sortes de divertissemens.

La Reine Labe traita & régala le Roi Beder de cette manière  
pen-

pendant quarante jours , comme elle avoit coûtume d'en user envers tous ses amans. La nuit du quarantième qu'ils étoient couchés , comme elle croioit que le Roi Beder dormoit , elle se leva sans faire de bruit ; mais le Roi Beder qui étoit éveillé , & qui s'aperçut qu'elle avoit quelque dessein , fit semblant de dormir , & fut attentif à ses actions. Lors qu'elle fut levée , elle ouvrit une cassette , d'où elle tira une boîte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre & en fit une traînée au travers de la chambre. Aussi-tôt cette traînée se changea en un ruisseau d'une eau très claire , au grand étonnement du Roi Beder. Il en trembla de frayeur , & il se contraignit davantage à faire semblant qu'il dormoit , pour ne pas donner à connoître à la Magicienne qu'il fût éveillé.

La Reine Labe puisa de l'eau du ruisseau dans un vase, & en versa dans un bassin, où il y avoit de la farine, dont elle fit une pâte qu'elle pétrit fort long-tems. Elle y mit enfin de certaines drogues qu'elle prit en différentes boëtes, & elle en fit un gâteau, qu'elle mit dans une tourtière couverte. Comme avant toute chose elle avoit allumé un grand feu, elle tira de la braise, mit la tourtière dessus; & tandis que le gâteau cuisoit, elle remit les vases & les boëtes, dont elle s'étoit servie, en leur lieu; & à de certaines paroles qu'elle prononça, le ruisseau qui couloit au milieu de la chambre disparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de dessus la braise & le porta dans un cabinet, après quoi elle revintoucher avec le Roi Beder, qui sçut si bien dissimuler, qu'elle n'eût pas le moindre soupçon qu'il eût

eût rien vû de tout ce qu'elle venoit de faire.

Le Roi Beder, à qui les plaisirs & les divertissemens avoient fait oublier le bon vieillard Abdallah son hôte depuis qu'il l'avoit quité, se souvint de lui, & crut qu'il avoit besoin de son conseil après ce qu'il avoit vû faire à la Reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il témoigna à la Reine le désir qu'il avoit de l'aller voir, & la supplia de vouloir bien le lui permettre. Hé quoi ! mon cher Beder, reprit la Reine, vous ennuyez vous déjà, je ne dis pas de demeurer dans un palais si superbe, & où vous devez trouver tant d'agrémens ; mais de la compagnie d'une Reine qui vous aime si passionnément, & qui vous donne tant de marques de son estime.

Grande Reine, reprit le Roi Beder, comment pourrois-je m'

324 *Les mille & une Nuit*,  
ennuyer de tant de graces & de  
tant de faveurs dont Votre Ma-  
jesté a la bonté de me combler ?  
Bien loin de cela, Madame, je de-  
mande cette permission plutôt  
pour rendre compte à mon oncle  
des obligations infinies que j'ai à  
Vôtre Majesté, que pour lui fai-  
re connoître que je ne l'oublie  
pas. Je ne defavoue cependant  
pas que c'est en partie cette rai-  
son : comme je sçai qu'il m'aime  
avec tendresse, & qu'il y a qua-  
rante jours qu'il ne m'a vû, je ne  
veux pas lui donner lieu de pen-  
ser que je n'y sois sensible, en de-  
meurant plus long-tems sans le  
voir. Allez, repartit la Reine,  
je le veux bien : mais vous ne se-  
rez pas long-tems à revenir, si  
vous vous souvenez que je ne  
puis vivre sans vous. Elle lui fit  
donner un cheval richement har-  
naché, & il partit.

Le vieillard Abdallah fut ravi  
de

de revoir le Roi Beder : sans avoir égard à sa qualité , il l'embrassa tendrement , & le Roi Beder l'embrassa de même afin que personne ne doutât qu'il ne fût son neveu. Quand ils se furent assis : Hé bien ? demanda Abdallah au Roi : comment vous êtes-vous trouvé , & comment vous trouvez-vous encore avec cette infidelle , cette Magicienne ?

Jusqu'à présent , reprit le Roi Beder , je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes sortes d'égards imaginables , & qu'elle a eu toute la considération & tout l'empressement possible pour me persuader qu'elle m'aime parfaitement. Mais j'ai remarqué une chose cette nuit qui me donne un juste sujet de soupçonner , que tout ce qu'elle en a fait n'est que dissimulation. Dans le tems qu'elle croioit que je dormois profondément , quoi que je fusse

326 *Les mille & une Nuit,*  
éveillé, je m'aperçûs qu'elle s'  
éloigna de moi avec beaucoup  
de précaution, & qu'elle se leva.  
Cette précaution fit qu'au lieu  
de me rendormir, je m'attachai à  
l'observer en feignant cependant  
que je dormois toujours. En  
continuant son discours, il lui ra-  
conta comment & avec quelles  
circonstances il lui avoit vû fai-  
re le gâteau, & en achevant: juf-  
qu'alors, ajouta-t-il, j'avoue  
que je vous avois presque ou-  
blié, avec tous les avis que vous  
m'aviez donnez de ses méchan-  
cetes. Mais cette action me fait  
craindre qu'elle ne tienne, ni les  
paroles qu'elle vous a données,  
ni ses sermens si solennels. J'ai  
songé à vous aussi-tôt, & je m'  
estime heureux de ce qu'elle m'  
a permis de vous venir voir avec  
plus de facilité que je ne m'y é-  
tois attendu.

Vous ne vous êtes pas trompé,

re-

repartit le vieillard Abdallah, avec un souûris qui marquoit qu'il n'avoit pas crû lui-même qu'elle dût en user autrement ; rien n'est capable d'obliger la perfide de se corriger. Mais ne craignez rien ; je sçai le moien de faire en sorte que le mal, qu'elle veut vous faire, retombera sur elle. Vous êtes entré dans le soupçon fort à propos , & vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ses amans plus de quarante jours, & qu'au lieu de les renvoyer honnêtement, elle en fait autant d'animaux, dont elle remplit ses forêts, ses parcs & la campagne ; je pris dès hier les mesures pour empêcher qu'elle ne vous fasse le même traitement. Il y a trop long-tems que la terre porte ce monstre ; il faut qu'elle soit traitée elle-même comme elle le mérite.

**En**

En achevant ces paroles, Abdallah mit deux gâteaux entre les mains du Roi Beder, & lui dit de les garder pour en faire l'usage qu'il alloit entendre. Vous m'avez dit, continua-t-il, que la Magicienne a fait un gâteau cette nuit; c'est pour vous en faire manger, n'en doutez pas; mais gardez vous bien d'en goûter. Ne laissez pas cependant d'en prendre quand elle vous en présentera, & au lieu d'en mettre à la bouche, faites en sorte de manger à la place d'un des deux que je viens de vous donner, sans qu'elle s'en aperçoive. Dès qu'elle aura crû que vous aurez avalé du sien, elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoser en quelque animal. Elle n'y réussira pas, & elle tournera la chose en plaisanterie, comme si elle n'eût voulu le faire que pour rire, & vous faire un peu de peur,

pen-

pendant qu'elle en aura un dépit mortel dans l'ame, & qu'elle s'imaginera d'avoir manqué en quelque chose dans la composition de son gâteau. Pour ce qui est de l'autre gâteau, vous lui en ferez présent, & vous la presserez d'en manger. Elle en mangera, quand ce ne seroit que pour vous faire voir, qu'elle ne se méfie pas de vous après le sujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé, prénez un peu d'eau dans le creux de la main, & en la lui jettant au visage, dites lui : *Quitte cette forme, & prend celle d'un tel ou tel animal*, qu'il vous plaira, & venez avec l'animal; je vous dirai ce qu'il faudra que vous fassiez.

Le Roi Beder marqua au vieillard Abdallah en des termes les plus expressifs, combien il lui étoit obligé de l'intérêt qu'il pré-

prénoit à empêcher qu'une Magicienne si dangereuse n'eût le pouvoir d'exercer sa méchanceté contre lui; & après qu'il se fût encore entretenu quelque tems avec lui, il le quitta & retourna au palais: en arrivant il aprit que la Magicienne l'atendoit dans le jardin avec grande impatience. Il alla la chercher, & la Reine Labe ne l'eût pas plûtôt aperçû, qu'elle vint à lui avec grand empressement. Cher Beder, lui dit-elle, on a grand raison de dire que rien ne fait mieux connoître la force & l'excès de l'amour, que l'éloignement de l'objet que l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vûe, & il me semble qu'il y a des années que je ne vous ai vû: pour peu que vous eussiez diffé- ré, je me préparois à vous aller chercher moi-même.

Madame, reprit le Roi Beder,  
je

je puis assurer vôtre Majesté, que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle ; mais je n'ai pû refuser quelques momens d'entretien à un oncle qui m'aime, & qui ne m'avoit vû depuis si long-tems. Il vouloit me retenir ; mais je me suis arraché à sa tendresse pour venir où l'amour m'apelloit ; & de la collation qu'il m'avoit préparée , je me suis contenté d'un gâteau que je vous ai apporté. Le Roi Beder , qui avoit envelopé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre, le dévelopa, & en le lui présentant, le voila Madame, ajoûta-t-il, je vous suplic de l'agréer.

Je l'accepte de bon cœur, répartit la Reine en le prénant ; & j'en mangerai avec plaisir pour l'amour de vous & de vôtre oncle mon bon ami ; mais auparavant je veux que pour l'amour de moi  
vous

332. *Les mille & une Nuit,*

vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant vôtre absence. Belle Reine, lui dit le Roi Beder, en le recevant avec respect; des mains comme celles de Vôtre Majesté ne peuvent rien faire que d'excellent, & elle me fait une faveur dont je ne puis assez lui témoigner ma reconnoissance.

Le Roi Beder substitua adroitement à la place du gâteau de la Reine, l'autre que le vieillard Abdallah lui avoit donné, & il en rompit un morceau qu'il porta à la bouche. Ah! Reine, s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien goûté de plus exquis. Comme ils étoient près d'un jet d'eau, la Magicienne, qui vit qu'il avoit avalé le morceau, & qu'il en alloit manger un autre, puisa de l'eau du bassin dans le creux de sa main, & la lui jettant au visage: *Malheureux*, lui dit-elle, *quitte cette figure d'homme, & prens celle*  
- *d'un*

*d'un vilain cheval borgne & boiteux.*

Ces paroles ne firent pas d'effet, & la Magicienne fut extrêmement étonnée de voir le Roi Beder dans le même état, & donner seulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au visage, & comme elle vit qu'elle avoit manqué son coup: cher Beder, lui dit-elle, ce n'est rien, remettez vous: je n'ai pas voulu vous faire de mal; je l'ai fait seulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je serois la plus misérable & la plus exécration de toutes les femmes, si je commettois une action si noire; je ne dis pas seulement après les sermens que j'ai faits; mais même après les marques d'amour que je vous ai données.

Puissante Reine, repartit le Roi Beder, quelque persuadé que je sois,

334 *Les mille & une Nuit,*  
fois, que V<sup>ô</sup>tre Majesté ne l'a  
fait que pour se divertir, je n'ai  
p<sup>û</sup> néanmoins me garantir de la  
surprise : quel moien aussi de s'  
empêcher à ne pas éprouver au  
moins quelque émotion à des  
paroles capables de produire un  
changement si étrange ? mais,  
Madame, laissons là ce discours,  
& puisque j'ai mangé de v<sup>ô</sup>tre  
gâteau, faites moi la grace de  
goûter du mien.

La Reine Labe, qui ne pouvoit  
mieux se justifier qu'en donnant  
cette marque de confiance au  
Roi de Perse, rompit un morce-  
au du gâteau & le mangea. Dès  
qu'elle l'eût avalé elle parut tou-  
te troublée, & elle demeura  
comme immobile. Le Roi Beder  
ne perdit pas de tems, il prit de  
l'eau du même bassin, & en la lui  
jettant au visage : *Abominable*  
*Magicienne, s'écria-t-il, sors de cet-*  
*te figure, & change toi en cavalle.*

Au

Au même moment la Reine Labe fut changée en une très-belle cavalle, & sa confusion fut si grande de se voir ainsi métamorphosée, qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baissa la tête jusqu'aux pieds du Roi Beder, comme pour le toucher de compassion : mais quand il eût voulu se laisser fléchir, il n'étoit pas en son pouvoir de réparer le mal qu'il lui avoit fait. Il amena la cavalle à l'écurie du palais, où il la mit entre les mains d'un palfrenier pour la faire seller & bridder; mais de toutes les brides que le palfrenier présenta à la cavalle, pas une ne se trouva propre. Il fit seller & bridder deux chevaux; un pour lui & l'autre pour le palfrenier, & il se fit suivre par le palfrenier jusques chez le vieillard Abdallah avec la cavalle en main.

Abdallah qui aperçût de loia  
le

336 *Les mille & une Nuit*,  
le Roi Beder & la cavalle, ne dou-  
ta pas que le Roi Beder n'eût fait  
ce qu'il lui avoit recommandé.  
Maudite Magicienne, dit-il auf-  
si-tôt en lui-même avec joie, le  
Ciel en finit'a châtiée comme tu  
méritois. Le Roi Beder mit pied  
à terre en arrivant, & entra dans  
la boutique d'Abdallah, qu'il  
embrassa en le remerciant de  
tous les services qu'il lui avoit  
rendus. Il lui raconta de quelle  
manière le tout s'étoit passé, &  
il y ajouta qu'il n'avoit pas  
trouvé de bride propre pour la  
cavalle. Abdallah, qui en avoit  
une à tout cheval, en brida la ca-  
valle lui-même; & dès que le Roi  
Beder eût renvoié le palfrenier  
avec les deux chevaux; Sire, lui  
dit-il, vous n'avez pas besoin de  
vous arrêter davantage en cette  
ville: montez la cavalle & retour-  
nez en votre Roiaume. La seule  
chose que j'ai à vous recomman-  
der;

der; c'est qu'au cas que vous veniez à vous défaire de la cavalle, de vous bien garder de la livrer avec la bride. Le Roi Beder lui promit qu'il s'en souviendrait, & après qu'il lui eût dit adieu, il partit.

Le jeune Roi de Perse ne fut pas plutôt hors de la ville, qu'il ne se sentit pas de la joie d'être délivré d'un si grand danger, & d'avoir à sa disposition la Magicienne qu'il avoit été obligé si longtems à redouter. Trois jours après son départ il arriva à une grande ville. Comme il étoit dans le fauxbourg, il fut rencontré par un vieillard de quelque considération qui alloit à pied à une maison de plaisance qu'il y avoit. Seigneur, lui dit le vieillard en s'arrêtant; oserai-je vous demander de quel côté vous venez? Ils s'arrêtèrent aussi pour le satisfaire, & comme le vieillard lui

338 *Les mille & une Nuit*,  
faisoit plusieurs questions, une  
vieille survint, qui s'arrêta pa-  
reillement, & se mit à pleurer en  
regardant la cavalle avec de  
grands soupirs.

Le Roi Beder & le vieillard  
interrompirent leur entretien  
pour regarder la vieille, & le Roi  
Beder lui demanda, quel sujet el-  
le avoit de pleurer. Seigneur, re-  
prit-elle, c'est que vôtre cavalle  
ressemble si parfaitement à une  
que mon fils avoit, & que je re-  
grette encore pour l'amour de  
lui; que je croirois que c'est la  
même si elle n'étoit morte. Ven-  
dez-la moi, je vous en supplie, je  
vous la paierai ce qu'elle vaut, &  
avec cela je vous en aurai une  
très grande obligation.

Bonne mère, repartit le Roi  
Beder, je suis fâché de ne pou-  
voir vous acorder ce que vous  
demandez, ma cavalle n'est pas à  
vendre. Ah! Seigneur, insista la  
vieil-

vieille, ne me refusez pas je vous en conjure au nom de Dieu. Nous mourrions de déplaisir, mon fils & moi, si vous ne nous acordiez pas cette grace. Bonne mère, repliqua le Roi Beder, je vous l'acorderois très volontiers, si je m'étois déterminé à me défaire d'une si bonne cavalle; mais quand cela seroit, je ne crois pas que vous en voulussiez donner mille pièces d'or: car en ce cas-là je ne l'estimerois pas moins. Pour-quoi ne les donnerois-je pas, repartit la vieille, vous n'avez qu'à donner vôtre consentement à la vente, je vais vous les compter.

Le Roi Beder, qui voyoit que la vieille étoit habillée assés pauvrement, ne pût s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une si grosse somme. Pour éprouver si elle tiendrait le marché, donnez moi l'argent, lui dit-il, la cavalle

340 *Les mille & une Nuit*,  
est à vous. Aussi-tôt la vieille  
détacha une bourse qu'elle avoit  
autour de sa ceinture, & en la lui  
présentant; prenez la peine de  
descendre, lui dit-elle, que nous  
comptions si la somme y est; au  
cas qu'elle n'y soit pas, j'aurai  
bien-tôt trouvé le reste, ma mai-  
son n'est pas loin.

L'étonnement du Roi Beder  
fut extrême, quand il vit la  
bourse: bonne mère, reprit-il,  
ne voiez-vous pas que ce que je  
vous en ai dit n'est que pour rire:  
je vous répète que ma cavalle n'  
est pas à vendre.

Le vieillard, qui avoit été té-  
moin de tout cet entretien, prit  
alors la parole: mon fils, dit-il au  
Roi Beder, il faut que vous scac-  
hiez une chose, que je vois bien  
que vous ignorez; c'est qu'il n'  
est pas permis en cette ville de  
mentir en aucune manière, sous  
peine de mort. Ainsi vous ne  
pou-

pouvez vous dispenser de prendre l'argent de cette bonne femme, & de lui livrer votre cavalle; puis qu'elle vous en donne la somme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la chose sans bruit, que de vous exposer au malheur qui pourroit vous en arriver.

Le Roi Beder, bien affligé de s'être engagé dans cette méchante affaire avec tant d'inconfidération, mit pied à terre avec un grand regret. La vieille fut prompte à se saisir de la bride, & à débrider la cavalle, & encore plus à prendre dans la main de l'eau d'un ruisseau qui couloit au milieu de la rue, & de la jeter sur la cavalle, avec ces paroles : *Ma fille, quittez cette forme étrangère, & reprénez la vôtre.* Le changement se fit en un moment, & le Roi Beder, qui s'évanouit dès qu'il vit paroître la Reine Labe

342 *Les mille & une Nuit*,  
devant lui, fut tombé par terre si  
le vieillard ne l'eût retenu.

La vieille, qui étoit mère de la  
Reine Labe, & qui l'avoit in-  
struite de tous les secrets de la  
magie, n'eût pas plûtôt embras-  
sé la fille pour lui témoigner sa  
joie, qu'en un instant elle fit pa-  
roître par un sifflement un Génie  
hideux, d'une figure & d'une  
grandeur gigantesque. Le Génie  
prit aussi-tôt le Roi Beder sur  
une épaule, embrassa la vieille &  
la Reine Magicienne de l'autre,  
& les transporta en peu de mo-  
mens au palais de la Reine Labe,  
dans la ville des enchantemens.

La Reine Magicienne en furie  
fit de grands reproches au Roi  
Beder, dès qu'elle fut de retour  
dans son palais: Ingrat, lui dit-  
elle, c'est donc ainsi que ton in-  
digne oncle & toi, vous m'avez  
donné des marques de reconnois-  
sance, après tout ce que j'ai fait  
pour

pour vous: je vous en ferai sentir à l'un & à l'autre ce que vous méritez. Elle ne lui en dit pas davantage; mais elle prit de l'eau, & en la lui jettant au visage: *Sors de cette figure*, dit-elle, & *prends celle d'un vilain hibou*. Ses paroles furent suivies de l'effet, & aussi-tôt elle commanda à une de ses femmes d'enfermer le hibou dans une cage, & de ne lui donner ni à boire, ni à manger.

La femme emporta la cage, & sans avoir égard à l'ordre de la Reine Labe, elle y mit de la mangeaille & de l'eau; & cependant comme elle étoit amie du vieillard Abdallah, elle envoya l'avertir secrettement de quelle manière la Reine venoit de traiter son neveu, & de son dessein de les faire périr l'un & l'autre, afin qu'il donnât ordre à l'en empêcher, & qu'il songeât à sa propre conservation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avoit pas de ménagement à prendre avec la Reine Labe. Il ne fit que siffler d'une certaine manière, & aussi-tôt un grand Génie à quatre aîles se fit voir devant lui, & lui demanda pour quel sujet il l'avoit apellé. L'Eclair, lui dit-il, (c'est ainsi que s'apelloit ce Génie) il s'agit de conserver la vie du Roi Beder fils de la Reine Gulnarè. Va au Palais de la Reine Magicienne, & transporte incessamment à la Capitale de Perse la femme pleine de compassion, à qui elle a donné la cage en garde; afin qu'elle informe la Reine Gulnare du danger où est le Roi son fils, & du besoin qu'il a de son secours. Prends garde de ne la pas épouvanter en te présentant devant elle, & dis lui bien de ma part ce qu'elle doit faire.

L'éclair disparut, & passa en un instant au palais de la Magicienne.

ne. Il instruisit la femme, il l'enleva dans l'air, & la transporta à la Capitale de Perse, où il la posa sur le toit en terrasse, qui répondoit à l'apartement de la Reine Gulnare. La femme descendit par l'escalier qui y conduisoit, & elle trouva la Reine Gulnare & la Reine Farasche sa mère, qui s'entretenoient du triste sujet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence, & par le recit, qu'elle leur fit, elles connurent le besoin, que le Roi Beder avoit d'être secouru promptement.

A cette nouvelle la Reine Gulnare fut dans un transport de joie, qu'elle marqua en se levant de sa place, & en embrassant l'obligante femme, pour lui témoigner combien elle lui étoit obligée du service qu'elle venoit de lui rendre. Elle sortit aussitôt & commanda qu'on fit

jouer les trompettes, les tymbales, & les tambours du palais, pour annoncer à toute la ville, que le Roi de Perse arriveroit bien-tôt. Elle revint & elle trouva le Roi Saleh son frère, que la Reine Farasche avoit déjà fait venir par une certaine fumigation. Mon frère, lui dit-elle, le Roi vôtre neveu mon cher fils, est dans la ville des enchantemens sous la puissance de la Reine Labe. C'est à vous, c'est à moi, d'aller le délivrer, il n'y a pas de tems à perdre.

Le Roi Saleh assembla une puissante armée de troupes de ses Etats marins, qui s'éleva bien-tôt de la mer. Il apella même à son secours les Génies ses aliez, qui parurent avec une autre armée plus nombreuse que la sienne. Quand les deux armées furent jointes, il se mit à la tête avec la Reine Farasche, la Reine Gul-

Gulnare & les Princesses, qui voulurent avoir part dans l'action. Ils s'élevèrent dans l'air, & ils fondirent bien-tôt sur le palais & sur la ville des enchantemens, où la Reine Magicienne, sa mère, & tous les adorateurs du feu furent détruits en un clin d'œil.

La Reine Gulnare s'étoit fait suivre par la femme de la Reine Labe, qui étoit venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement & de l'emprisonnement du Roi son fils, & elle lui avoit recommandé de n'avoir pas d'autre soin dans la mêlée, que d'aller prendre la cage & de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté comme elle l'avoit souhaité: elle ouvrit la cage elle-même, elle tira le hibou dehors, & en jetant sur lui de l'eau qu'elle s'étoit fait apporter: *Mon cher fils,* dit-elle, *quittez cette figure étran-*

348 *Les mille & une Nuit,*  
*gere, & reprenez celle d'homme, qui*  
*est la vôtre.*

Dans le moment la Reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou, elle vit le Roi Beder son fils. Elle l'embrassa aussi-tôt avec un excès de joie, qu'elle n'étoit pas en état de dire par ses paroles : dans le transport où elle étoit, ses larmes y suppléèrent d'une manière qui l'exprimoit avec beaucoup de force. Elle ne pouvoit se résoudre à le quitter, & il fallut que la Reine Farasche le lui arrachât d'entre les bras, pour l'embrasser à son tour. Après elle il fut embrassé de même par le Roi son oncle, & par les Princesses ses parentes.

Le premier soin de la Reine Gulnare fut de faire chercher le vieillard Abdallah, à qui elle étoit obligée du recouvrement du Roi de Perse. Dès qu'on le lui eût amené, l'obligation que je

VOUS

vous ai, lui dit-elle, est si grande, qu'il n'y a rien que je ne sois prête de faire pour vous en marquer ma reconnoissance: faites connoître vous-même en quoi je le puis, & vous serez satisfait. Grande Reine, reprit-il, si la Dame que je vous ai envoyée, veut bien consentir à la foi de mariage que je lui offre; & que le Roi de Perse veuille bien me souffrir à sa cour, je consacre de bon cœur le reste de mes jours à son service. La Reine Gulnare se tourna aussitôt du côté de la Dame, qui étoit présente, & comme la Dame fit connoître par une honnête pudeur, qu'elle n'avoit pas de répugnance pour ce mariage; elle leur fit prendre la main l'un à l'autre, & le Roi de Perse & elle prirent le soin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au Roi de Perse de prendre la parole en l'adressant à la Reine sa mere:

Madame, dit-il, en souriant, je suis ravi du mariage que vous venez de faire; il en reste un auquel vous devriez bien songer. La Reine Gulnare ne comprit pas d'abord de quel mariage il entendoit parler: elle y pensa un moment, & dès qu'elle l'eût compris; c'est du vôtre dont vous voulez parler, reprit-elle; j'y consens très-volontiers. Elle regarda aussi tôt les sujets marins du Roi son frère & les Génies qui étoient présens: partez, dit-elle, & parcourez tous les palais de la mer & de la terre, & venez nous donner avis de la Princesse la plus belle & la plus digne du Roi mon fils, que vous aurez remarquée.

Madame, repartit le Roi Beder, il est inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pas sans doute que j'ai donné mon cœur à la Princesse de Samandal, sur le simple recit de sa  
be-

beauté : je l'ai vûe , & je ne me suis pas repenti du présent que je lui ai fait. En éfet , il ne peut pas y avoir , ni sur la terre , ni sous les ondes , une Princesse qu'on puisse lui comparer. Il est vrai que sur la déclaration que je lui ai faite , elle m'a traité d'une manière qui eût pû éteindre la flamme de tout autre amant moins embrasé que moi de son amour. Mais elle est excusable ; & elle ne pouvoit me traiter moins rigoureusement , après l'emprisonnement du Roi son père , dont je ne laissois pas d'être la cause quoi qu'innocent. Peut-être que le Roi de Samandal aura changé de sentiment , & qu'elle n'aura pas de répugnance à m'aimer & à me donner sa foi dès qu'il y aura consenti.

Mon fils , repliqua la Reine Gulnare , s'il n'y a que la Princesse Giauhare au monde capable de  
vous

vous rendre heureux, ce n'est pas mon intention de m'opposer à votre union, s'il est possible qu'elle se fasse. Le Roi votre oncle n'a qu'à faire venir le Roi de Samandal, & nous aurons bien-tôt appris, s'il est toujours aussi peu traitable qu'il l'a été.

Quelque étroitement que le Roi de Samandal eût été gardé jusqu'alors depuis sa captivité, par les ordres du Roi Saleh; il avoit toujours été traité néanmoins avec beaucoup d'égard, & il s'étoit apprivoisé avec les officiers qui le gardoient. Le Roi Saleh se fit apporter un réchaud avec du feu, il y jetta une certaine composition en prononçant des paroles mystérieuses. Dès que la fumée commença à s'élever, le palais s'ébranla, & l'on vit bien-tôt paroître le Roi de Samandal avec les officiers du Roi Saleh qui l'accompagnoient.

Le

Le Roi de Perse se jetta aussi-tôt à ses pieds, & en demeurant le genouil en terre; Sire, dit-il, ce n'est plus le Roi Saleh, qui demande à V<sup>ô</sup>tre Majesté l'honneur de son aliance pour le Roi de Perse, c'est lui-même qui la supplie de lui faire cette grace. Je ne saurois me persuader qu'elle veuille être la cause de la mort d'un Roi, qui ne peut plus vivre s'il ne vit avec l'aimable Princesse Giauhare.

Le Roi de Samandal ne souffrit pas plus long tems que le Roi de Perse demeurât à ses pieds. Il l'embrassa, & en l'obligeant de se relever, Sire, reprit-il, je serois bien fâché d'avoir contribué en rien à la mort d'un Monarque si digne de vivre. S'il est vrai qu'une vie si précieuse ne puisse se conserver, sans la possession de ma fille; vivez, Sire, elle est à vous. Elle a toujours été très sou-

354 *Les mille & une Nuit*,  
soumise à ma volonté, je ne crois  
pas qu'elle s'y oppose. En ache-  
vant ces paroles, il chargea un de  
ses officiers, que le Roi Saleh a-  
voit bien voulu qu'il eût auprès  
de lui, d'aller chercher la Prin-  
cesse Giauhare, & de l'amener  
incessamment.

La Princesse Giauhare étoit  
toujours restée, où le Roi de  
Perse l'avoit rencontrée. L'ofi-  
cier l'y trouva, & on le vit bien-  
tôt de retour avec elle & avec ses  
femmes. Le Roi de Samanda  
embrassa la Princesse: Ma fille,  
lui dit-il, je vous ai donné un é-  
poux: c'est le Roi de Perse que  
voilà, le Monarque le plus a-  
complis qu'il y ait aujourd'hui  
dans tout l'univers. La préféren-  
ce qu'il vous a donnée par-dessus  
toutes les autres Princesses nous  
oblige vous & moi de lui en mar-  
quer notre reconnoissance.

Sire, reprit la Princesse Giauhare,  
ha-

hare, vôtre Majesté sçait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devois à tout ce qu'elle a exigé de mon obéissance. Je suis encore prête d'obéir, & j'espère que le Roi de Perse voudra bien oublier le mauvais traitement que je lui ai fait: je le crois assez équitable pour ne l'imputer qu'à la nécessité de mon devoir.

Les nôtes furent célébrées dans le palais de la ville des enchantemens avec une solemnité d'autant plus grande, que tous les amans de la Reine Magicienne, qui avoient repris leur première forme au moment qu'elle avoit cessé de vivre, & qui en étoient venus faire leurs remerciemens au Roi de Perse, à la Reine Gulnare & au Roi Saleh, y assistèrent. Ils étoient tous fils de Roi, ou Princes d'une qualité très distinguée.

Le Roi Saleh enfin conduisit le Roi de Samandal dans son Roiaume, & le remit en possession de ses états. Le Roi de Perse, au comble de ses desirs partit, & retourna à la Capitale de Perse avec la Reine Giauhare, la Reine Gulnare. La Reine Farasche & les Princesses y demeurèrent jusqu'à ce que le Roi Saleh vint les prendre, & les remena en son Roiaume sous les flots de la mer.

*Fin du septième Tome.*